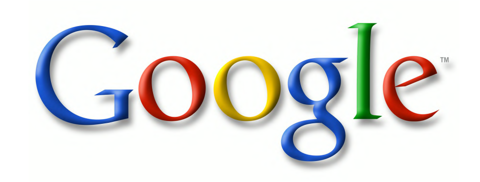

Google





ŒUVRES
DE
THEATRE
DE M. DE MARIVAUX,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,
NOUVELLE ÉDITION.
TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S.
Jacques, au-dessous de la Fontaine S.
Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce cinquiéme Volume.

Du Théâtre Italien.

LES FAUSSES CONFIDENCES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Par M. DE MARIVAUX, de l'Académie Françoise;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Mars 1737.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

ARAMINTE, fille de Madame Argante.

DORANTE, Neveu de Monſieur Remy.

Monſieur REMY, Procureur.

Madame ARGANTE.

ARLEQUIN, valet d'Araminte.

DUBOIS, ancien valet de Dorante.

MARTON, ſuivante d'Araminte.

LE COMTE.

Un DOMESTIQUE, parlant.

Un GARÇON Jouaillier.

La Scene eſt chez Madame Argante.



LES FAUSSES CONFIDENCES, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *introduisant Dorante.*



YEZ ſa bonté, Monſieur, de vous aſſéoir un moment dans cette Salle; Mademoiſelle Marton eſt chez Madame, & ne tardera pas à deſcendre.

DORANTE.

Je vous ſuis obligé.

ARLEQUIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne; nous diſcourrons en attendant.

DORANTE.

Je vous remercie; ce n'eſt pas la peine, ne vous détournez point.

ARLEQUIN.

Voyez, Monſieur, n'en faites pas de façon: nous avons ordre de Madame d'être honnête, & vous êtes témoin que je le ſuis.

DORANTE.

Non, vous dis-je; je ſerai bien-aiſe d'être un moment ſeul.

ARLEQUIN.

Excuſez, Monſieur, & reſtez à votre fantaiſie.

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS, *entrant avec un air de myſtere.*

DORANTE

AH! te voilà?

DUBOIS.

Oui, je vous guettois,

DORANTE.

J'ai cru que je ne pourrois me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici, & qui vouloit absolument me désennuyer en restant. Dis-moi, Monsieur Remy n'est donc pas encore venu ?

DUBOIS.

Non : mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriveroit. (*Il cherche & regarde.*) N'y a-t-il-là personne qui nous voye ensemble ? Il est essentiel que les Domestiques ici ne sçachent pas que je vous connoisse.

DORANTE.

Je ne vois personne.

DUBOIS.

Vous n'avez rien dit de notre projet à Monsieur Remy votre parent ?

DORANTE.

Pas le moindre mot. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'Intendant, à cette Dame-ci, dont je lui ai parlé, & dont il se trouve le Procureur ; il ne sçait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendisse ce matin ici, qu'il me présenteroit à elle, qu'il y seroit avant moi, ou que s'il n'y étoit pas encore, je demandasse une Mademoiselle Marton. Voilà tout, & je n'aurois garde de lui confier notre projet, non

plus qu'à personne ; il me paroît extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zele ; malgré cela, il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune : en vérité, il n'est point de reconnoissance que je ne te doive.

DUBOIS.

Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot je suis content de vous, vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ; & si j'avois bien de l'argent, il seroit encore à votre service.

DORANTE.

Quand pourrai-je reconnoître tes sentimens pour moi ? Ma fortune seroit la tienne ; mais je n'attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

DUBOIS.

Eh bien ! vous vous en retournerez.

DORANTE.

Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux : veuve d'un mari qui avoit une grande Charge dans les Finances ; & tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS.

Point de bien ! votre bonne mine eſt un Perou : tournez-vous un peu que je vous conſidere encore : allons, Monſieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand Seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités poſſibles, & notre affaire eſt infaillible, abſolument infaillible ; il me ſemble que je vous vois déjà en deshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE.

Quelle chimere !

DUBOIS.

Oui, je le ſoutiens. Vous êtes actuellement dans votre Salle, & vos équipages ſont ſous la remiſe.

DORANTE.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS.

Ah ! vous en avez bien ſoixante pour le moins.

DORANTE.

Et tu me dis qu'elle eſt extrêmement raiſonnable ?

DUBOIS.

Tant mieux pour vous, & tant pis pour elle. Si vous lui plaiſez, elle en ſera ſi honteuſe, elle ſe débattra tant, elle deviendra ſi foible, qu'elle ne pourra ſe ſoutenir qu'en

épousant ; vous m'en direz des nouvelles, vous l'avez vue, & vous l'aimez.

DORANTE.

Je l'aime avec passion, & c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS.

Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises ; je connois l'humeur de ma Maîtresse, je sçais votre mérite, je sçais mes talens, je vous conduis, & on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fiere qu'on est, & on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ? Fierté, raison & richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître, & il parlera : adieu ; je vous quitte ; j'entends quelqu'un, c'est peut-être Monsieur Remy : nous voilà embarqués, poursuivons. (*Il fait quelques pas, & revient.*) A propos, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'Amour & moi nous ferons le reste.



SCENE III.

M. REMY, DORANTE.

M. REMY.

BOn jour, mon neveu ; je ſuis bien aiſe de vous voir exact. Mademoiſelle Marton va venir, on eſt allé l'avertir. La connoiſſez-vous ?

DORANTE.

Non, Monſieur : pourquoi me le demandez-vous ?

M. REMY.

C'eſt qu'en venant ici j'ai rêvé à une choſe.... Elle eſt jolie au moins.

DORANTE.

Je le crois.

M. REMY.

Et de fort bonne famille : c'eſt moi qui ai ſuccedé à ſon pere ; il étoit fort ami du vôtre ; homme un peu dérangé ; ſa fille eſt reſtée ſans bien ; la Dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien moins en ſuivante, qu'en amie ; lui a fait beaucoup de bien, lui en fera encore, & a offert même de la marier. Marton a d'ailleurs une vieille parente aſthmatique dont elle hérite, & qui eſt

à ſon aiſe ; vous allez être tous deux dans la même maiſon ; je ſuis d'avis que vous l'épouſiez : qu'en dites-vous ?

DORANTE *ſourit à part.*

Eh ! . . . mais je ne penſois pas à elle.

M. REMY.

Eh bien ! je vous avertis d'y penſer, tâchez de lui plaire ; vous n'avez rien, mon neveu, je dis rien qu'un peu d'eſpérance ; vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien, & je ferai durer cela le plus long-tems que je pourrai, ſans compter que je puis me marier : je n'en ai point d'envie ; mais cette envie-là vient tout d'un coup : il y a tant de minois qui vous la donnent : avec une femme on a des enfans, c'eſt la coutume ; auquel cas ſerviteur au collatéral : ainſi, mon neveu, prenez toujours vos petites précautions, & vous mettez en état de vous paſſer de mon bien, que je vous deſtine aujourd'hui, & que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE.

Vous avez raiſon, Monſieur, & c'eſt auſſi à quoi je vais travailler.

M. REMY.

Je vous y exhorte. Voici Mademoiſelle Marton : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le tems de lui demander comment elle vous trouve. (*Dorante s'écarte un peu.*)

SCENE IV.

M. REMY, MARTON, DORANTE.

MARTON.

JE ſuis fâchée, Monſieur, de vous avoir fait attendre; mais j'avois affaire chez *Madame*.

M. REMY.

Il n'y a pas grand mal, Mademoiſelle, j'arrive. Que penſez-vous de ce grand garçon-là? (*montrant Dorante.*)

MARTON, *riant.*

Eh! par quelle raiſon, Monſieur Remy, faut-il que je vous le diſe?

M. REMY.

C'eſt qu'il eſt mon neveu.

MARTON.

Eh bien! ce neveu-là eſt bon à montrer; il ne dépare point la famille.

M. REMY.

Tout de bon? C'eſt de lui dont j'ai parlé à Madame pour Intendant, & je ſuis charmé qu'il vous revienne: il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi quand vous y êtes venue; vous en ſouvenez-vous?

MARTON.

Non, je n'en ai point d'idée.

M. REMY.

On ne prend pas garde à tout. Sçavez-vous ce qu'il me dit la premiere fois qu'il vous vit ? Quelle est cette jolie fille-là ? (*Marton sourit.*) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre pere & le sien s'aimoient beaucoup ; pourquoi les enfans ne s'aimeroient-ils pas ? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'est un cœur qui se présente bien.

DORANTE, *embarrassé.*

Il n'y a rien-là de difficile à croire.

M. REMY.

Voyez comme il vous regarde ; vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTON.

J'en suis persuadée ; Monsieur prévient en sa faveur, & il faudra voir.

M. REMY.

Bon, bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point, que cela ne soit vu.

MARTON, *riant.*

Je craindrois d'aller trop vîte.

DORANTE.

Vous importunez Mademoiselle, Monsieur.

MARTON, *riant.*

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

M. REMY, *joyeux.*

Ah ! je suis content, vous voilà d'accord.

Oh ! çà, mes enfans, (*Il leur prend les mains à tous deux.*) je vous fiance en attendant mieux. Je ne sçaurois rester ; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à Madame. Adieu, ma niece.

(*Il sort.*)

MARTON, *riant.*

Adieu donc, mon oncle.

SCENE V.

MARTON, DORANTE.

MARTON.

EN vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Comme Monsieur Remy expédie ! Votre amour me paroît bien prompt, sera-t-il aussi durable ?

DORANTE.

Autant l'un que l'autre, Mademoiselle.

MARTON.

Il s'est trop hâté de partir. J'entends Madame qui vient, & comme, graces aux arrangemens de Monsieur Remy, vos intérêts sont presque les miens, ayez la bonté d'aller un moment sur la terrasse, afin que je la prévienne.

DORANTE.

Volontiers, Mademoiselle.

MARTON, *en le voyant sortir.*

J'admire ce penchant dont on se pre. tout d'un coup l'un pour l'autre.

SCENE VI.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

MArton, quel est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement, & qui passe sur la terrasse ? Est-ce à vous à qui il en veut ?

MARTON.

Non, Madame, c'est à vous-même.

ARAMINTE, *d'un air assez vif.*

Eh bien ! qu'on le fasse venir ; pourquoi s'en va-t-il ?

MARTON.

C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de Monsieur Remy, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaire.

ARAMINTE.

Ah ! c'est là lui ! Il a vraiment très-bonne façon.

MARTON.

Il est généralement estimé ; je le sçais.

ARAMINTE.

Je n'ai pas de peine à le croire : il a tout l'air de le mériter. Mais, Marton, il a si bonne mine pour un Intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre : n'en dira-t-on rien ?

MARTON.

Et que voulez-vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des Intendans mal faits ?

ARAMINTE.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n'étoit pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dès que c'est Monsieur Remy qui me le donne, c'en est assez ; je le prends.

MARTON, *comme s'en allant.*

Vous ne sçauriez mieux choisir. (*Et puis revenant.*) Etes-vous convenue du parti que vous lui faites ? Monsieur Remy m'a chargé de vous en parler.

ARAMINTE.

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête-homme, il aura lieu d'être content. Appellez-le.

MARTON, *hésitant de partir.*

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le Jardin, n'est-ce pas ?

ARAMINTE.

Oui ; comme il voudra : qu'il vienne.

(*Marton va dans la coulisse.*)

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, MARTON.

MARTON.

MOnſieur Dorante, Madame vous attend.

ARAMINTE.

Venez, Monſieur; je ſuis obligée à Monſieur Remy d'avoir ſongé à moi. Puiſqu'il me donne ſon neveu, je ne doute pas que ce ne ſoit un préſent qu'il me faſſe. Un de mes amis me parla avant-hier d'un Intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui; mais je m'en tiens à vous.

DORANTE.

J'eſpere, Madame, que mon zele juſtifiera la préférence dont vous m'honorez, & que je vous ſupplie de me conſerver. Rien ne m'affligeroit tant à préſent que de la perdre.

MARTON.

Madame n'a pas deux paroles.

ARAMINTE.

Non, Monſieur; c'eſt une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE.

Oui, Madame ; mon pere étoit Avocat, & je pourrois l'être moi-même.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous êtes un homme de très-bonne famille, & même au-dessus du parti que vous prenez ?

DORANTE.

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame ; l'honneur de servir une Dame comme vous, n'est au-dessous de qui que ce soit, & je n'envierai la condition de personne.

ARAMINTE.

Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez ; & si, dans la suite, il y avoit occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point.

MARTON.

Voilà Madame : je la reconnois.

ARAMINTE.

Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes-gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien & sans mérite en ont une éclatante ; c'est une chose qui me blesse, sur-tout dans les personnes de son âge ; car vous n'avez que trente ans tout au plus ?

DORANTE.

Pas tout-à-fait encore, Madame.

ARAMINTE.

Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le tems de devenir heureux.

DORANTE.

Je commence à l'être aujourd'hui, Madame.

ARAMINTE.

On vous montrera l'appartement que je vous destine; s'il ne vous convient pas, il y en a d'autres, & vous choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve, & c'est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marton.

MARTON.

Il n'y a qu'à prendre Arlequin, Madame. Je le vois à l'entrée de la Salle, & je vais l'appeller. Arlequin, parlez à Madame.

SCENE VIII.

ARAMINTE, DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voilà, Madame.

ARAMINTE.

Arlequin, vous êtes à présent à Monsieur;

vous le servirez ; je vous donne à lui.

ARLEQUIN.

Comment, Madame, vous me donnez à lui ! Est-ce que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m'appartiendra donc plus ?

MARTON.

Quel benêt !

ARAMINTE.

J'entends qu'au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

ARLEQUIN, *comme pleurant.*

Je ne sçais pas pourquoi Madame me donne mon congé : je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE.

Je ne te donne point ton congé, je te payerai pour être à Monsieur.

ARLEQUIN.

Je *représente* à Madame que cela ne seroit pas *juste* : je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages ; autrement je friponnerois, Madame.

ARAMINTE.

Je désespere de lui faire entendre raison.

MARTON.

Tu es bien sot ! quand je t'envoye quelque part, ou que je te dis : fais telle ou telle chose, n'obéis-tu pas ?

ARLEQUIN.

Toujours.

MARTON.

Eh bien ! ce sera Monsieur qui te le dira comme moi, & ce sera à la place de Madame & par son ordre.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est une autre affaire. C'est Madame qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame.

MARTON.

Voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

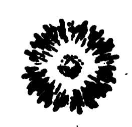
Vous voyez bien que cela méritoit explication.

UN DOMESTIQUE *vient.*

Voici votre Marchande qui vous apporte des Etoffes, Madame.

ARAMINTE.

Je vais les voir, & je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire ; ne vous éloignez pas.



SCENE IX.

DORANTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

OH ! cà, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, & vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, & vous le valet qui serez servi par ordre,

MARTON.

Ce faquin avec ses comparaisons ! Va-t-en.

ARLEQUIN.

Un moment, avec votre permission, Monsieur, ne payerez-vous rien ! Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratis ?

(*Dorante rit.*)

MARTON.

Allons, laisse-nous. Madame te payera ; n'est-ce pas assez ?

ARLEQUIN.

Pardi, Monsieur, je ne vous coûterai donc guéres ? On ne sçauroit avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE.

Arlequin a raison. Tiens, voilà d'avance ce que je te donne,

ARLEQUIN.

Ah ! voilà une action de maître. A votre aise le reste.

DORANTE.

Vas boire à ma santé.

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Oh ! s'il ne faut que boire, afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai, je vous la promets excellente. (*à part.*) Le gracieux camarade qui m'est venu-là par hazard !

SCENE X.

DORANTE, MARTON, Madame ARGANTE, *qui arrive un instant après.*

MARTON.

Vous avez lieu d'être satisfait de l'accueil de Madame ; elle paroît faire cas de vous, & tant mieux, nous n'y perdons point. Mais voici Madame Argante ; je vous avertis que c'est sa mere, & je devine à peu près ce qui l'amene.

Madame ARGANTE, *femme brusque & vaine.*

Eh bien ! Marton, ma fille a un nouvel ntendant que son Procureur lui a donné,

a-t-elle dit : j'en ſuis fâchée ; cela n'eſt point obligeant pour Monſieur le Comte, qui lui en avoit retenu un : du moins devoit-elle attendre, & les voir tous deux. D'où vient préferer celui-ci ? Quelle eſpece d'homme eſt-ce ?

MARTON.

C'eſt Monſieur, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh ! c'eſt Monſieur ! Je ne m'en ſerois pas doutée ; il eſt bien jeune.

MARTON.

A trente ans, on eſt en âge d'être Intendant de maiſon, Madame.

Madame ARGANTE.

C'eſt ſelon. Etes-vous arrêté, Monſieur ?

DORANTE.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Et de chez qui ſortez-vous ?

DORANTE.

De chez moi, Madame : je n'ai encore été chez perſonne.

Madame ARGANTE.

De chez vous ! Vous allez donc faire ici votre apprentiſſage ?

MARTON.

Point du tout. Monſieur entend les affaires : il eſt fils d'un pere extrêmement habile.

Madame ARGANTE, *à Marton, à part,*

Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce-là la figure d'un Intendant? Il n'en a non plus l'air...

MARTON, *à part aussi.*

L'air n'y fait rien : je vous réponds de lui; c'est l'homme qu'il nous faut.

Madame ARGANTE.

Pourvû que Monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE.

Peut-on sçavoir ces intentions, Madame?

Madame ARGANTE.

Connoissez-vous Monsieur le Comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom; ma fille & lui alloient avoir un procès ensemble, au sujet d'une terre considérable; il ne s'agissoit pas moins que de sçavoir à qui elle resteroit, & on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui étoit fort considéré dans le monde, & qui l'a laissée fort riche; mais Madame la Comtesse Dorimont auroit un rang si élevé, iroit de pair avec des personnes d'une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu; &, je l'avoue, je serois charmée moi-même d'être la mere de Madame la Comtesse Dorimont, & de plus que cela peut-être; car Monsieur le Comte Dorimont

rimont eſt en paſſe d'aller à tout.

DORANTE.

Les paroles ſont-elles données de part & d'autre ?

Madame ARGANTE.

Pas tout-à-fait encore, mais à peu près : ma fille n'en eſt pas éloignée. Elle ſouhaiteroit ſeulement, dit-elle, d'être bien inſtruite de l'état de l'affaire, & ſçavoir ſi elle n'a pas meilleur droit que Monſieur le Comte, afin que ſi elle l'épouſe, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce ne ſoit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut ; c'eſt que je ne lui trouve pas aſſez d'élévation : le beau nom de Dorimont & le rang de Comteſſe, ne la touchent pas aſſez ; elle ne ne ſent pas le déſagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoiſe. Elle s'endort dans cet état, malgré le bien qu'elle a.

DORANTE, *doucement.*

Peut-être n'en ſera-t-elle pas plus heureuſe, ſi elle en ſort.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Il ne s'agit pas de ce que vous en penſez ; gardez votre petite réflexion roturiere, & ſervez-nous, ſi vous voulez être de nos amis.

MARTON.

C'eſt un petit trait de morale qui ne gâte rien à notre affaire.

Madame ARGANTE.

Morale ſubalterne qui me déplaît.

DORANTE.

De quoi eſt-il queſtion, Madame?

Madame ARGANTE.

De dire à ma fille, quand vous aurez vu ſes papiers, que ſon droit eſt le moins bon; que ſi elle plaidoit, elle perdroit.

DORANTE.

Si effectivement ſon droit eſt le plus foible, je ne manquerai pas de l'en avertir, Madame.

Madame ARGANTE, *à part.*

(à Marton.) *(à Dorante.)*

Hum! quel eſprit borné! Vous n'y êtes point; ce n'eſt pas là ce qu'on vous dit; on vous charge de lui parler ainſi, indépendemment de ſon droit bien ou mal fondé.

DORANTE.

Mais, Madame, il n'y auroit point de probité à la tromper.

Madame ARGANTE.

De probité! J'en manque donc, moi? Quel raiſonnement! C'eſt moi qui ſuis ſa mere, & qui vous ordonne de la tromper à ſon avantage, entendez-vous? c'eſt moi, moi.

DORANTE.

Il y aura toujours de la mauvaiſe foi de ma part.

Madame ARGANTE, *à part, à Marton.*

C'est un ignorant que cela qu'il faut renvoyer. Adieu, Monsieur l'homme d'affaire, qui n'avez fait celles de personne.

(Elle sort.)

SCENE XI.

DORANTE, MARTON.

DORANTE.

CEtte mere-là ne ressemble guere à sa fille.

MARTON.

Oui, il y a quelque différence, & je suis fâchée de n'avoir pas eu le tems de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous importe, ce que vous direz à la fille, dès que la mere sera votre garant; vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce ne sera pas là une tromperie.

DORANTE.

Eh! vous m'excuserez: ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendroit peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc?

MARTON.

C'eſt par indolence.

DORANTE.

Croyez-moi, diſons la vérité.

MARTON.

Oh ça, il y a une petite raiſon à laquelle vous devez vous rendre ; c'eſt que Monſieur le Comte me fait préſent de mille écus le jour de la ſignature du contrat ; & cet argent-là, ſuivant le projet de Monſieur Remy, vous regarde auſſi-bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE.

Tenez, Mademoiſelle Marton, vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'eſt que faute de réflexion, que ces mille écus vous tentent.

MARTON.

Au contraire, c'eſt par réflexion qu'ils me tentent : plus j'y rêve, & plus je les trouve bons.

DORANTE.

Mais vous aimez votre Maîtreſſe : & ſi elle n'étoit pas heureuſe avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d'y avoir contribué pour une miſérable ſomme ?

MARTON.

Ma foi, vous avez beau dire : d'ailleurs, le Comte eſt un honnête homme, & je n'y entends point de fineſſe. Voilà Madame qui

revient ; elle a à vous parler. Je me retire ; méditez sur cette somme, vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE.

Je ne suis pas si fâché de la tromper.

SCENE XII.

ARAMINTE, DORANTE.

ARAMINTE.

Vous avez donc vu ma mere ?

DORANTE.

Oui, Madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE.

Elle me l'a dit, & voudrois bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE.

Il me l'a paru.

ARAMINTE.

Oui, mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE.

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTE.

Parlons de ce que j'ai à vous dire ; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE.

Je me trahirois plutôt moi-même.

ARAMINTE.

Je n'héſite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'eſt : on veut me marier avec Monſieur le Comte Dorimont, pour éviter un grand procès que nous aurions enſemble au ſujet d'une terre que je poſſede.

DORANTE.

Je le ſçai, Madame, & j'ai eu le malheur d'avoir déplu tout-à-l'heure là-deſſus à Madame Argante.

ARAMINTE.

Eh ! d'où vient ?

DORANTE.

C'eſt que ſi, dans votre procès, vous avez le bon droit de votre côté, on ſouhaite que je vous diſe le contraire, afin de vous engager plus vîte à ce mariage ; & j'ai prié qu'on m'en diſpenſât.

ARAMINTE.

Que ma mere eſt frivole ! Votre fidélité ne me ſurprend point ; j'y comptois. Faites toujours de même, & ne vous choquez point de ce que ma mere vous a dit ; je la déſaprouve : a-t-elle tenu quelque diſcours déſagréable ?

DORANTE.

Il n'importe, Madame, mon zéle & mon

attachement en augmentent : voilà tout.

ARAMINTE.

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, & que j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous en avez d'estimables; cela seroit plaisant!

DORANTE.

Madame, par toute la reconnoissance que je vous dois, n'y prenez point garde : je suis confus de vos bontés, & je suis trop heureux d'avoir été querellé.

ARAMINTE.

Je loue vos sentimens. Revenons à ce procès dont il est question : si je n'épouse point Monsieur le Comte....

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

MAdame la Marquise se porte mieux, Madame. (*Il feint de voir Dorante avec surprise.*) & vous est fort obligée....

fort obligée de votre attention. (*Dorante feint de détourner la tête, pour se cacher de Dubois.*)

ARAMINTE.

Voilà qui est bien.

DUBOIS, *regardant toujours Dorante.*

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mot qui presse.

ARAMINTE.

De quoi s'agit-il ?

DUBOIS.

Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier.

ARAMINTE *à, Dorante.*

Je n'ai point achevé ce que je voulois vous dire ; laissez-moi, je vous prie, un moment, & revenez.

SCENE XIV.

ARAMINTE, DUBOIS.

ARAMINTE.

QU'est-ce que c'est donc que cet air étonné, que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante ? D'où vient cette attention à le regarder ?

DUBOIS.

Ce n'eſt rien, ſinon que je ne ſçaurois plus avoir l'honneur de ſervir Madame, & qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE *ſurpriſe.*

Quoi! ſeulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS.

Sçavez-vous à qui vous avez à faire?

ARAMINTE.

Au neveu de Monſieur Remy, mon Procureur.

DUBOIS.

Eh! par quel tour d'adreſſe eſt-il connu de Madame? comment a-t-il fait pour arriver juſqu'ici?

ARAMINTE.

C'eſt Monſieur Remy qui me l'a envoyé pour Intendant.

DUBOIS.

Lui, votre Intendant! Et c'eſt Monſieur Remy qui vous l'envoye! Hélas! le bonhomme, il ne ſçait pas qui il vous donne; c'eſt un démon que ce garçon-là.

ARAMINTE.

Mais, que ſignifient tes exclamations? Explique-toi: eſt-ce que tu le connois?

DUBOIS.

Si je le connois, Madame! Si je le connois! Ah! vraiment oui; & il me connoît

bien auſſi. N'avez-vous pas vu comme il ſe détournoit de peur que je ne le viſſe ?

ARAMINTE.

Il eſt vrai ; & tu me ſurprends à mon tour. Seroit-il capable de quelque mauvaiſe action, que tu ſçaches ? Eſt-ce que ce n'eſt pas un honnête homme ?

DUBOIS.

Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a, peut-être, plus d'honneur à lui tout ſeul, que cinquante honnêtes gens enſemble. Oh ! c'eſt une probité merveilleuſe ; il n'a peut-être pas ſon pareil.

ARAMINTE.

Eh ! de quoi peut-il donc être queſtion ? D'où vient que tu m'allarmes ? En vérité, j'en ſuis toute émue.

DUBOIS.

Son défaut, c'eſt-là. (*Il ſe touche le front.*) C'eſt à la tête que le mal le tient.

ARAMINTE.

A la tête !

DUBOIS.

Oui, il eſt timbré ; mais timbré comme cent.

ARAMINTE.

Dorante ! Il m'a paru de très-bon ſens. Quelle preuve as-tu de ſa folie ?

DUBOIS.

Quelle preuve ! Il y a ſix mois qu'il eſt tombé fou ; il y a ſix mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en eſt comme un perdu ; je dois bien le ſçavoir, car j'étois à lui, je le ſervois ; & c'eſt ce qui m'a obligé de le quitter, & c'eſt ce qui me force de m'en aller encore ; ôtez cela c'eſt un homme incomparable.

ARAMINTE, *un peu boudant.*

Oh bien ! il ſera ce qu'il voudra ; mais je ne le garderai pas : on a bien affaire d'un eſprit renverſé ; &, peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine ; car les hommes ont des fantaiſies....

DUBOIS.

Ah ! vous m'excuſerez ; pour ce qui eſt de l'objet, il n'y a rien à dire. Malpeſte ! ſa folie eſt de bon goût.

ARAMINTE.

N'importe, je veux le congédier. Eſt-ce que tu la connois cette perſonne ?

DUBOIS.

J'ai l'honneur de la voir tous les jours ; c'eſt vous, Madame.

ARAMINTE.

Moi, dis-tu !

DUBOIS.

Il vous adore ; il y a ſix mois qu'il n'en vit point, qu'il donneroit ſa vie pour avoir le

plaiſir de vous contempler un inſtant. Vous avez du voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE.

Il y a bien en effet quelque petite choſe qui m'a paru extraordinaire. Eh! juſte ciel! le pauvre garçon, de quoi s'aviſe-t-il?

DUBOIS.

Vous ne croiriez pas juſqu'où va ſa démence; elle le ruine, elle lui coupe la gorge. Il eſt bien fait, d'une figure paſſable, bien élevé, & de bonne famille; mais il n'eſt pas riche; & vous ſçaurez qu'il n'a tenu qu'à lui d'épouſer des femmes qui l'étoient, & de fort aimables, ma foi, qui offroient de lui faire ſa fortune, & qui auroient mérité qu'on la leur fît à elles-mêmes: il y en a une qui n'en ſçauroit revenir, & qui le pourſuit encore tous les jours; je le ſçais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, *avec négligence.*

Actuellement?

DUBOIS.

Oui, Madame, actuellement, une grande brune très-piquante, & qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, Monſieur refuſe tout. Je les tromperois, me diſoit-il; je ne puis les aimer, mon cœur eſt parti; ce qu'il diſoit quelquefois la larme à l'œil; car il ſent bien ſon tort.

ARAMINTE.

Cela eſt fâcheux: mais où m'a-t'il vue,

avant que de venir chez moi, Dubois ?

DUBOIS.

Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison ; c'étoit un Vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un Vendredi, il vous vit descendre l'escalier, à ce qu'il me raconta, & vous suivit jusqu'à votre carosse ; il avoit demandé votre nom, & je le trouvai qui étoit comme extasié ; il ne remuoit plus.

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

J'eus beau lui crier : Monsieur ! Point de nouvelles, il n'y avoit plus personne au logis. A la fin, pourtant, il revint à lui avec un air égaré ; je le jettai dans une voiture, & nous retournâmes à la maison. J'espérois que cela se passeroit, car je l'aimois. C'est le meilleur maître ! Point du tout, il n'y avoit plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante ; vous aviez tout expédié : & dès le lendemain nous ne fîmes plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer ; moi, d'épier depuis le matin jusqu'au soir où vous alliez.

ARAMINTE.

Tu m'étonne à un point ! .....

DUBOIS.

Je me fis même ami d'un de vos gens qui

n'y eſt plus ; un garçon fort exact, & qui m'inſtruiſoit, & à qui je payois bouteille. C'eſt à la Comédie qu'on va, me diſoit-il ; & je courois faire mon rapport, ſur lequel, dès quatre heures, mon homme étoit à la porte. C'eſt chez Madame celle-ci, c'eſt chez Madame celle-là ; & ſur cet avis, nous allions toute la ſoirée habiter la rue, ne vous déplaiſe, pour voir Madame entrer & ſortir, lui dans un Fiacre, & moi derriere ; tous deux morfondus & gelés ; car c'étoit dans l'hyver ; lui, ne s'en ſouciant guere, moi, jurant par-ci, par-là, pour me ſoulager.

ARAMINTE.

Eſt-il poſſible ?

DUBOIS.

Oui, Madame. A la fin, ce train de vie m'ennuya ; ma ſanté s'alteroit, la ſienne auſſi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le crut, & j'eus quelque repos : mais n'alla-t'il pas deux jours après vous rencontrer aux Thuileries, où il avoit été s'attriſter de votre abſence. Au retour il étoit furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il eſt ; moi, je ne le voulus point, & je le quittai. Mon bonheur enſuite m'a mis chez Madame, où, à force de ſe démener, je le trouve parvenu à votre Intendance, ce qu'il ne troqueroit pas contre la place d'un Empereur.

ARAMINTE.

Y a-t'il rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissois de l'avoir, parce qu'il a de la probité; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela.

DUBOIS.

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'acheve.

ARAMINTE.

Vraiment; je le renverrai bien; mais ce n'est pas là ce qui le guérira : d'ailleurs, je ne sçais que dire à Monsieur Remy, qui me l'a recommandé, & ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement.

DUBOIS.

Oui; mais vous en ferez un incurable, Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Oh! tant-pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne sçaurois me passer d'un Intendant; & puis, il n'y a pas tant de risque que tu le crois : au contraire, s'il y avoit quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est l'habitude de me voir plus qu'il n'a fait, ce seroit même un service à lui rendre.

DUBOIS.

Oui; c'est un remede bien innocent. Pre-

mierement, il ne vous dira mot; jamais vous n'entendrez parler de son amour.

ARAMINTE.

En es-tu bien sûr ?

DUBOIS.

Oh ! il ne faut pas en avoir peur; il mourroit plutôt. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevible. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé ? Nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérite; il ne veut que vous voir, vous considérer, regarder vos yeux, vos graces, votre belle taille; & puis c'est tout : il me l'a dit mille fois.

ARAMINTE, *haussant les épaules.*

Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aye un autre; au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi; je récompenserai ton zele, & je ne veux pas que tu me quittes; entends-tu, Dubois.

DUBOIS.

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTE.

J'aurai soin de toi; sur-tout qu'il ne sçache pas que je suis instruite; garde un profond secret; & que tout le monde, jusqu'à Marton, ignore ce que tu m'as dit; ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS.

Je n'en ai jamais parlé qu'à Madame.

ARAMINTE.

Le voici qui revient; va-t'en.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *un moment seule.*

LA vérité est que voici une Confidence dont je me serois bien passée moi-même.

DORANTE.

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE.

Oui, Monsieur; de quoi vous parlois-je? Je l'ai oublié.

DORANTE.

D'un Procès avec Monsieur le Comte Dorimont.

ARAMINTE.

Je me remets; je vous disois qu'on veut nous marier.

DORANTE.

Oui, Madame, & vous alliez, je crois,

ajoûter que vous n'étiez pas portée à ce mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai. J'avois envie de vous charger d'examiner l'affaire, afin de sçavoir si je ne risquerois rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail ; je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE.

Ah ! Madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

ARAMINTE.

Oui ; mais je ne faisois pas réflexion que j'ai promis à Monsieur le Comte de prendre un Intendant de sa main ; vous voyez bien qu'il ne seroit pas honnête de lui manquer de parole ; & du moins, faut-il que je parle à celui qu'il m'amenera.

DORANTE.

Je ne suis pas heureux ; rien ne me réussit, & j'aurai la douleur d'être renvoyé.

ARAMINTE, *par foiblesse.*

Je ne dis pas cela ; il n'y a rien de résolu là-dessus.

DORANTE.

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, Madame.

ARAMINTE.

Eh ! mais, oui ; je tâcherai que vous restiez ; je tâcherai.

DORANTE.

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question ?

ARAMINTE.

Attendons : Si j'allois épouser le Comte, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE.

Je croyois avoir entendu dire à Madame, qu'elle n'avoit point de penchant pour lui.

ARAMINTE.

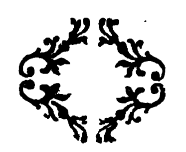
Pas encore.

DORANTE.

Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille & si douce.

ARAMINTE, *à part.*

Je n'ai pas le courage de l'affliger ! . . Eh bien, oui-dà; examinez toujours, Examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vai les chercher. Vous viendrez les prendre, & je vous les donnerai. (*en s'en allant.*) je n'oserois presque le regarder !



SCENE XVI.

DORANTE, DUBOIS, *venant d'un air mysterieux & comme passant.*

DUBOIS.

MArton vous cherche pour vous montrer l'appartement qu'on vous destine : Arlequin est allé boire ; j'ai dit que j'allois vous avertir. Comment vous traite-t-on ?

DORANTE.

Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui a dit ?

DUBOIS, *comme en fuyant.*

Elle opine tout doucement à vous garder par compassion : elle espere vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE *charmé.*

Sincerement ?

DUBOIS.

Elle n'en réchapera point ; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

DORANTE.

Reste ; au contraire, je crois que voici Marton. Dis-lui que Madame m'attend pour me remettre des papiers, & que j'irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS.

Partez ; auſſi-bien ai-je un petit avis à donner à Marton. Il eſt bon de jetter dans tous les eſprits les ſoupçons dont nous avons beſoin.

SCENE XVII.

DUBOIS, MARTON.

MARTON.

OU eſt donc Dorante ? il me ſemble l'avoir vu avec toi.

DUBOIS, *bruſquement.*

Il dit que Madame l'attend pour des papiers, il reviendra enſuite. Au reſte, qu'eſt-il néceſſaire qu'il voye cet appartement ? S'il n'en *vouloit* pas, il ſeroit bien délicat : par*di*, je lui conſeillerois. . . . .

MARTON.

Ce ne ſont pas là tes affaires : je ſuis les ordres de Madame.

DUBOIS.

Madame eſt bonne & ſage ; mais prenez garde, ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux ?

MARTON.

Il les fait comme il les a.

DUBOIS.

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sçai où, celle de Madame.

MARTON.

Eh bien! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle?

DUBOIS.

Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTON, *riant.*

Ah! ah! quelle idée! Va, tu n'y entends rien; tu t'y connois mal.

DUBOIS, *riant.*

Ah! ah! je suis donc bien sot.

MARTON, *riant en s'en allant.*

Ah! ah! l'original avec ses observations!

DUBOIS, *seul.*

Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, DORANTE.

DORANTE.

NOn, Madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente; & si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE.

Je l'affligerai beaucoup, & j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE.

Il ne seroit pas juste de vous sacrifier à la crainte de l'affliger.

ARAMINTE.

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état étoit doux & tranquille; n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu

contre le mariage, & par conſéquent contre Monſieur le Comte ?

DORANTE.

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les ſiens, & que ceux de qui que ce ſoit au monde.

ARAMINTE.

Je ne ſçaurois y trouver à redire ; en tout cas, ſi je l'épouſe, & qu'il veuille en mettre un autre ici à votre place, vous n'y perdrez point ; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, *triſtement.*

Non, Madame, ſi j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne ſerai plus à perſonne ; & apparemment que je la perdrai ; je m'y attends.

ARAMINTE.

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE.

J'avois encore une petite choſe à vous dire, Madame. Je viens d'apprendre que le Concierge d'une de vos terres eſt mort : on pourroit y mettre un de vos gens, & j'ai ſongé à Dubois, que je remplacerai ici par un domeſtique dont je réponds.

ARAMINTE.

Non, envoyez plutôt votre homme au Château, & laiſſez-moi Dubois : c'eſt un garçon de confiance qui me ſert bien, & que je veux garder. A propos, il m'a dit, ce me ſemble, qu'il avoit été à vous quelque tems ?

DORANTE.

DORANTE *feignant un peu d'embarras*

Il est vrai, Madame ; il est fidele, mais peu exact. Rarement, au reste, ces gens-là parlent-ils bien de ceux qu'ils ont servi. Ne me nuiroit-il point dans votre esprit ?

ARAMINTE, *négligemment.*

Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, & voilà tout. Que me veut Monsieur Remy ?

SCENE II.

ARAMINTE, DORANTE, MR. REMY.

Monsieur REMY.

MAdame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avez eu de prendre mon Neveu à ma recommendation.

ARAMINTE.

Je n'ai pas hésité, comme vous l'avez vu.

Monsieur REMY.

Je vous rends mille graces. Ne m'aviez-vous pas dit qu'on vous en offroit un autre ?

ARAMINTE.

Oui, Monsieur.

Monsieur REMY.

Tant-mieux ; car je viens vous demander

celui-ci pour une affaire d'importance.

DORANTE, *d'un air de refus.*

Et d'où vient, Monfieur?

Monfieur REMY.

Patience!

ARAMINTE.

Mais! Monfieur Remy, ceci eft un peu vif; vous prenez affez mal votre tems, & j'ai refufé l'autre perfonne.

DORANTE.

Pour moi, je ne fortirai jamais de chez Madame, qu'elle ne me congédie.

Monfieur REMY, *brufquement.*

Vous ne fçavez ce que vous dites. Il faut pourtant fortir; vous allez voir. Tenez, Madame, jugez-en vous-même; voici de quoi il eft queftion : c'eft une Dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, eftimable, & de quelque diftinction; qui ne déclare pas fon nom; qui dit que j'ai été fon Procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu Monfieur chez moi, qui lui a parlé, qui fçait qu'il n'a pas de bien, & qui offre de l'époufer fans délai; & la perfonne qui eft venue chez moi de fa part, doit revenir tantôt pour fçavoir la réponfe, & vous mener tout de fuite chez elle. Cela eft-il net? Y a-t-il à fe confulter là-deffus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, Madame?

ARAMINTE, *froidement.*

C'eſt à lui de répondre.

Monſieur REMY.

Eh bien! A quoi penſe-t-il donc? Viendrez-vous?

DORANTE.

Non, Monſieur, je ne ſuis pas dans cette diſpoſition-là.

Monſieur REMY.

Hum! Quoi? Entendez-vous ce que je vous dis, qu'elle a quinze mille livres de rente, entendez-vous?

DORANTE.

Oui, Monſieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouſerois pas; nous ne ſerions heureux ni l'un ni l'autre: j'ai le cœur pris; j'aime ailleurs.

Mr. REMY *d'un ton railleur, & traînant ſes mots.*

J'ai le cœur *pris*; voilà qui eſt fâcheux! Ah, *ah*, *le* cœur eſt admirable! Je n'aurois jamais deviné la beauté des ſcrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reſte Intendant de la maiſon d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la ſienne. Eſt-ce-là votre dernier mot, Berger fidele?

DORANTE.

Je ne ſçaurois changer de ſentiment, Monſieur.

Monsieur R E M Y.

Oh ! le sot cœur, mon Neveu ; vous êtes un imbécile, un insensé ; & je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mon sentiment, n'est-il pas vrai ? Madame, & ne le trouvez-vous pas extravagant ?

A R A M I N T E, *doucement.*

Ne le querellez point. Il paroît avoir tort ; j'en conviens.

Monsieur R E M Y, *vivement.*

Comment ! Madame, il pourroit. . . .

A R A M I N T E.

Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante, tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez ; je sçais bien que cela est difficile.

D O R A N T E.

Il n'y a pas moyen, Madame, mon amour m'est plus cher que ma vie.

Monsieur R E M Y, *d'un air étonné.*

Ceux qui aiment les beaux sentimens, doivent être contens ; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, Madame?

A R A M I N T E.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même. (*à part.*) Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (*Elle sort.*)

D O R A N T E.

Il ne croit pas si bien me servir.

SCENE III.

DORANTE, Mr. REMY, MARTON.

Monsieur REMY, *regardant son Neveu.*

DOrante, sçais-tu bien qu'il n'y a point de fou aux petites maisons de ta force? (*Marton arrive.*) Venez, Mademoiselle Marton.

MARTON.

Je viens d'apprendre que vous étiez ici.

Monsieur REMY.

Dites-nous un peu votre sentiment ; que pensez-vous de quelqu'un qui n'a point de bien, & qui refuse d'épouser une honnête & fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venans ?

MARTON.

Votre question est bien aisée à décider ; ce quelqu'un rêve.

Monsieur REMY, *montrant Dorante.*

Voilà le rêveur ; & pour excuse, il allégue son cœur que vous avez pris ; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, & que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le

peu de tems qu'il y a que vous le connoissez, je vous prie de m'aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ne le disputerez point à un pareil établissement : il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTON.

Quoi ! Monsieur Remy, c'est de Dorante dont vous parlez ? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche ?

Monsieur REMY.

Tout juste, & vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTON, *avec un air de passion.*

Vous vous trompez, Monsieur, je l'aime trop moi-même pour l'en empêcher, & je suis enchantée : Ah ! Dorante, que je vous estime ! Je n'aurois pas cru que vous m'aimassiez tant.

Monsieur REMY.

Courage ! je ne fais que vous le montrer, & vous en êtes déjà coëffée ! Pardi ! le cœur d'une femme est bien étonnant ; le feu y prend bien vîte.

MARTON, *comme chagrine.*

Eh ! Monsieur, faut-il tant de bien pour être heureux ? Madame, qui a de la bonté pour moi, suppléera en partie par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante !

DORANTE.

Oh ! non, Mademoiselle, aucune ; vous n'avez point de gré à me sçavoir de ce que je fais ; je me livre à mes sentimens, & ne regarde que moi là-dedans ; vous ne me devez rien ; je ne pense pas à votre reconnoissance.

MARTON.

Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites.

Monsieur REMY.

Par ma foi, je ne m'y connois donc guere, car je le trouve bien plat. (*à Marton.*) Adieu, la belle enfant ; je ne vous aurois, ma foi, pas évalué ce qu'il vous achete. Serviteur, idiot, garde ta tendresse, & moi ma succession. (*Il sort.*)

MARTON.

Il est en colere, mais nous l'appaiserons.

DORANTE.

Je l'espere. Quelqu'un vient.

MARTON.

C'est le Comte, celui dont je vous ai parlé, & qui doit épouser Madame.

DORANTE.

Je vous laisse donc ; il pourroit me parler de son procès : vous sçavez ce que je vous ai dit là-dessus, & il est inutile que je le voye.

SCENE IV.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

BOn-jour, Marton.

MARTON.

Vous voilà donc revenu, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui. On m'a dit qu'Araminte ſe promenoit dans le jardin, & je viens d'apprendre de ſa mere une choſe qui me chagrine : Je lui avois retenu un Intendant, qui devoit aujourd'hui entrer chez elle, & cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mere, & dont nous n'avons rien à eſpérer.

MARTON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, Monſieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'eſt un galand homme ; & ſi la mere n'en eſt pas contente, c'eſt un peu de ſa faute ; elle a débuté tantôt par le bruſquer d'une maniere ſi outrée, l'a traité ſi mal, qu'il n'eſt pas étonnant qu'elle ne l'ait point gagné. Imaginez-vous qu'elle l'a querellé de ce qu'il étoit bien fait.

LE COMTE.

Ne feroit-ce point lui que je viens de voir fortir d'avec vous ?

MARTON.

Lui-même.

LE COMTE.

Il a bonne mine, en effet, & n'a pas trop l'air de ce qu'il eſt.

MARTON.

Pardonnez-moi, Monſieur : car il eſt honnête homme.

LE COMTE.

N'y auroit-il pas moyen de raccommoder cela ? Araminte ne me hait pas, je penſe, mais elle eſt lente à ſe determiner ; & pour achever de la réſoudre, il ne s'agiroit plus que de lui dire, que le ſujet de notre diſcuſſion eſt douteux pour elle. Elle ne voudra pas ſoutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet Intendant ; s'il ne faut que de l'*argent* pour le mettre dans nos *intérêts*, je ne l'épargnerai pas.

MARTON.

Oh ! non ; ce n'eſt point un homme à mener par là ; c'eſt le garçon de France le plus déſintéreſſé.

LE COMTE.

Tant-pis ! ces gens-là ne ſont bons à rien.

MARTON.

Laiſſez-moi faire.

SCENE V.

LE COMTE, ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

MAdemoiſelle, voilà un homme qui en demande un autre ; ſçavez-vous qui c'eſt ?

MARTON, *bruſquement.*

Et qui eſt cet autre ? A quel homme en veut-il ?

ARLEQUIN.

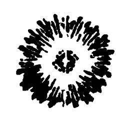
Ma foi, je n'en ſçai rien ; c'eſt de quoi je m'informe à vous.

MARTON.

Fais-le entrer.

ARLEQUIN, *le faiſant ſortir des couliſſes.*

Hé ! le garçon ! venez ici dire votre affaire.



SCENE VI.

LE COMTE, LE GARÇON, MARTON, ARLEQUIN.

MARTON.

QUi cherchez-vous ?

LE GARÇON.

Mademoiselle, je cherche un certain *Monsieur* à qui j'ai à rendre un portrait avec une boëte qu'il nous a fait faire : il nous a dit qu'on ne la remît qu'à lui-même, & qu'il viendroit la prendre ; mais comme mon pere est obligé de partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre, & on m'a dit que je sçaurois de ses nouvelles ici. Je le connois de vue, mais je ne sçais pas son nom.

MARTON.

N'est-ce pas vous, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Non, sûrement.

LE GARÇON.

Je n'ai point affaire à Monsieur, Mademoiselle, c'est une autre personne.

MARTON.

Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez ?

LE GARÇON.

Chez un Procureur qui s'appelle Monſieur Remy.

LE COMTE.

Ah ! n'eſt-ce pas le Procureur de Madame ? Montrez-nous la boëte.

LE GARÇON.

Monſieur, cela m'eſt défendu ; je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle eſt ; le Portrait de la Dame eſt dedans.

LE COMTE.

Le Portrait d'une Dame ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Seroit-ce celui d'Araminte ? Je vais tout-à-l'heure ſçavoir ce qu'il en eſt.

SCENE VII.

MARTON, LE GARÇON.

MARTON.

VOus avez mal fait de parler de ce Portrait devant lui. Je ſçai qui vous cherchez ; c'eſt le Neveu de Monſieur Remy, de chez qui vous venez.

LE GARÇON.

Je le crois auſſi, Mademoiſelle.

MARTON.

Un grand homme qui s'appelle Monſieur Dorante.

LE GARÇON.

Il me semble que c'est son nom.

MARTON.

Il me l'a dit ; je suis dans sa confidence. Avez-vous remarqué le Portrait ?

LE GARÇON.

Non, je n'ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTON.

Eh bien ! c'est de moi dont il s'agit : Monsieur Dorante n'est pas ici, & ne reviendra pas si-tôt. Vous n'avez qu'à me remettre la boëte ; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON.

C'est ce qui me paroît. La voilà, Mademoiselle. Ayez donc, je vous prie, le soin de la lui rendre quand il sera revenu.

MARTON.

Oh ! je n'y manquerai pas.

LE GARÇON.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus, mais je tâcherai de repasser tantôt, & s'il n'y étoit pas, vous auriez la bonté d'achever de payer.

MARTON.

Sans difficulté. Allez. (*à part.*) Voici Dorante. (*au Garçon.*) Retirez-vous vîte.

SCENE VIII.

MARTON, DORANTE.

MARTON, *un moment seule & joyeuse.*

CE ne peut être que mon Portrait. Le charmant homme ! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avoit quelque tems qu'il me connoissoit.

DORANTE.

Mademoiselle, n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c'est moi qu'il demande.

MARTON, *le regardant avec tendresse.*

Que vous êtes aimable, Dorante ! Je serois bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos ; l'Ouvrier est venu, je lui ai parlé, j'ai la boëte, je la tiens.

DORANTE.

J'ignore. . . . .

MARTON.

Point de mystere ; je la tiens, vous dis-je, & je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vûe. Retirez-vous, voici Madame avec sa mere & le Comte ; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent.

Laissez-moi les calmer là-dessus, & ne les attendez pas.

DORANTE, *en s'en allant & riant.*

Tout a réussi, elle prend le change à merveille!

SCENE IX.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON.

ARAMINTE.

MArton, qu'est-ce que c'est qu'un Portrait dont Monsieur le Comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, & qu'on soupçonne être le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là.

MARTON, *d'un air rêveur.*

Ce n'est rien, Madame; je vous dirai ce que c'est: je l'ai démêlé après que Monsieur le Comte a été parti; il n'a que faire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE.

Comment le sçavez-vous, Mademoiselle? Vous n'avez point vu le Portrait.

MARTON.

N'importe, c'est tout comme si je l'avois vû. Je sçai qui il regarde; n'en soyez point en peine.

LE COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un Portrait de femme, & c'est ici qu'on vient chercher la personne qui l'a fait faire, à qui on doit le rendre, & ce n'est pas moi.

MARTON.

D'accord. Mais quand je vous dis que Madame n'y est pour rien, ni vous non plus.

ARAMINTE.

Eh bien! si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question; car je veux le sçavoir? On a des idées qui ne me plaisent point. Parlez.

Madame ARGANTE.

Oui, ceci a un air de mystere qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille: Monsieur le Comte vous aime, & un peu de jalousie, même injuste, ne méssied pas à un amant.

LE COMTE.

Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le Portrait de Madame.

ARAMINTE, *vivement.*

Comme il vous plaira, Monsieur; mais

j'ai entendu ce que vous vouliez dire, & je crains un peu ce caractere d'esprit-là. Eh bien, Marton?

MARTON.

Eh bien, Madame, voilà bien du bruit! c'est mon Portrait.

LE COMTE.

Votre Portrait?

MARTON.

Oui, le mien, eh! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant se récrier.

Madame ARGANTE.

Je suis assez comme Monsieur le Comte; la chose me paroit singuliere.

MARTON.

Ma foi, Madame, sans vanité, on en peint tous les jours, & des plus hupées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE.

Et qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour *vous?*

MARTON.

Un très-aimable homme qui m'aime, qui a de la délicatesse & des sentimens, & qui me recherche; & puisqu'il faut vous le nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE.

Mon Intendant?

MARTON.

Lui-même.

Madame ARGANTE.

Le fat ! avec ſes ſentimens.

ARAMINTE, *bruſquement.*

Eh ! vous nous trompez ; depuis qu'il eſt ici, a-t-il eu le tems de vous faire peindre ?

MARTON.

Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il me connoit.

ARAMINTE, *vivement.*

Donnez-donc.

MARTON.

Je n'ai pas encore ouvert la boëte, mais c'eſt moi que vous y allez voir.

(*Araminte l'ouvre, tous regardent.*)

LE COMTE.

Eh ! Je m'en doutois bien ; c'eſt Madame.

MARTON.

Madame ! . . . . Il eſt vrai, & me voilà bien loin de mon compte ! (*à part.*) Dubois avoit raiſon tantôt.

ARAMINTE, *à part.*

Et moi, je vois clair. (*à Marton.*) Par quel haſard avez-vous cru que c'étoit vous ?

MARTON.

Ma foi, Madame, tout autre que moi s'y ſeroit trompée. Monſieur Remy me dit que ſon Neveu m'aime, qu'il veut nous marier enſemble ; Dorante eſt préſent, & ne

dit point non ; il refuſe devant moi un très-riche parti ; l'Oncle s'en prend à moi, me dit que j'en ſuis cauſe. Enſuite vient un homme qui apporte ce Portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient ; je l'interroge : à tout ce qu'il répond, je reconnois Dorante. C'eſt un petit Portrait de femme, Dorante m'aime juſqu'à refuſer ſa fortune pour moi, je conclus donc que c'eſt moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort ? Jai pour-tant mal conclu. J'y renonce ; tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma mépriſe, & je me tais.

ARAMINTE.

Ah ! ce n'eſt pas là une choſe bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, Monſieur le Comte ; il y a eu quelque malentendu dans les meſures que vous avez priſes ; mais vous ne m'abuſez point ; c'eſt à vous qu'on apportoit le Portrait. Un homme dont on ne ſçait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'eſt vous, Monſieur, c'eſt vous.

MARTON, *d'un air ſérieux.*

Je ne crois pas.

Madame ARGANTE.

Oui, oui, c'eſt Monſieur : à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fille, ce n'eſt pas là un ſi grand crime ; allons convenez-en.

LE COMTE, *froidement.*

Non, Madame, ce n'eſt point moi, ſur mon honneur, je ne connois pas ce Monſieur Remy : comment auroit-on dit chez lui, qu'on auroit de mes nouvelles ici? Cela ne ſe peut pas.

Madame ARGANTE, *d'un air penſif.*

Je ne faiſois pas attention à cette circonſtance.

ARAMINTE.

Bon! qu'eſt-ce que c'eſt qu'une circonſtance de plus ou de moins? Je n'en rabas rien. Quoiqu'il en ſoit, je le garde, perſonne ne l'aura. Mais quel bruit entendons-nous? Voyez ce que c'eſt, Marton.

SCENE X.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *en entrant.*

TU es un plaiſant magot!

MARTON.

A qui en avez-vous donc, vous autres?

DUBOIS.

Si je diſois un mot, ton Maître ſortiroit bien vîte.

ARLEQUIN.

Toi ? Nous nous ſoucions de toi & de toute ta race de canaille, comme de cela.

DUBOIS.

Comme je te bâtonnerois, ſans le reſpect de Madame.

ARLEQUIN.

Arrive, arrive : la voilà, Madame.

ARAMINTE.

Quel ſujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ?

Madame ARGANTE.

Approchez, Dubois. Apprenez-nous ce que c'eſt que ce mot que vous diriez contre Dorante; il ſeroit bon de ſçavoir ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Prononce donc ce mot.

ARAMINTE.

Tais-toi, laiſſe-le parler.

DUBOIS.

Il y a une heure qu'il me dit mille invectives, Madame.

ARLEQUIN.

Je ſoutiens les intérêts de mon Maître, je tire des gages pour cela, & je ne ſouffrirai pas qu'un oſtrogot menace mon Maître d'un mot; j'en demande juſtice à Madame.

Madame ARGANTE.

Mais, encore une fois, ſçachons ce que

veut dire Dubois par ce mot : c'eſt le plus preſſé.

ARLEQUIN.

Je lui défie d'en dire ſeulement une lettre.

DUBOIS.

C'eſt par pure colere que j'ai fait cette menace, Madame, & voici la cauſe de la diſpute. En arrangeant l'appartement de Monſieur Dorante, j'y ai vu par haſard un tableau où Madame eſt peinte, & j'ai cru qu'il falloit l'ôter, qu'il n'avoit que faire là, qu'il n'étoit point décent qu'il y reſtât ; de ſorte que j'ai été pour le détacher, ce butord eſt venu pour m'en empêcher, & peu s'en eſt fallu que nous ne nous ſoyons battus.

ARLEQUIN.

Sans doute, de quoi t'aviſes-tu d'ôter ce tableau qui eſt tout-à-fait gracieux, que mon Maître conſidéroit il n'y avoit qu'un moment, avec toute la ſatisfaction poſſible? Car je l'avois vu qu'il l'avoit contemplé de tout ſon cœur, & il prend fantaiſie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice! Ote-lui quelqu'autre meuble, s'il en a trop, mais laiſſe-lui cette piece, animal.

DUBOIS.

Et moi, je te dis qu'on ne la laiſſera point; que je la détacherai moi-même, que tu en

auras le démenti, & que Madame le voudra ainsi.

ARAMINTE.

Eh! que m'importe? Il étoit bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hazard, & qui y est resté. Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu'on en parle?

Madame ARGANTE, *d'un ton aigre.*

Vous m'excuserez, ma fille; ce n'est point là sa place, & il n'y a qu'à l'ôter; votre Intendant se passera bien de ses contemplations.

ARAMINTE, *souriant d'un air railleur.*

Oh! vous avez raison: je ne pense pas qu'il les regrette. (*à Arlequin & à Dubois.*) Retirez-vous tous deux.

SCENE XI.

ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE, MARTON.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

CE qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaire-là est de bon goût.

ARAMINTE, *ironiquement.*

Oui, la réflexion est juste. Effectivement!

il eſt fort extraordinaire qu'il ait jetté les yeux ſur ce tableau.

Madame ARGANTE.

Cet homme-là ne m'a jamais plu un inſtant, ma fille ; vous le ſçavez, j'ai le coup d'œil aſſez bon, & je ne l'aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui, j'y reviens encore, il faut qu'il ait quelque choſe à en dire. Interrogez-le ; ſçachons ce que c'eſt, je ſuis perſuadée que ce petit Monſieur-là ne vous convient point ; nous le voyons tous, il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde.

MARTON, *négligemment.*

Pour moi, je n'en ſuis pas contente.

ARAMINTE, *riant ironiquement.*

Qu'eſt-ce donc que vous voyez, & que je ne vois point ? Je manque de pénétration : j'avoue que je m'y perds ! Je ne vois pas le ſujet de me défaire d'un homme qui m'eſt donné de bonne main, qui eſt un homme de quelque choſe, qui me ſert bien, & que trop bien peut-être ; voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

Madame ARGANTE.

Que vous êtes aveugle !

ARAMINTE, *d'un air ſouriant.*

Pas tant ; chacun a ſes lumieres. Je conſens, au reſte, d'écouter Dubois, le conſeil eſt bon, & je l'approuve. Allez, Marton, allez

allez-lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet Intendant assez hardi prour regarder un tableau, il ne restera pas long-tems chez moi; sans quoi on aura la bonté de trouver bon que je le garde en attendant qu'il me déplaise à moi.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Hé bien! il vous déplairra; je ne vous en dis pas davantage en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE.

Quant à moi, Madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, & j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tous procès avec vous, que je ne veux, pour arbitre de notre discussion, que vous & vos gens d'affaires, & que *j'aime* mieux perdre tout que de rien disputer.

Madame ARGANTE, *d'un ton décisif.*

Mais où seroit la dispute? le mariage termineroit tout, & le vôtre est comme arrêté.

LE COMTE.

Je garde le silence sur Dorante; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui, & si vous le congédiez comme je le présume, il ne tiendra qu'à vous de pren-

re celui que je vous offrois, & que je retiendrai encore quelque tems.

Madame ARGANTE.

Je ferai comme Monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus, vous m'accuseriez de vision, & votre entêtement finira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, & avec lequel nous vous laissons.

SCENE XII.

DUBOIS, ARAMINTE.

DUBOIS.

On m'a dit que vous vouliez me parler Madame.

ARAMINTE.

Viens ici : tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret ; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guere d'attention pour ce que je te dis. Je t'avois recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante ; tu en sçais les conséquences ridicules, & tu me l'avois promis : pourquoi donc avoir prise sur ce misérable tableau, avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, & qui vient ici tenir des discours tous propres à donner des idées que je serois au désespoir qu'on eût ?

DUBOIS.

Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, & je n'ai agi d'ailleurs que par un mouvement de respect & de zele.

ARAMINTE, *d'un air vif.*

Eh! laisse-là ton zele, ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c'est de ton silence dont j'ai besoin pour me tirer de l'embarras où je suis, & où tu m'as jetté toi-même; car sans toi je ne sçavois pas que cet homme-là m'aime, & je n'aurois que faire d'y regarder de si près.

DUBOIS.

J'ai bien senti que j'avois tort.

ARAMINTE.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s'écrier: si je disois un mot! y a-t-il rien de plus mal à toi?

DUBOIS.

C'est encore une suite de ce zele mal-entendu.

ARAMINTE.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrois pouvoir te faire oublier ce que tu m'as dit.

DUBOIS.

Oh! je suis bien corrigé.

ARAMINTE.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler, sous prétexte de t'inter-

roger ſur ce que tu ſçais de lui. Ma mere & Monſieur le Comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choſes étonnantes; quel rapport leur ferai-je à préſent?

DUBOIS.

Ah! il n'y a rien de plus facile à racommoder : ce rapport ſera que des gens qui le connoiſſent, m'ont dit que c'étoit un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous; quoiqu'il ſoit fort habile, au moins ce n'eſt pas cela qui lui manque.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il y aura un inconvénient s'il en eſt capable; on me dira de le renvoyer, & il n'eſt pas encore tems. j'y ai penſé depuis; la prudence ne le veut pas, & je ſuis obligée de prendre des biais, & d'aller tout doucement avec cette paſſion ſi exceſſive que tu dis qu'il a, & qui éclateroit peut-être dans ſa douleur. Me fierois-je à un déſeſpéré? ce n'eſt plus le beſoin que j'ai de lui qui me retient, c'eſt moi que je ménage, (*elle radoucit le ton.*) A moins que ce qu'a dit Marton ne ſoit vrai, auquel cas je n'aurois plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avoit déjà vue chez Monſieur Remy, & que le Procureur a dit même devant lui qu'il l'aimoit depuis longtems, & qu'il falloit qu'ils ſe mariaſſent; je le voudrois.

DUBOIS.

Bagatelle! Dorante n'a vu Marton ni de près ni de loin ; c'est le Procureur qui a débité cette fable-là à Marton, dans le dessein de les marier ensemble; & moi je n'ai pas osé l'en dédire, m'a dit Dorante, parce que j'aurois indisposé contre moi cette fille qui a du crédit auprès de sa Maîtresse, & qui a cru ensuite que c'étoit pour elle que je refusois les quinze mille livres de rente qu'on m'offroit.

ARAMINTE, *négligemment.*

Il t'a donc tout conté?

DUBOIS.

Oui, il n'y a qu'un moment dans le jardin où il a voulu presque se jetter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, & d'oublier l'emportement qu'il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit qee je me tairois, mais que je ne prétendois pas rester dans la maison avec lui, & qu'il falloit qu'il sortît; ce qui l'a jetté dans des gémissemens, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAMINTE.

Eh! tant pis; ne le tourmente point; tu vois bien que j'ai raison de dire qu'il faut aller doucement avec cet esprit-là, tu le vois bien. J'augurois beaucoup de ce mariage avec Marton; je croyois qu'il m'oublieroit, &

point du tout, il n'eſt queſtion de rien.

DUBOIS, *comme s'en allant.*

Pure fable, Madame a-t-elle encore quelque choſe à me dire?

ARAMINTE.

Attends: comment faire? Si lorſqu'il me parle il me mettoit en droit de me plaindre de lui; mais il ne lui échappe rien; je ne ſçai de ſon amour que ce que tu m'en dis, & je ne ſuis pas aſſez fondée pour le renvoyer; il eſt vrai qu'il me fâcheroit s'il parloit; Mais il feroit à propos qu'il me fâchât.

DUBOIS.

Vraiment oui; Monſieur Dorante n'eſt point digne de Madame. S'il étoit dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il eſt né, ce feroit une autre affaire; mais il n'eſt riche qu'en mérite, & ce n'eſt pas aſſez.

ARAMINTE, *d'un ton comme triſte.*

Vraiment non, voilà les uſages; je ne ſçai pas comment je le traiterai; je n'en ſçais rien, je verrai.

DUBOIS.

Eh bien! Madame a un ſi beau prétexte... Ce portrait que Marton a cru être le ſien à ce qu'elle m'a dit.

ARAMINTE.

Eh! non, je ne ſçaurois l'en accuſer; c'eſt le Comte qui l'a fait faire.

DUBOIS.

Point du tout, c'eſt de Dorante, je le ſçais de lui-même, & il y travailloit encore il n'y a que deux mois, lorſque je le quittai.

ARAMINTE.

Va-t-en; il y a long-tems que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous ſommes convenus. Le voici, j'ai envie de lui tendre un piége.

DUBOIS.

Oui, Madame, il ſe déclarera peut-être, & tout de ſuite je lui dirois: ſortez.

ARAMINTE.

Laiſſe-nous.

SCENE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS *ſortant, & en paſſant auprès de Dorante & rapidement.*

IL m'eſt impoſſible de l'inſtruire; mais qu'il ſe découvre ou non; les choſes ne peuvent aller que bien.

DORANTE.

Je viens, Madame, vous demander votre

protection; je suis dans le chagrin & dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l'honneur d'être à vous, je vous suis plus attaché que je ne puis le dire; on ne sçauroit vous servir avec plus de fidélité ni de désintéressement; & cependant je ne suis pas sur de rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute & conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, & j'en serois dans la derniere affliction.

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, & tous leurs petits complots n'aboutiront à rien; je suis la Maîtresse.

DORANTE, *d'un air inquiet.*

Je n'ai que votre appui, Madame.

ARAMINTE.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose; ne leur paroissez pas si allarmé, vons leur feriez douter de votre capacité, & il leur sembleroit que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE.

Ils ne se tromperoient pas, Madame; c'est une bonté qui me pénétre de reconnoissance.

ARAMINTE.

A la bonne heure; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'ils le croyent. Je vous ſçais bon gré de votre attachement & de votre fidélité; mais diſſimulez-en une partie, c'eſt peut-être ce qui les indiſpoſe contre vous. Vous leur avez refuſé de m'en faire accroire ſur le chapitre du procès; conformez-vous à ce qu'ils exigent; regagnez-les par-là, je vous le permets : l'évenement leur perſuadera que vous les avez bien ſervis; car toute réflexion faite, je ſuis déterminée à épouſer le Comte.

DORANTE, *d'un ton ému.*

Déterminée, Madame.

ARAMINTE.

Oui, tout-à-fait réſolue; le Comte croira que vous y avez contribué; je le lui dirai même, & je vous garantis que vous reſterez ici; je vous le promets (*à part.*) Il change de couleur.

DORANTE.

Quelle différence pour moi, Madame!

ARAMINTE, *d'un air délibéré*

Il n'y en aura aucune, ne vous embarraſſez pas & écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut ſur cette table.

DORANTE.

Eh! pour qui, Madame?

ARAMINTE.

Pour le Comte qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, & que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom.

(*Dorante reste rêveur, & par distraction ne va point à la table.*)

ARAMINTE.

Eh bien, vous n'allez pas à la table? à quoi rêvez-vous?

DORANTE, *toujours distrait.*

Oui, Madame.

ARAMINTE *à part, pendant qu'il se place.*

Il ne sçait ce qu'il fait; voyons si cela continuera.

DORANTE, *cherche du papier.*

Ah! Dubois m'a trompé!

ARAMINTE, *poursuit.*

Etes-vous prêt à écrire?

DORANTE.

Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même.*

Vous n'en trouvez point! en voilà devant vous.

DORANTE.

Il est vrai.

ARAMINTE.

Ecrivez. *Hâtez-vous, de venir, Monsieur, votre mariage est sûr .....* Avez-vous écrit?

DORANTE.

Comment, Madame ?

ARAMINTE.

Vous ne m'écoutez donc pas ? *votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, & vous attend pour vous le dire.* (*à part.*) Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? *n'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourroit avoir des suites d'un procès douteux.*

DORANTE.

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

ARAMINTE.

N'importe, achevez. *Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite, la détermine.*

DORANTE.

Ciel ! je suis perdu. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE.

Achevez, vous dis-je. *Qu'elle rend à votre mérite la détermine....* Je crois que la main vous tremble ! vous paroissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? vous trouvez-vous mal ?

DORANTE.

Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE.

Quoi! si subitement! cela est singulier; Pliez la lettre & mettez : *à Monsieur le Comte Dorimont*. Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (*à part.*) Le cœur me bat! (*à Dorante.*) Voilà qui est écrit tout de travers! cette adresse-là n'est presque pas lisible. (*à part.*) Il n'y a pas encore-là de quoi le convaincre.

DORANTE, *à part.*

Ne seroit-ce point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a avertis de rien.

SCENE VIV.

ARAMINTE, DORANTE, MARTOM.

MARTON.

JE suis bien aise, Madame, de trouver Monsieur ici; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert en différentes occasions de me marier, Madame; & jusqu'ici je ne me suis point trouvée disposée à profiter de vos bontés. Aujourd'hui Monsieur me recherche; il vient même de refuser un parti infiniment plus riche, & le tout pour moi; du moins me l'a-t-il laissé croire, & il est à propos qu'il s'ex-

plique : mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'eſt de vous auſſi, Madame, qu'il faut qu'il m'obtienne : ainſi, Monſieur, vous n'avez qu'à parler à Madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

SCENE XV.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE, *à part, émue.*

CEtte folle ! (*haut.*) Je ſuis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix : c'eſt une fille aimable & d'un excellent caractere.

DORANTE, *d'un air abattu.*

Hélas ! Madame, je ne ſonge point à elle.

ARAMINTE.

Vous ne ſongez point à elle ! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant que de venir ici.

DORANTE, *triſtement.*

C'eſt une erreur où Monſieur Remy l'a jettée ſans me conſulter ; & je n'ai point oſé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en eſt de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuſe à

cause d'elle ; & je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne : je l'ai perdu pour jamais, & la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenteroit pas.

ARAMINTE.

Vous avez tort. Il falloit désabuser Marton.

DORANTE.

Elle vous auroit peut-être empêché de me recevoir, & mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE.

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, & de la préférer à une autre?

DORANTE.

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE.

Il y a quelque chose d'incompréhensible dans tout ceci. Voyez-vous souvent la personne que vous aimez ?

DORANTE, *toujours abattu.*

Pas souvent à mon gré, Madame ; & je la verrois à tout instant, que je ne croirois pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part.*

Il a des expressions d'une tendresse ! (*haut.*) Est-elle fille ? A-t-elle été mariée ?

DORANTE.

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE.

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE.

Hélas! Madame, elle ne sçait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne sçaurois presque parler d'elle qu'avec transport!

ARAMINTE.

Je ne vous interroge que par étonnement. *Elle* ignore que vous l'aimez, dites-vous? Et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment avec tant d'amour, avez-vous pû vous taire? On essaye de se faire aimer, ce me semble: cela est naturel & pardonnable.

DORANTE.

Me préserve le Ciel d'oser concevoir la plus légere espérance! Etre aimé, moi! Non, Madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; & je mourrai du moins, sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE.

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante: je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE.

Dispensez-moi de la louer, Madame : je m'égarerois en la peignant. On ne connoît rien de si beau ni de si aimable qu'elle ; & jamais elle ne me parle, ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE, *baisse les yeux, & continue.*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne sçaura jamais que vous l'aimez ? cela est bien bisarre. Que prétendez-vous ?

DORANTE.

Le plaisir de la voir quelquefois, & d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE.

Avec elle ? Oubliez-vous que vous êtes ici ?

DORANTE.

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE.

Son portrait ! Est-ce que vous l'avez fait faire ?

DORANTE.

Non, Madame ; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, & je l'ai peinte moi-même. Je me serois privé de son portrait, si je n'avois pû l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part.*

Il faut le pousser à bout. (*haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE.

Daignez m'en dispenser, Madame ; quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE.

Il m'en est tombé un par hazard entre les mains : on l'a trouvé ici. (*montrant la boëte.*) Voyez si ce ne seroit point celui dont il s'agit.

DORANTE.

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boëte*

Il est vrai que la chose seroit assez extraordinaire : examinez.

DORANTE.

Ah ! Madame, songez que j'aurois perdu mille *fois la vie*, avant que d'avouer ce que le *hazard* vous découvre. Comment pourrai-je expier ? ... (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE.

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON, *paroît & s'enfuit.*

Ah !

(*Dorante se leve vîte.*)

ARAMINTE.

Ah Ciel ! c'eſt Marton ! Elle vous a vû.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté.*

Non, Madame, non : je ne crois pas. Elle n'eſt point entrée.

ARAMINTE.

Elle vous a vû, vous dis-je : laiſſez-moi : allez-vous-en : vous m'êtes inſupportable. Rendez-moi ma lettre. (*quand il eſt parti.*) Voilà pourtant ce que c'eſt que de l'avoir gardé !

SCENE XVI.

ARAMINTE, DUBOIS.

DUBOIS.

DOrante s'eſt-il déclaré, Madame ? & eſt-il néceſſaire que je lui parle ?

ARAMINTE.

Non, il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vû d'approchant à ce que tu m'as conté ; & qu'il n'en ſoit plus queſtion : ne t'en mêle plus. (*Elle ſort.*)

DUBOIS.

Voici l'affaire dans ſa criſe !

SCENE XVII.

DUBOIS, DORANTE,

DORANTE.

AH! Dubois.

DUBOIS.

Retirez-vous.

DORANTE.

Je ne ſçais qu'augurer de la converſation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS.

A quoi ſongez-vous? Elle n'eſt qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DORANTE.

Il faut que tu m'éclairciſſes . . .

DUBOIS.

Allez dans le jardin.

DORANTE.

D'un doute . . .

DUBOIS.

Dans le jardin, vous dis-je : je vais m'y rendre.

DORANTE.

Mais . . .

DUBOIS.

Je ne vous écoute plus.

DORANTE.

Je crains plus que jamais.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, DUBOIS.

DUBOIS.

NOn, vous dis-je ; ne perdons point de tems. La lettre eſt-elle prête ?

DORANTE, *la lui montrant.*

Oui, la voilà, & j'ai mis deſſus : rue du Figuier.

DUBOIS.

Vous êtes bien aſſûré qu'Arlequin ne ſçait pas ce quartier-là ?

DORANTE.

Il m'a dit que non.

DUBOIS.

Lui avez-vous bien recommandé de s'adreſſer à Marton ou à moi pour ſçavoir ce que c'eſt ?

DORANTE.

Sans doute, & je lui recommanderai encore.

DUBOIS.

Allez donc la lui donner : je me charge du reste auprès de Marton que je vais trouver.

DORANTE.

Je t'avoue que j'hésite un peu. N'allons-nous pas trop vîte avec Araminte ? Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure ?

DUBOIS.

Oh ! oui : point de quartier. Il faut l'achever, pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sçait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de Confident pour vous aimer en fraude.

DORANTE.

Que j'ai souffert dans ce dernier entretien ! Puisque tu sçavois qu'elle vouloit me faire déclarer, que ne m'en avertissois-tu par quelques signes ?

DUBOIS.

Cela auroit été joli, ma foi ! Elle ne s'en seroit point apperçue, n'est-ce pas ? & d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu'elle a produit ? Monsieur a souffert ! Parbleu ! il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE.

Sçais-tu bien ce qui arrivera ! Qu'elle prendra ſon parti, & qu'elle me renvoyera tout-d'un-coup.

DUBOIS.

Je lui en défie. Il eſt trop tard. L'heure du courage eſt paſſée. Il faut qu'elle nous épouſe.

DORANTE.

Prends-y garde : tu vois que ſa mere la fatigue.

DUBOIS.

Je ſerois bien fâché qu'elle la laiſsât en repos.

DORANTE.

Elle eſt confuſe de ce que Marton m'a ſurpris à ſes genoux.

DUBOIS.

Ah ! vraiment des confuſions ! Elle n'y eſt pas. Elle va en eſſuyer bien d'autres ! C'eſt moi qui, *voyant* le train que prenoit la converſation, ai fait venir Marton une ſeconde fois.

DORANTE.

Araminte pourtant m'a dit que je lui étois inſupportable.

DUBOIS.

Elle a raiſon. Voulez-vous qu'elle ſoit de bonne humeur avec un homme qu'il faut qu'elle aime en dépit d'elle ? Cela eſt-il

agréable ? Vous vous emparez de son bien, de son cœur ; & cette femme ne criera pas ? Allez vîte, plus de raisonnement : laissez-vous conduire.

DORANTE.

Songe que je l'aime, & que, si notre précipitation réussit mal, tu me désesperes.

DUBOIS.

Ah ! oui, je sçais bien que vous l'aimez : c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Etes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang froid. Partez, d'autant plus que voici Marton qui vient à propos, & que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Arlequin.

SCENE II.

DUBOIS, MARTON.

MARTON, *d'un air triste.*

JE te cherchois.

DUBOIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, Mademoiselle ?

MARTON.

Tu me l'avois bien dit, Dubois.

DUBOIS.

DUBOIS.

Quoi donc ! Je ne me ſouviens plus de ce que c'eſt.

MARTON.

Que cet Intendant oſoit lever les yeux ſur Madame.

DUBOIS.

Ah ! oui ; vous parlez de ce regard que je lui vis jetter ſur elle. Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valoit rien. Il y avoit quelque choſe dedans qui n'étoit pas dans l'ordre.

MARTON.

Oh ! ça, Dubois, il s'agit de faire ſortir cet homme-ci.

DUBOIS.

Pardi ! tant qu'on voudra : je ne m'y épargne pas. J'ai déjà dit à Madame qu'on m'avoit aſsûré qu'il n'entendoit pas les affaires.

MARTON.

Mais eſt-ce là tout ce que tu ſçais de lui ? C'eſt de la part de Madame Argante & de Monſieur le Comte que je te parle, & nous avons peur que tu n'ayes pas tout dit à Madame, ou qu'elle ne cache ce que c'eſt. Ne nous déguiſe rien, tu n'en ſeras pas fâché.

DUBOIS.

Ma foi ! je ne ſçais que ſon inſuffiſance, dont j'ai inſtruit Madame.

MARTON.

Ne dissimule point.

DUBOIS.

Moi ! un dissimulé ! Moi ! garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme. En fait de discrétion je mériterois d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison : mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos.

MARTON.

Il est certain qu'il aime Madame.

DUBOIS.

Il n'en faut point douter : je lui en ai même dit ma pensée à elle.

MARTON.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DUBOIS.

Que j'étois un sot. Elle est si prévenue . . .

MARTON.

Prévenue à un point, que je n'oserois le dire, Dubois.

DUBOIS.

Oh ! le diable n'y perd rien, ni moi non plus ; car je vous entends.

MARTON.

Tu as la mine d'en sçavoir plus que moi là-dessus.

DUBOIS.

Oh ! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout-à-l'heure d'appeller

Arlequin pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en sçaurions-nous davantage.

MARTON.

Une lettre, oui-dà : ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin, s'il n'est pas encore parti.

DUBOIS.

Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient.

SCENE III.

DUBOIS, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *voyant Dubois.*

AH ! te voilà donc, mal-bâti.

DUBOIS.

Tenez : n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne ?

MARTON.

Que veux-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ne sçauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiselle ?

MARTON.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt que mon camarade, que je ſers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui eſt dans cette rue, & comme je ne la ſçais pas, il m'a dit que je m'en informaſſe à vous ou à cet animal-là ; mais cet animal-là ne mérite pas que je lui en parle, ſinon pour l'injurier. J'aimerois mieux que le Diable eût emporté toutes les rues, que d'en ſçavoir une par le moyen d'un mal-autru comme lui.

DUBOIS, *à Marton, à part.*

Prenez la lettre. (*haut.*) Non, non, Mademoiſelle, ne lui enſeignez rien : qu'il galope.

ARLEQUIN.

Veux-tu te taire ?

MARTON, *négligemment.*

Ne l'interrompez donc point, Dubois. Eh bien ! veux-tu me donner ta lettre ? Je vais envoyer dans ce quartier-là, & on la rendra à ſon adreſſe.

ARLEQUIN.

Ah ! voilà qui eſt bien agréable ! Vous êtes une fille de bonne amitié, Mademoiſelle.

DUBOIS, *s'en allant.*

Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

ARLEQUIN.

Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau pour voir comme il se moque de toi.

MARTON, *seule avec Arlequin.*

Ne lui réponds rien : donne ta lettre.

ARLEQUIN.

Tenez, Mademoiselle ; vous me rendrez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à troter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi.

MARTON.

Elle sera rendue exactement.

ARLEQUIN.

Oui, je vous recommande l'exactitude à cause de Monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités.

MARTON, *à part.*

L'indigne!

ARLEQUIN, *s'en allant.*

Je suis votre serviteur éternel.

MARTON.

Adieu.

ARLEQUIN, *revenant.*

Si vous le rencontrez, ne lui dites point qu'un autre galope à ma place.

SCENE IV.

Madame ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

MARTON, *un moment ſeule.*

NE diſons mot que je n'aye vû ce que ceci contient.

Madame ARGANTE.

Eh bien! Marton, qu'avez-vous appris de Dubois ?

MARTON.

Rien, que ce que vous ſçaviez déjà, Madame, & ce n'eſt pas aſſez.

Madame ARGANTE.

Dubois eſt un coquin qui nous trompe.

LE COMTE.

Il eſt vrai que ſa menace paroiſſoit ſignifier quelque choſe de plus.

Madame ARGANTE.

Quoiqu'il en ſoit, j'attends Monſieur Remy, que j'ai envoyé chercher; & s'il ne nous défait pas de cet homme-là, ma fille ſçaura qu'il oſe l'aimer, je l'ai réſolu. Nous en avons les préſomptions les plus fortes; & ne fût-ce que par bienſéance, il faudra bien qu'elle le chaſſe. D'un autre côté, j'ai fait

venir l'Intendant que Monsieur le Comte lui proposoit. Il est ici, & je le lui présenterai sur le champ.

MARTON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau : mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle . . . Voici Monsieur Remy : je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, & je vais m'éclaircir.

(*Elle veut sortir.*

SCENE V.

Monsieur REMY, Madame ARGANTE, LE COMTE, MARTON.

Monsieur REMY, *à Marton qui se retire.*

BOn jour, ma niéce, puisqu'enfin il faut que vous la soyez. Sçavez-vous ce qu'on me veut ici ?

MARTON, *brusquement.*

Passez, Monsieur, & cherchez votre niéce ailleurs : je n'aime point les mauvais plaisans. (*Elle sort.*)

Monsieur REMY.

Voilà une petite fille bien incivile. (*à Ma-*

dame Argante.) On m'a dit de votre part de venir ici, Madame : de quoi eſt-il donc queſtion ?

Madame ARGANTE, *d'un ton revêche.*

Ah ! c'eſt donc vous, Monſieur le Procureur ?

Monſieur REMY.

Oui, Madame, je vous garantis que c'eſt moi-même.

Madame ARGANTE.

Et de quoi vous êtes-vous aviſé, je vous prie, de nous embarraſſer d'un Intendant de votre façon ?

Monſieur REMY.

Et par quel hazard Madame y trouve-t-elle à redire ?

Madame ARGANTE.

C'eſt que nous nous ſerions bien paſſés du préſent que vous nous avez fait.

Monſieur REMY.

Ma foi ! Madame, s'il n'eſt pas à votre goût, vous êtes bien difficile.

Madame ARGANTE.

C'eſt votre neveu, dit-on ?

Monſieur REMY.

Oui, Madame.

Madame ARGANTE.

Eh bien ! tout votre neveu qu'il eſt, vous nous ferez un grand plaiſir de le retirer.

Monsieur REMY.

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

Madame ARGANTE.

Non; mais c'est à nous qu'il déplaît, à moi & à Monsieur le Comte que voilà, & qui doit épouser ma fille.

Monsieur REMY, *élevant la voix.*

Celui-ci est nouveau! Mais, Madame, dès qu'il n'est pas à vous; il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairoit: personne n'a songé à cela; &, pourvû qu'il convienne à Madame Araminte, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie?

Madame ARGANTE.

Mais vous avez le ton bien roque, Monsieur Remy.

Monsieur REMY.

Ma foi! vos complimens ne sont point propres à l'adoucir, Madame Argante.

LE COMTE.

Doucement, Monsieur le Procureur, doucement: il me paroît que vous avez tort.

Monsieur REMY.

Comme vous voudrez, Monsieur le Comte, comme vous voudrez; mais cela ne vous regarde pas. Vous sçavez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connoître, & nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LE COMTE.

Que vous me connoiſſiez ou non ; il n'eſt pas ſi peu eſſentiel que vous le dites, que votre neveu plaiſe à Madame. Elle n'eſt pas une étrangere dans la maiſon.

Monſieur REMY.

Parfaitement étrangere pour cette affaire-ci, Monſieur ; on ne peut pas plus étrangere : au ſurplus, Dorante eſt un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, & dont Madame parle ici d'une maniere choquante.

Madame ARGANTE.

Votre Dorante eſt un impertinent.

Monſieur REMY.

Bagatelle ! ce mot-là ne ſignifie rien dans votre bouche.

Madame ARGANTE.

Dans ma bouche ! A qui parle donc ce petit Praticien, Monſieur le Comte ? Eſt-ce que vous ne lui impoſerez pas ſilence ?

Monſieur REMY.

Comment donc ! m'impoſer ſilence ! à moi, Procureur ! ſçavez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, Madame Argante ?

Madame ARGANTE.

Il y a donc cinquante ans que vous ne ſçavez ce que vous dites.

SCENE VI.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, Monsieur REMY, LE COMTE.

ARAMINTE.

QU'y a-t-il donc ? On diroit que vous vous querellez.

Monsieur REMY.

Nous ne sommes pas fort en paix, & vous venez très-à-propos, Madame : il s'agit de Dorante : avez-vous sujet de vous plaindre de lui ?

ARAMINTE.

Non, que je sçache.

Monsieur REMY.

Vous êtes-vous apperçue qu'il ait manqué de probité ?

ARAMINTE.

Lui ? non vraiment. Je ne le connois que pour un homme très-estimable.

Monsieur REMY.

Au discours que Madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre, & on se passeroit bien du présent que je vous en ai fait, & c'est un impertinent qui déplaît à Madame, qui dé-

plaît à Monſieur qui parle en qualité d'époux futur ; & à cauſe que je le défends, on veut me perſuader que je radote.

ARAMINTE, *froidement.*

On ſe jette-là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, Monſieur. Je ſuis bien éloignée de vous traiter ſi mal. A l'égard de Dorante, la meilleure juſtification qu'il y ait pour lui, c'eſt que je le garde. Mais je venois pour ſçavoir une choſe, Monſieur le Comte. Il y a là-bas, m'a-t-on dit, un homme d'affaire que vous avez amené pour moi, on ſe trompe apparemment ?

LE COMTE.

Madame, il eſt vrai qu'il eſt venu avec moi ; mais c'eſt Madame Argante...

Madame ARGANTE.

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'eſt moi qui ai prié Monſieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, & que vous allez mettre dehors : je ſuis sûre de mon fait. J'ai laiſſé dire votre Procureur, au reſte ; mais il amplifie.

Monſieur REMY.

Courage.

Madame ARGANTE, *vivement.*

Paix ; vous avez aſſez parlé. (*à Araminte.*) Je n'ai point dit que ſon neveu fût un fripon. Il ne ſeroit pas impoſſible qu'il le fût, je n'en ſerois pas étonnée.

Monsieur REMY.

Mauvaise parenthèse, avec votre permission, supposition injurieuse, & tout-à-fait hors d'œuvre.

Madame ARGANTE.

Honnête homme, soit : du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire, & je veux croire qu'il l'est. Pour un impertinent & très-impertinent, j'ai dit qu'il en étoit un, & j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n'en ferez rien.

ARAMINTE, *froidement.*

Il restera, je vous assûre.

Madame ARGANTE.

Point du tout ; vous ne sçauriez. Seriez-vous d'humeur à garder un Intendant qui vous aime ?

Monsieur REMY.

Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache ? à vous, à qui il n'a pas affaire ?

ARAMINTE.

Mais en effet, pourquoi faut-il que mon Intendant me haïsse ?

Madame ARGANTE.

Eh ! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon François ; qu'il est ce qu'on appelle amoureux ; qu'il soupire pour vous ; que vous êtes l'objet secret de sa tendresse.

Monſieur R E M Y.

Dorante ?

A R A M I N T E, *riant.*

L'objet ſecret de ſa tendreſſe ! Oh ! oui, très-ſecret, je penſe. Ah ! ah ! je ne me croyois pas ſi dangereuſe à voir. Mais dès que vous devinez de pareils ſecrets, que ne devinez-vous que tous mes gens ſont comme lui ? Peut-être qu'ils m'aiment auſſi : que ſçait-on ? Monſieur Remy, vous qui me voyez aſſez ſouvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez auſſi.

Monſieur R E M Y.

Ma foi ! Madame, à l'âge de mon neveu je ne m'en tirerois pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire.

Madame A R G A N T E.

Ceci n'eſt pas matiere à plaiſanterie, ma fille. Il n'eſt pas queſtion de votre Monſieur Remy ; laiſſons-là ce bon homme, & traitons la choſe un peu plus ſérieuſement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne ſe mettent point à contempler vos portraits, vos gens n'ont point l'air galant, la mine doucereuſe.

Monſieur R E M Y, *à Araminte.*

J'ai laiſſé paſſer le bon homme à cauſe de vous, au moins ; mais le bon homme eſt quelquefois brutal.

ARAMINTE.

En vérité, ma mere, vous seriez la premiere à vous moquer de moi, si ce que vous me dites me faisoit la moindre impression; ce seroit une enfance à moi que de le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y sçaurois que faire : il faut bien m'y accoutumer, & prendre mon parti là-dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avois pas pris garde, & je ne lui en ferai point un reproche. Il y auroit de la bisarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout le monde : j'aime assez les gens de bonne mine.

SCENE VII.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, Monsieur REMY, LE COMTE, DORANTE.

DORANTE.

JE vous demande pardon, Madame, si je vous interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, & dans la conjoncture présente il est naturel que je sçache mon sort.

Madame ARGANTE, *ironiquement.*

Son sort ! Le sort d'un Intendant : que cela est beau !

Monsieur REMY.

Et pourquoi n'auroit-il pas un sort ?

ARAMINTE, *d'un air vif à sa mere.*

Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (*à Dorante.*) Quelle est cette conjecture, Monsieur, & le motif de votre inquiétude ?

DORANTE.

Vous le sçavez, Madame. Il y a quelqu'un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma place.

ARAMINTE.

Ce quelqu'un-là est fort-mal conseillé. Désabusez-vous : ce n'est point moi qui l'ai fait venir.

DORANTE.

Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que Mademoiselle Marton vient de m'assûrer que dans une heure je ne serois plus ici.

ARAMINTE.

Marton vous a tenu un fort sot discours.

Madame ARGANTE.

Le terme est encore trop long : il devroit en sortir tout-à-l'heure.

Monsieur REMY, *comme à part.*

Voyons par où cela finira.

ARAMINTE.

Allez, Dorante, tenez-vous en repos; fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez : dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela ; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, & je vais faire dire à cet homme d'affaire qu'il se retire; que ceux qui l'ont amené, sans me consulter, le remmenent, & qu'il n'en soit plus parlé.

SCENE VIII.

ARAMINTE, Madame ARGANTE, Monsieur REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON.

MARTON, *froidement.*

NE vous pressez pas de le renvoyer, Madame; voilà une lettre de recommandation pour lui, & c'est Monsieur Dorante qui l'a écrite.

ARAMINTE.

Comment!

MARTON, *donnant la Lettre au Comte.*

Un instant, Madame, cela mérite d'être écouté; la Lettre est de Monsieur, vous dis-je.

LE COMTE, *lit haut.*

Je vous conjure, mon cher ami, d'être demain sur les neuf heures du matin chez vous; j'ai bien des choses à vous dire; je crois que je vais sortir de chez la Dame que vous sçavez; elle ne peut plus ignorer la malheureuse passion que j'ai prise pour elle, & dont je ne guerirai jamais.

Madame ARGANTE.

De la passion, entendez-vous, ma fille?

LE COMTE, *lit.*

Un misérable ouvrier que je n'attendois pas est venu ici pour m'apporter la boëte de ce portrait que j'ai fait d'elle.

Madame ARGANTE.

C'est-à-dire que le personnage sçait peindre.

LE COMTE, *lit.*

J'étois absent, il l'a laissée à une fille de la maison.

Madame ARGANTE, *à Marton.*

Fille de la maison, cela vous regarde.

LE COMTE, *lit.*

On a soupçonné que ce portrait m'appartenoit; ainsi je pense qu'on va tout découvrir, & qu'avec le chagrin d'être renvoyé & de perdre le plaisir de voir tous les jours celle que j'adore.....

Madame ARGANTE.

Que j'adore ! ah ! que j'adore !

LE COMTE, *lit.*

J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle.

Madame ARGANTE.

Je crois qu'il n'a pas mal déviné celui-là, ma fille.

LE COMTE, *lit.*

Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte de mépris dont je n'oserois la croire capable.....

Madame ARGANTE.

Eh ! pourquoi non ?

LE COMTE, *lit.*

Mais seulement à cause du peu que je vaux auprès d'elle, tout honoré que je suis de l'estime de tant d'honnêtes gens.

Madame ARGANTE.

Et en vertu de quoi l'estiment-ils tant ?

LE COMTE, *lit.*

Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes à la veille de vous embarquer, & je suis déterminé à vous suivre.

Madame ARGANTE.

Bon voyage au galant.

Monsieur REMY.

Le beau motif d'embarquement !

Madame ARGANTE.

Hé bien ! en avez-vous le cœur net, ma fille ?

LE COMTE.

L'éclairciſſement m'en paroît complet.

ARAMINTE, *à Dorante.*

Quoi! cette Lettre n'eſt pas d'une écriture contrefaite? vous ne la niez point?

DORANTE.

Madame.....

ARAMINTE.

Retirez-vous.

Monſieur REMY.

Eh bien! quoi? c'eſt de l'amour qu'il a; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les belles perſonnes en donnent, & tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auroient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, ſans compter les mers qu'il veut courir; voilà le mal; car au reſte s'il étoit riche, le perſonnage en vaudroit bien un autre; il pourroit bien dire qu'il adore. (*Contrefaiſant Madame Argante.*) Et cela ne ſeroit point ſi ridicule. Accommodez-vous; au reſte je ſuis votre Serviteur, Madame. (*Il ſort.*)

MARTON.

Fera-t-on monter l'Intendant que Monſieur le Comte a amené, Madame?

ARAMINTE.

N'entendrai-je parler que d'Intendant! Allez-vous en, vous prenez mal votre tems pour me faire des queſtions.

(*Marton ſort.*)

Madame ARGANTE.

Mais, ma fille, elle a raiſon; c'eſt Monſieur le Comte qui vous en répond, il n'y a qu'à le prendre.

ARAMINTE.

Et moi je n'en veux point.

LE COMTE.

Eſt-ce à cauſe qu'il vient de ma part, Madame ?

ARAMINTE.

Vous êtes le maître d'interpréter, Monſieur; mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Vous vous expliquez là-deſſus d'un air de vivacité qui m'étonne.

Madame ARGANTE.

Mais en effet, je ne vous reconnois pas. Qu'eſt-ce qui vous fâche ?

ARAMINTE.

Tout; on s'y eſt mal pris; il y a dans tout ceci des façons ſi déſagréables, des moyens ſi offenſans, que tout m'en choque.

Madame ARGANTE, *étonnée.*

On ne vous entend point ?

LE COMTE.

Quoique je n'aye aucune part à ce qui vient de ſe paſſer, je ne m'apperçois que trop, Madame, que je ne ſuis pas exempt de votre mauvaiſe humeur, & je ſerois fâché d'y contribuer davantage par ma préſence.

Madame ARGANTE.

Non, Monſieur, je vous ſuis. Ma fille, je retiens Monſieur le Comte; vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n'y ſongezpas, Araminte; on ne ſçait que penſer.

SCENE IX.

ARAMINTE, DUBOIS,

DUBOIS.

ENfin, Madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée, qu'il devienne tout ce qu'il voudra à préſent, tout le monde a été témoin de ſa folie, & vous n'avez plus rien à craindre de ſa douleur; il ne dit mot; Au reſte, je viens ſeulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traverſoit la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir ſoupirer; il m'a pourtant fait pitié: je l'ai vu ſi défait, ſi pâle & ſi triſte, que j'ai eu peur qu'il ne ſe trouve mal.

ARAMINTE, *qui ne l'a pas regardé juſque là, & qui a toujours rêvé, dit d'un ton haut.*

Mais qu'on aille donc voir: quelqu'un l'a-t-il ſuivi? que ne le ſecouriez-vous? faut-il tuer cet homme?

DUBOIS.

J'y ai pourvu, Madame; j'ai appellé Arlequin, qui ne le quittera pas, & je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien; voilà qui eſt fini: je ne ſuis venu que pour vous dire une choſe; c'eſt que je penſe qu'il demandera à vous parler, & je ne conſeille pas à Madame de le voir davantage; ce n'eſt pas la peine.

ARAMINTE, *ſechement.*

Ne vous embarraſſez pas, ce ſont mes affaires.

DUBOIS.

En un mot, vous en êtes quitte, & cela par le moyen de cette Lettre qu'on vous a lue, & que Mademoiſelle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis; je me ſuis douté qu'elle pourroit vous être utile, & c'eſt une excellente idée que j'ai eue là, n'eſt-ce pas, Madame?

ARAMINTE, *froidement.*

Quoi! c'eſt à vous que j'ai l'obligation de la ſcene qui vient de ſe paſſer?

DUBOIS, *librement.*

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Méchant valet! ne vous préſentez plus devant moi.

DUBOIS, *comme étonné.*

Hélas! Madame, j'ai cru bien faire.

ARAMINTE.

Allez, malheureux! il falloit m'obéir; je vous avois dit de ne plus vous en mêler: vous m'avez jettée dans tous les désagrémens que je voulois éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eu sur son compte, & ce n'est pas par attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimoit; ce n'est que par le plaisir de faire du mal; il m'importoit peu d'en être instruite; c'est un amour que je n'aurois jamais sçu, & je le trouve bien malheureux d'avoir eu affaire à vous, lui qui a été votre maître, qui vous affectionnoit, qui vous a bien traité, qui vient, tout récemment encore, de vous prier à genoux de lui garder le secret. Vous l'assassinez, vous me trahissez moi-même; il faut que vous soyez capable de tout; que je ne vous voye jamais, & point de replique.

DUBOIS, *s'en va en riant.*

Allons, voilà qui est parfait.



SCENE.

SCENE X.

ARAMINTE, MARTON.

MARTON, *triste.*

La maniere dont vous m'avez renvoyée, il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis désagréable, Madame, & je crois vous faire plaisir en vous demandant mon congé.

ARAMINTE, *froidement.*

Je vous le donne.

MARTON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, Madame?

ARAMINTE.

Comme vous voudrez.

MARTON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi!

ARAMINTE.

Oh! point d'explication, s'il vous plaît.

MARTON.

Je suis au désespoir!

ARAMINTE, *avec impatience.*

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en aller? Eh bien! restez, Mademoiselle, restez: j'y consens; mais finissons.

MARTON.

Après les bienfaits dont vous m'avez comblée, que ferois-je auprès de vous à présent que je vous suis suspecte, & que j'ai perdu toute votre confiance ?

ARAMINTE.

Mais que voulez-vous que je vous confie ? Inventerai-je des secrets pour vous les dire ?

MARTON.

Il est pourtant vrai que vous me renvoyez, Madame, d'où vient ma disgrace ?

ARAMINTE.

Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé, je vous le donne.

MARTON.

Ah ! Madame, pourquoi m'avez-vous exposée au malheur de vous déplaire ? J'ai persécuté par ignorance l'homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

ARAMINTE, *à part.*

Hélas !

MARTON.

Et à qui je n'ai rien à reprocher ; car il vient de me parler. J'étois son ennemie, & je ne la suis plus. Il m'a tout dit. Il ne m'avoit jamais vue : c'est Monsieur Remy qui m'a trompée, & j'excuse Dorante.

ARAMINTE.

A la bonne heure.

MARTON.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hazard d'aimer un homme qui n'eſt pas fait pour moi, qui eſt digne de vous, & que j'ai jetté dans une douleur dont je ſuis pénétrée ?

ARAMINTE, *d'un ton doux.*

Tu l'aimois donc, Marton ?

MARTON.

Laiſſons-là mes ſentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avois, & je ſerai contente.

ARAMINTE.

Ah ! je te la rends toute entiere.

MARTON, *lui baiſant la main.*

Me voilà conſolée.

ARAMINTE.

Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures & tu m'attendris.

MARTON.

N'y prenez point garde. Rien ne m'eſt ſi cher que vous !

ARAMINTE.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je penſe que voici Arlequin.

SCENE XI.

ARAMINTE, MARTON, ARLEQUIN.

ARAMINTE.

QUe veux-tu ?

ARLEQUIN., *pleurant & sanglotant.*

J'aurois bien de la peine à vous le dire ; car je suis dans une détresse qui me coupe entierement la parole, à cause de la trahison que Mademoiselle Marton m'a faite : Ah ! quelle ingrate perfidie !

MARTON.

Laisse-là ta perfidie, & nous dis ce que tu veux.

ARLEQUIN.

Ah ! cette pauvre lettre. Quelle excroquerie !

ARAMINTE.

Dis donc ?

ARLEQUIN.

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte

des paperasses qu'il a eu dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la porte où il pleure.

MARTON.

Dis-lui qu'il vienne.

ARLEQUIN.

Le voulez-vous, Madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté, je n'en reviens point.

MARTON, *d'un air triste & attendri.*

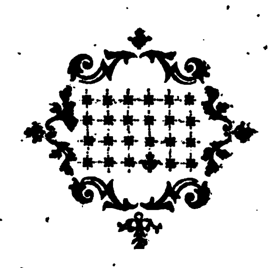
Parlez-lui, Madame, je vous laisse.

ARLEQUIN, *quand Marton est partie.*

Vous ne me répondez point, Madame?

ARAMINTE.

Il peut venir.



SCENE XII.

DORANTE, ARAMINTE.

ARAMINTE.

APprochez, Dorante.

DORANTE.

Je n'ose presque paroître devant vous.

ARAMINTE, *à part.*

Ah! je n'ai guères plus d'assûrance que lui. (*haut.*) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers? Je m'en fie bien à vous. Ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE.

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant que je ne sçaurois parler.

ARAMINTE, *à part avec émotion.*

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, *ému.*

Un de vos Fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE, *émue.*

Un de mes Fermiers!... cela se peut

DORANTE.

Oui, Madame, ... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue.*

Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému.*

Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE.

Ah! de l'argent! ... nous verrons.

DORANTE.

Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE.

Oui, .. je le recevrai ... vous me le donnerez. (*à part.*) Je ne sçais ce que je lui réponds.

DORANTE.

Ne seroit-il pas tems de vous l'apporter ce soir ou demain, Madame?

ARAMINTE.

Demain, dites-vous! Comment vous garder jusques-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, *plaintivement.*

De tout le tems de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurois plus que ce seul jour qui m'en seroit précieux.

ARAMINTE.

Il n'y a pas moyen, Dorante : il faut se quitter. On sçait que vous m'aimez, & on croiroit que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE.

Hélas ! Madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE.

Ah ! allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

DORANTE.

J'ai tout perdu ! J'avois un Portrait, & je ne l'ai plus.

ARAMIMTE.

A quoi vous sert de l'avoir ? vous sçavez peindre.

DORANTE.

Je ne pourrai de long-tems m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'auroit été bien cher ! Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE.

Mais ! vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE.

Ah ! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE.

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce seroit avouer que je vous aime ?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! qui pourroit se l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif & naïf.*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jettant à ses genoux.*

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sçais plus où je suis. Modérez votre joye : levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se leve, & tendrement.*

Je ne la mérite pas. Cette joye me transporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTE, *étonnée.*

Comment ! que voulez-vous dire ?

DORANTE.

Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion qui est infinie, & que le Portrait que j'ai fait. Tous les incidens, qui sont arrivés, partent de l'industrie d'un Domestique qui sçavoit mon a-

mour, qui m'en plaint, qui par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a pour ainsi dire forcé de consentir à son stratagême ; il vouloit me faire valoir auprès de vous. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour & mon caractere ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

ARAMINTE, *le regardant quelque tems sans parler.*

Si j'apprenois cela d un autre que de vous je vous haïrois sans doute; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me paroît incroyable, & vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable : il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, & on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi.

DORANTE.

Quoi ! la charmante Araminte daigne me justifier!

ARAMINTE.

Voici le Comte avec ma mere, ne dites mot, & laissez-moi parler.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, Madame ARGANTE,

Madame ARGANTE, *voyant Dorante.*

QUoi! le voilà encore!

ARAMINTE, *froidement.*

Oui, ma mere. (*au Comte.*) Monsieur le Comte, il étoit question de mariage entre vous & moi, & il n'y faut plus penser : vous méritez qu'on vous aime; mon cœur n'est point en état de vous rendre justice, & je ne *suis* pas d'un rang qui vous convienne.

Madame ARGANTE,

Quoi donc! que signifie ce discours?

LE COMTE.

Je vous entends, Madame, & sans l'avoir dit à Madame, (*montrant Madame Argante,*) je songeois à me retirer; j'ai deviné tout; Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimoit; il vous a plu; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous alliez dire..

ARAMINTE.

Je n'ai rien à ajouter.

Madame ARGANTE, *outrée.*

La fortune à cet homme-là !

LE COMTE, *tristement.*

Il n'y a plus que notre discussion que nous réglerons à l'amiable ; j'ai dit que je ne plaiderois point, & je tiendrai parole.

ARAMINTE.

Vous êtes bien généreux ; envoyez-moi quelqu'un qui en décide, & ce sera assez.

Madame ARGANTE.

Ah ! la belle chûte ! ah ! ce maudit Intendant ! qu'il soit votre mari tant qu'il vous plaira ; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTE.

Laissons passer sa colere & finissons.

(*Ils sortent.*)

DUBOIS.

Ouf ! ma gloire m'accable ; je mériterois bien d'appeller cette femme-là ma bru.

ARLEQUIN.

Pardi, nous nous soucions bien de ton tableau à présent ; l'original nous en fournira bien d'autres copies.

FIN.

LA JOIE IMPRÉVÛE,

COMÉDIE;

PAR M. DE MARIVAUX,
de l'Académie Françoise;

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du ROI, le 7 Juillet 1738.

NOUVELLE EDITION.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

Monſieur ORGON.

Madame D'ORVILLE.

CONSTANCE, Fille de Madame Dorville, Maîtreſſe de Damon.

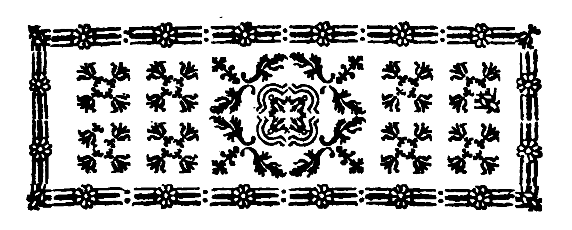
DAMON, fils de Monſieur Orgon, Amant de Conſtance.

LE CHEVALIER.

LISETTE, Suivante de Conſtance.

PASQUIN, Valet de Damon.

La Scène eſt à Paris, dans un Jardin qui communique à un Hôtel Garni.



LA JOIE IMPRÉVÛE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

DAMON, PASQUIN.

(*Damon paroît triste.*)

PASQUIN *suivant son Maître, & d'un ton douloureux, un moment après qu'ils sont sur le Théâtre :*

FASSE le Ciel, Monsieur, que votre chagrin vous profite, & vous apprenne à mener une vie plus raisonable !

DAMON.

Tais-toi, laisse-moi seul.

PASQUIN.

Non, Monsieur, il faut que je vous parle; cela est de conséquence.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

PASQUIN.

Il y a quinze jours que vous êtes à Paris.....

DAMON.

Abrége.

PASQUIN.

Patience. Monsieur votre Pere vous a envoyé pour acheter une Charge; l'argent de cette Charge étoit en entier entre les mains de votre Banquier, de qui vous avez déjà reçu la moitié, que vous avez jouée& perdue; ce qui fait, par conséquent, que vous ne pouvez plus avoir que la moitié de votre Charge; & voilà ce qui est terrible.

DAMON.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire?

PASQUIN.

Doucement, Monsieur, c'est qu'actuellement j'ai une Charge aussi, moi, laquelle est de veiller sur votre conduite, & de vous donner mes conseils. Pasquin, me dit Monsieur votre Pere, la veille de notre départ, e connois ton zèle, ton jugement & ta pru-

dence ; ne quitte jamais mon fils, sers-lui de guide, gouverne ses actions & sa tête, regarde-le comme un dépôt que je te confie. Je le lui promis bien, je lui en donnai ma parole, je me fondois sur votre docilité, & je me suis trompé. Votre conduite, vous la voyez, elle est détestable ; mes conseils, vous les avez méprisés ; vos fonds sont entamés, la moitié de votre argent est partie, & voilà mon dépôt dans le plus déplorable état du monde : il faut pourtant que j'en rende compte, & c'est ce qui fait ma douleur.

DAMON.

Tu conviendras qu'il y a plus de malheur dans tout ceci, que de ma faute. En arrivant à Paris, je me mets dans cet Hôtel-Garni : j'y vois un jardin qui est commun à une autre maison, je m'y promene, j'y rencontre le Chevalier avec qui, par hazard, je lie conversation ; il loge au même Hôtel, nous mangeons à la même table ; je vois que tout le monde joue après dîner, il me propose d'en faire autant, je joue, je gagne d'abord, je continue par compagnie, & insensiblement je perds beaucoup, sans aucune inclination pour le jeu ; voilà d'où cela vient : mais ne t'inquiette point, je ne veux plus jouer qu'une fois pour regagner

mon argent, & j'ai un pressentiment que je serai heureux.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, quel pressentiment ! Soyez sûr que c'est le Diable qui vous parle à l'oreille.

DAMON.

Non, Pasquin, on ne perd pas toujours ; je veux me remettre en état d'acheter la Charge en question, afin que mon Pere ne sçache rien de ce qui s'est passé ; au surplus, c'est dans ce jardin que j'ai connu l'aimable Constance ; c'est ici où je la vois quelquefois, où je crois m'appercevoir qu'elle ne me hait pas, & ce bonheur est bien audessus de toutes mes pertes.

PASQUIN.

Oh ! quant à votre amour pour elle, j'y consens, j'y donne mon approbation ; je vous dirai même que le plaisir de voir Lisette qui la suit, a extrêmement adouci les afflictions que vous m'avez données ; je n'aurois pû les supporter sans elle ; il n'y a qu'une chose qui m'intrigue : c'est que la mere de Constance, quand elle se promene ici avec sa fille, & que vous les abordez, ne me paroît pas fort touchée de votre compagnie ; sa mine s'allonge, j'ai peur qu'elle ne vous trouve un étourdi ; vous

êtes: pourtant un assez joli garçon, assez bien fait; mais, de tems en tems, vous avez dans votre air je ne sçai quoi...... qui marqueroit...... une tête legére..... vous entendez bien? Et ces têtes-là ne sont pas du goût des meres.

DAMON, *riant.*

Que veut dire cet impertinent?...... Mais qui est-ce qui vient par cette autre allée du jardin?

PASQUIN.

C'est peut-être ce fripon de Chevalier qui vient chercher le reste de votre argent.

DAMON.

Prends garde à ce que tu dis, & avance pour voir qui c'est.

SCENE II.

LE CHEVALIER, DAMON, PASQUIN.

(*On voit paroître le Chevalier.*)

LE CHEVALIER.

OU est ton Maître, Pasquin?

PASQUIN.

Il est sorti, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Sorti ! Eh, je le vois qui ſe promene D'où vient eſt-ce que tu me le caches ?

PASQUIN *bruſquement.*

Je fais tout pour le mieux.

LE CHEVALIER.

Bon jour, Damon. Ce Valet ne vouloit pas que je vous viſſe. Eſt-ce que vous avez affaire ?

DAMON.

Non : c'eſt qu'il me rendoit quelque compte qui ne preſſe pas.

PASQUIN.

C'eſt que je n'aime pas ceux qui gagnent l'argent de mon Maître.

LE CHEVALIER.

Il le gagnera peut-être une autre fois.

PASQUIN.

Tarare !

DAMON *à Paſquin.*

Tais-toi.

LE CHEVALIER.

Laiſſe-le dire ; je lui ſçai bon gré de ſa méchante humeur, puiſqu'elle vient de ſon zèle.

PASQUIN.

Ajoutez, de ma prudence.

DAMON *à Pasquin.*

Finiras-tu ?

LE CHEVALIER.

Je n'y prends pas garde. Je vais dîner en Ville, & je n'ai pas voulu partir sans vous voir.

DAMON.

Ne reviendrez-vous pas ce soir ici pour être au Bal ?

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas : il y a toute apparence qu'on m'engagera à souper où je vais.

DAMON.

Comment donc ? Mais j'ai compté que ce soir vous me donneriez ma revanche.

LE CHEVALIER.

Cela me sera difficile ; j'ai même, ce matin, recû une Lettre qui, je crois, m'obligera à aller demain en campagne pour quelques jours.

DAMON.

En campagne !

PASQUIN.

Eh oui ! Monsieur, il fait si beau. Partez, Monsieur le Chevalier, & ne revenez pas ; nos affaires ont grand besoin de votre absence ; il y a tant de Châteaux dans le champs; amusez-vous à en ruiner quelqu'un

DAMON *à Pasquin.*

Encore ?

LE CHEVALIER.

Il commence à m'ennuyer.

DAMON.

Chevalier, encore une fois, je vous attends ce soir.

LE CHEVALIER.

Vous parlerai-je franchement ? Je ne joue jamais qu'argent comptant, & vous me dites hier que vous n'en aviez plus.

DAMON.

Que cela ne vous arrête point; je n'ai qu'un pas à faire pour en avoir.

LE CHEVALIER.

En ce cas-là, nous nous reverrons tantôt.

PASQUIN, *d'un ton dolent.*

Hélas ! nous n'étions que blessés, nous voilà morts. (*à son Maître*) Monsieur, cet argent qui est à deux pas d'ici, n'est pas à vous ; il est à Monsieur votre Pere ; & vous sçavez bien que son intention n'est pas que Monsieur le Chevalier y ait part ; il ne lui en destine pas une obole.

DAMON.

Oh ! je me fâcherai à la fin : retire-toi.

PASQUIN, *en colere.*

Monsieur, je suis sûr que vous perdrez.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Puisse-t-il dire vrai, au reste.

PASQUIN, *au Chevalier.*

Ah! vous sçavez bien que je ne me trompe pas.

LE CHEVALIER, *comme ému.*

Hem?

PASQUIN.

Je dis qu'il perdra; vous êtes un si habile homme que vous jouez à coup sûr.

DAMON.

Je crois que l'esprit lui tourne.

PASQUIN.

Il n'y a pas de mal à dire que vous perdrez, quand c'est la vérité.

LE CHEVALIER.

Voilà un insolent Valet.

PASQUIN, *sans regarder.*

Cela n'empêchera pas qu'il ne perde.

LE CHEVALIER.

Adieu, jusqu'au revoir.

DAMON.

Ne me manquez donc pas.

PASQUIN.

Oh, que non! il vise trop juste pour cela.



SCENE III.

PASQUIN, DAMON.

DAMON.

IL faut avouer que tu abuſes furieuſement de ma patience. Sçais-tu la valeur des mauvais diſcours que tu viens de tenir, & qu'à la place du Chevalier, je refuſerois de jouer davantage ?

PASQUIN.

C'eſt que vous avez du cœur, & lui de l'adreſſe.

DAMON.

Mais pourquoi t'obſtines-tu à ſoûtenir qu'il gagnera ?

PASQUIN.

C'eſt qu'il voudra gagner.

DAMON.

T'a-t-on dit quelque choſe de lui ? T'a-t-on donné quelqu'avis.

PASQUIN.

Non, je n'en ai point reçû d'autre que de ſa mine ; c'eſt elle qui m'a dit tout le mal que j'en ſçai.

DAMON.

Tu extravagues.

PASQUIN.

Monſieur, je m'y ferois hâcher; il n'y a pas d'honnête homme qui puiſſe avoir ce viſage-là; Liſette, en le voyant ici, en convenoit hier avec moi.

DAMON.

Liſette? Belle autorité!

PASQUIN.

Belle autorité! C'eſt pourtant une fille, qui du premier coup d'œil, a ſenti tout ce que je valois.

DAMON, *riant & partant.*

Ha, ha, ha! Tu me donnes une grande idée de ſa pénétration; je vais chez mon Banquier, c'eſt aujourd'hui jour de Poſte, ne t'éloigne pas.

PASQUIN.

Arrêtez, Monſieur, on nous a interrompus, je ne vous ai pas quand je veux; & mes ordres portent auſſi, attendu cette légéreté d'eſprit, dont je vous ai parlé, que je tiendrai la main à ce que vous exécutiez tout ce que Monſieur votre Pere vous a dit de faire, & voici un petit Agenda où j'ai tout écrit, (*Il lit.*)

Liſte des Articles & Commiſſions recommandées par Monſieur Orgon à Monſieur Damon ſon fils aîné; ſur les déportemens, faits, geſtes, & exactitude duquel il eſt en-

joint, à moi Pasquin son Serviteur, d'apporter mon inspection & contrôle.

DAMON, *riant.*

Inspection & contrôle!

PASQUIN.

Oui, Monsieur, ce sont mes fonctions; c'est comme qui diroit, Gouverneur.

DAMON.

Achéve.

PASQUIN.

Premiérement. *Aller chez Monsieur Lourdain, Banquier, recevoir la somme de......* Le cœur me manque, je ne sçaurois la prononcer: la belle & copieuse somme que c'étoit! Nous n'en avons plus que les débris; vous ne vous êtes que trop ressouvenu d'elle, & voilà l'article de mon Mémoire le plus maltraité.

DAMON.

Finis; ou je te laisse.

PASQUIN.

Secondement. *Le Pupille ne manquera de se transporter chez Monsieur Raffle, Procureur, pour lui remettre des Papiers.*

DAMON.

Passe, cela est fait.

PASQUIN.

Troisiémement. *Aura soin le sieur Pasquin de presser le sieur Damon.*

DAMON.

Parle donc, Maraut, avec ton sieur Damon.

PASQUIN.

Style de Précepteur. .... *de presser le sieur Damon de porter une lettre à l'adresse de Madame* : Attendez....... ma foi, c'est *Madame Dorville, rue Galate*, dans la rue où nous sommes.

DAMON.

Madame Dorville : Est-ce-là le nom de l'adresse? je ne l'avois pas seulement lûe. Eh! Parbleu, ce seroit donc la mere de Constance, Pasquin?

PASQUIN.

C'est elle-même, sans doute, qui loge dans cette maison, d'où elle passe dans le jardin de votre Hôtel. Voyez ce que c'est; faute d'exactitude, nous négligions la lettre du monde la plus importante, & qui va nous donner accès dans la maison.

DAMON.

J'étois bien éloigné de penser, que j'avois en main quelque chose d'aussi favorable; je ne l'ai pas même sur moi, cette Lettre, que je ne devois rendre qu'à loisir. Mais par où mon pere connoît-il Madame Dorville?

PASQUIN.

Oh ! pardi, depuis le tems qu'il vit, il a eu le tems de faire des connoissances.

DAMON.

Tu me fais grand plaisir de me rappeller cette Lettre ; voilà de quoi m'introduire chez Madame Dorville, & j'irai la lui remettre au retour de chez mon Banquier : Je pars, ne t'écarte pas.

PASQUIN, *d'un ton triste.*

Monsieur, comme vous en rapporterez le reste de votre argent, je vous demande en grace que je le voye avant que vous le jouiez, je serois bien aise de lui dire adieu.

DAMON, *en s'en allant.*

Je me moque de ton pronostic.

SCENE IV.

DAMON, LISETTE, PASQUIN.

DAMON *s'en allant, rencontre Lisette qui arrive.*

AH ! te voilà, Lisette, ta Maîtresse viendra-t-elle tantôt se promener ici avec sa mere ?

LISETTE.

Je crois que oüi, Monsieur.

DAMON.

Lui parles-tu quelquefois de moi?

LISETTE.

Le plus souvent c'est elle qui me prévient.

DAMON.

Que tu me charmes! Adieu, Lisette; continue, je te prie, d'être dans mes intérêts.

SCENE V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *s'approchant de Lisette.*

BOn jour, ma fille; bon jour, mon cœur; serviteur à mes amours.

LISETTE, *le repoussant un peu.*

Tout doucement.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc, Beauté de mon ame? D'où te vient cet air grave & rembruni?

LISETTE.

C'est que j'ai à te parler, & que je rêve: tu dis que tu m'aimes, & je suis en peine de sçavoir si je fais bien de te le rendre.

PASQUIN.

Mais, ma Mie, je ne comprends pas votre ſcrupule; n'êtes-vous pas convenue avec moi que je ſuis aimable? Eh! donc.

LISETTE.

Parlons ſérieuſement; je n'aime point les amours qui n'aboutiſſent à rien.

PASQUIN.

Qui n'aboutiſſent à rien! Pour qui me prends-tu donc? Veux-tu des ſûretés?

LISETTE.

J'entends, qu'il me faut un Mari, & non pas un Amant.

PASQUIN.

Pour ce qui eſt d'un Amant, avec un Mari comme moi, tu n'en auras que faire.

LISETTE.

Oui: mais ſi notre mariage ne ſe fait jamais; ſi Madame Dorville, qui ne connoît point ton Maître, marie ſa fille à un autre, comme il y a toute apparence: il y a quelques jours qu'il lui échappa qu'elle avoit des vûes, & c'eſt ſur quoi nous raiſonions tantôt Conſtance & moi; de façon qu'elle eſt fort inquiette, &, de tems en tems, nous ſommes toutes deux tentées de vous laiſſer-là.

PASQUIN.

Malepeſte ! gardez-vous en bien ; je ſuis d'avis même que nous vous donnions, mon Maître & moi, chacun notre Portrait, que vous regarderez pour vaincre la tentation de nous quitter.

LISETTE.

Ne badine point. J'ai charge de ma Maîtreſſe de t'interroger adroitement ſur de certaines choſes. Il s'agit de ſçavoir ce que tout cela peut devenir, & non pas de s'attacher imprudemment à des Inconnus qu'il faut quitter, & qu'on regrette ſouvent plus qu'ils ne valent.

PASQUIN.

M'amour, un peu de politeſſe dans vos réflexions.

LISETTE.

Tu ſens bien qu'il ſeroit déſagréable d'être obligée de donner ſa main d'un côté, pendant qu'on laiſſeroit ſon cœur d'un autre: ainſi voyons : tu dis que ton Maître a du bien & de la naiſſance. Que ne ſe propoſe-t-il donc ? Que ne nous fait-il donc demander en mariage ? Que n'écrit-il à ſon pere qu'il nous aime, & que nous lui convenons ?

PASQUIN.

Eh ! morbleu, laiſſe-nous donc arriver à

Paris ? A peine y ſommes-nous. Il n'y a que huit jours que nous nous connoiſſons..... Encore, comment nous connoiſſons-nous ? Nous nous ſommes rencontrés, & voilà tout.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Rencontrés !

PASQUIN.

Oüi, vraiment : ce fut le Chevalier avec qui nous étions, qui aborda la mere dans le jardin; ce qui continue de notre part : de façon que nous ne ſommes encore que des amans qui s'abordent en attendant qu'ils ſe fréquentent : il eſt vrai que c'en eſt aſſez pour s'aimer, & non pas pour ſe demander en mariage, ſur-tout quand on a des meres qui ne voudroient pas d'un gendre de rencontre. Pour ce qui eſt de nos parens, nous ne leur avons, depuis notre arrivée, écrit que deux petites lettres, où il n'a pû être queſtion de vous, ma fille : à la premiere, nous ne ſçavions pas ſeulement que vos beautés étoient au monde; nous ne l'avons ſçû qu'une heure avant la ſeconde; mais à la troiſiéme, on mandera qu'on les a vûes, & à la quatriéme, qu'on les adore. Je défie qu'on aille plus vîte.

LISETTE.

Je crains que la mere, qui a ses desseins, n'aille plus vîte encore.

PASQUIN, *d'un ton adroit.*

En ce cas-là, si vous voulez, nous pourrons aller encore plus vîte qu'elle.

LISETTE, *froidement.*

Oui, mais les expéditions ne sont pas de notre goût, & en mon particulier, je congédierois, avec un soufflet ou deux, le coquin qui oseroit me le proposer.

PASQUIN.

S'il n'y avoit que le soufflet à essuyer, je serois volontiers ce coquin-là; mais, je ne veux pas du congé.

LISETTE.

Achevons : dis-moi, cette Charge que doit avoir ton Maître est-elle achetée ?

PASQUIN.

Pas encore, mais nous la marchandons.

LISETTE, *d'un air incrédule & tout riant.*

Vous la marchandez ?

PASQUIN.

Sans doute; t'imagines-tu qu'on achete une Charge considérable comme on achete un ruban? Toi qui parles, quand tu fais l'emplette d'une étoffe, prends-tu le Marchand au mot? On te surfait, tu rabats, tu

te retires, on te rappelle, & à la fin, on lâche la main de part & d'autre, & nous la lâcherons quand il en sera tems.

LISETTE, *d'un air incrédule.*

Pasquin, est-il réellement question d'une Charge? Ne me trompes-tu pas?

PASQUIN.

Allons, allons, tu te moques; je n'ai point d'autre réponse à cela que de te montrer ce minois. (*Il montre son visage.*) Cette face d'honnête homme que tu as trouvée si belle, & si pleine de candeur......

LISETTE.

Que sçait-on? Ta physionomie vaut peut-être mieux que toi?

PASQUIN.

Non, ma Mie, non, on n'y voit qu'un échantillon de mes bonnes qualités, tout le monde en convient; informez-vous.

LISETTE.

Quoi qu'il en soit, je conseille à ton Maître de faire ses diligences. Mais voilà quelqu'un qui paroît avoir envie de te parler; adieu, nous nous reverrons tantôt.



SCENE IV.

Monsieur ORGON, PASQUIN.

PASQUIN, *considérant Monsieur Orgon, qui de loin l'observe.*

J'Oterois mon chapeau à cet homme-là, si je ne m'en empêchois pas, tant il ressemble au pere de mon Maître. (*Orgon se rapproche.*) Mais, ma foi, il lui ressemble trop, c'est lui-même. (*Allant après Orgon.*) Monsieur, Monsieur Orgon?

Monsieur ORGON.

Tu as donc bien de la peine à me reconnoître, faquin!

PASQUIN, *les premiers mots à part.*

Ce début-là m'inquiette..... Monsieur.... Comme vous êtes ici, pour ainsi dire, en fraude, je vous prenois pour une copie de vous-même..... tandis que l'Original étoit en Province.

Monsieur ORGON.

Eh! tais-toi, Maraud, avec ton Original & ta Copie.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai bien de la joie à vous re-

voir, mais votre accueil eſt triſte ; vous n'avez pas l'air auſſi ſerein qu'à votre ordinaire.

Monſieur ORGON.

Il eſt vrai que j'ai fort ſujet d'être content de ce qui ſe paſſe.

PASQUIN.

Ma foi, je n'en ſuis pas plus content que vous ; mais vous ſçavez donc nos aventures.

Monſieur ORGON.

Oui, je les ſçai ; oui, il y a quinze jours que vous êtes ici, & il y en a autant que j'y ſuis ; je partis le lendemain de votre départ, je vous ai ratrapés en chemin, je vous ai ſuivis juſqu'ici, & vous ai fait obſerver depuis que vous y êtes ; c'eſt moi qui ai dit au Banquier de ne délivrer à mon fils qu'une partie de l'argent deſtiné à l'acquiſition de ſa Charge, & de le remettre pour le reſte ; on m'a appris qu'il a joué, & qu'il a perdu. Je ſors actuellement de chez mon Banquier, j'y ai laiſſé mon fils qui ne m'y a pas vû, & qu'on va achever de payer ; mais je ne laiſſerai pas le reſte de la ſomme à ſa diſcrétion, & j'ai dit qu'on l'amuſât pour me donner le tems de venir te parler.

PASQUIN.

Monſieur, puiſque vous ſçavez tout, vous ſçavez ſans doute qne ce n'eſt pas ma faute.

Monſieur

Monsieur ORGON.

Ne devois-tu pas parler à Damon, & tâcher de le détourner de son extravagance? Jouer, contre le premier venu, un argent dont je lui avois marqué l'emploi!

PASQUIN.

Ah! Monsieur, si vous sçaviez les remontrances que je lui ai faites! Ce Jardin-ci m'en est témoin, il m'a vû pleurer, Monsieur, mes larmes apparemment ne sont pas touchantes; car votre fils n'en a tenu compte, & je conviens avec vous que c'est un étourdi, un évaporé, un libertin qui n'est pas digne de vos bontés.

Monsieur ORGON.

Doucement, il mérite les noms que tu lui donnes: mais ce n'est pas à toi à les lui donner.

PASQUIN.

Hélas! Monsieur, il ne les mérite pas non plus, & je ne les lui donnois que par complaisance pour votre colere & pour ma justification: mais la vérité est que c'est un fort estimable jeune homme qui n'a joué que par politesse, & qui n'a perdu que par malheur.

Monsieur ORGON.

Passe encore, s'il n'avoit pas d'inclination pour le jeu.

PASQUIN.

Eh ! non, Monſieur, je vous dis que le jeu l'ennuie; il y bâille même en y gagnant: Vous le trouverez un peu changé, car il vous craint, il vous aime. Oh ! cet enfant-là a pour vous un amour qui n'eſt pas croyable !

Monſieur ORGON.

Il me l'a toujours paru, & j'avoue que juſqu'ici je n'ai rien vû que de louable en lui; je voulois achever de le connoître: il eſt jeune, il a fait une faute, il n'y a rien d'étonnant, & je la lui pardonne, pourvû qu'il la ſente, c'eſt ce qui décidera de ſon caractere: ce ſera un peu d'argent qu'il m'en coûtera, mais je ne le regretterai point ſi ſon imprudence le corrige.

PASQUIN.

Oh ! voilà qui eſt fait, Monſieur, je vous le garantis rangé pour le reſte de ſa vie, il m'a juré qu'il ne joueroit plus qu'une fois.

Monſieur ORGON.

Comment donc ! il veut jouer encore ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, rien qu'une fois, parce qu'il vous aime; il veut ratraper ſon argent, afin que vous n'ayez pas le chagrin de ſçavoir qu'il l'a perdu; il n'y a rien de ſi ten-

dre; & ce que je vous dis-là est exactement vrai.

Monsieur ORGON.

Est-ce aujourd'hui qu'il doit jouer?

PASQUIN.

Ce soir même, pendant le bal qu'on doit donner ici, & où se doit trouver un certain Chevalier qui lui a gagné son argent, & qui est homme à lui gagner le reste.

Monsieur ORGON.

C'est donc pour ce beau projet qu'il est allé chez le Banquier.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

Monsieur ORGON.

Le Chevalier & lui seront-ils masqués?

PASQUIN.

Je n'en sçai rien, mais je crois qu'oui; car il y a quelques jours qu'il y eut ici un bal où ils l'étoient tous deux; mon Maître a même encore son Domino verd qu'il a gardé pour ce bal-ci, & je pense que le Chevalier, qui loge au même Hôtel, a aussi gardé le sien qui est jaune.

Monsieur ORGON.

Tâche de sçavoir cela bien précisément, & viens m'en informer tantôt à ce Caffé attenant l'Hôtel, où tu me trouveras, j'y serai sur les six heures du soir.

PASQUIN.

Et moi, vous m'y verrez à ſix heures frapantes.

Monſieur ORGON, *tirant une lettre de ſa poche.*

Garde-toi, ſur-tout, de dire à mon fils que je ſuis ici, je te le défends, & remets-lui cette Lettre comme venant de la Poſte; mais ce n'eſt pas-là tout : on m'a dit auſſi qu'il voit ſouvent dans ce jardin une jeune perſonne qui vient s'y promener avec ſa mere; eſt-ce qu'il l'aime ?

PASQUIN.

Ma foi, Monſieur, vous êtes bien ſervi; ſans doute qu'on vous aura parlé auſſi de ma tendreſſe .... n'eſt-il pas vrai ?

Monſieur ORGON.

Paſſons, il n'eſt pas queſtion de toi.

PASQUIN.

C'eſt que nos Déeſſes ſont Camarades.

Monſieur ORGON.

N'eſt-ce pas la fille de Madame Dorville ?

PASQUIN.

Oui, celle de mon Maître.

Monſieur ORGON.

Je la connois cette Madame Dorville & il faut que mon fils ne lui ait pas rendu la

Lettre que je lui ai écrite, puisqu'il ne la voit pas chez elle.

PASQUIN.

Il l'avoit oubliée, & il doit la lui remettre à son retour; mais, Monsieur, cette Madame Dorville est-elle bien de vos amies?

Monsieur ORGON.

Beaucoup.

PASQUIN *enchanté & caressant Monsieur Orgon.*

Ah! que vous êtes charmant! Pardonnez mon transport, c'est l'amour qui le cause; il ne tiendra qu'à vous de faire notre fortune.

Monsieur ORGON.

C'est à quoi je pense. Constance & Damon doivent être mariés ensemble.

PASQUIN, *enchanté.*

Cela est adorable!

Monsieur ORGON.

Sois discret, au moins.

PASQUIN.

Autant qu'amoureux.

Monsieur ORGON.

Souviens-toi de tout ce que je t'ai dit. Quelqu'un vient, je ne veux pas qu'on me voye, & je me retire avant que mon fils arrive.

PASQUIN, *quand M. Orgon s'en va.*

C'est Lisette, Monsieur, voyez qu'elle a bonne mine!

Monsieur ORGON *se retournant.*

Tais-toi.

SCENE VII.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN, *à part.*

ALlons, modérons-nous,

LISETTE, *d'un air sérieux & triste.*

Je te cherchois.

PASQUIN, *d'un air souriant.*

Et moi j'avois envie de te voir.

LISETTE.

Regarde-moi bien, ce sera pour longtems, j'ai ordre de ne te plus voir.

PASQUIN, *d'un air badin.*

Ordre!

LISETTE.

Oui, ordre, oui, il n'y a point à plaisanter.

PASQUIN, *toujours riant.*

Et dis-moi, auras-tu de la peine à obéir?

LISETTE.

Et dis-moi, à ton tour, un animal qui me répond ſur ce ton-là, mérite-t-il qu'il m'en coûte?

PASQUIN, *toujours riant.*

Tu es donc fâchée de ce que je ris?

LISETTE, *le regardant.*

La cervelle t'auroit-elle ſubitement tourné, par hazard?

PASQUIN.

Point du tout, je n'eus jamais tant de bon ſens, ma tête eſt dans toute ſa force.

LISETTE.

C'eſt donc la tête d'un grand maraud: Ah! l'indigne!

PASQUIN.

Ah! quelles délices! Tu ne m'as jamais rien dit de ſi touchant.

LISETTE, *le conſidérant.*

La maudite race que les hommes! J'aurois juré qu'il m'aimoit.

PASQUIN, *riant.*

Bon, t'aimer, je t'adore.

LISETTE.

Ecoute-moi, Monſtre, & ne me réplique plus. Tu diras à ton Maître, de la part de Madame Dorville, qu'elle le prie de ne plus parler à Conſtance, que c'eſt une li-

berté qui lui déplaît, & qu'il s'en abſtiendra, s'il eſt galant homme; ce dont l'impudence du valet fait que je doute : Adieu.

PASQUIN.

Oh! j'avoue que je ne me ſens pas d'aiſe, & cependant tu t'abuſes, je ſuis plein d'amour, là, ce qu'on appelle plein, mon cœur en a pour quatre, en vérité, tu le verras.

LISETTE, *s'arrêtant.*

Je le verrai, que veux-tu dire?

PASQUIN.

Je dis...... que tu verras, oui, ce qu'on appelle voir..... Prends patience.

LISETTE, *comme à part.*

Tout bien examiné, je lui croi pourtant l'eſprit en mauvais état.

SCENE VIII.

LISETTE, PASQUIN, DAMON.

DAMON.

AH! Liſette, je te trouve à propos.

LISETTE.

Un peu moins que vous ne penſez; ne me retenez pas, Monſieur, je ne ſçaurois

reſter : votre homme ſçait les nouvelles, qu'il vous les diſe.

PASQUIN, *riant.*

Ha, ha, ha, ce n'eſt rien, c'eſt qu'elle a des ordres qui me divertiſſent. Madame Dorville s'emporte, & prétend que nous ſupprimions tout commerce avec elle ; notre fréquentation dans le jardin n'eſt pas de ſon goût, dit-elle ; elle s'imagine que nous lui déplaiſons, cette bonne femme.

DAMON.

Comment ?

LISETTE.

Oui, Monſieur, voilà ce qui le réjouit, il n'eſt plus permis à Conſtance de vou dire le moindre mot, on vous prie de la laiſſer en repos, vous êtes proſcrit, tout entretien nous eſt interdit avec vous, & même en vous parlant je fais actuellement un crime.

DAMON, *à Paſquin.*

Miſérable ! & tu ris de ce qui m'arrive.

PASQUIN.

Oui, Monſieur, c'eſt une bagatelle ; Madame Dorville ne ſçait ce qu'elle dit, ni de qui elle parle ; je vous retiens ce ſoir à ſouper chez elle, votre vin eſt-il bon, Liſette.

DAMON.

Tais-toi, faquin, tu m'indignes.

LISETTE, *à part, à Damon.*

Monſieur, ne lui trouvez-vous pas dans les yeux quelque choſe d'égaré ?

PASQUIN, *à Damon en riant.*

Elle me croit timbré, n'eſt-ce pas ?

LISETTE.

Voici Madame que je vois de loin ſe promener; adieu, Monſieur, je vous quitte, & je vais la joindre. (*Elle s'en va. Paſquin bat du pied ſans répondre.*)

SCENE IX.

DAMON, PASQUIN.

DAMON, *parlant à lui-même.*

QUè je ſuis à plaindre !

PASQUIN, *froidement.*

Point du tout, c'eſt une erreur.

DAMON.

Va-t-en, va-t-en, il faut effectivement que tu ſois yvre ou fou.

PASQUIN, *ſérieuſement.*

Erreur ſur erreur. Où eſt votre Lettre pour cette Madame Dorville ?

DAMON.

Ne t'en embarraſſe pas, je vais la lui re-

mettre dès que j'aurai porté mon argent chez moi, viens, suis-moi.

PASQUIN, *froidement.*

Non, je vous attends ici; allez vîte, nous nous amuserions l'un & l'autre, & il n'y a point de tems à perdre; tenez, prenez ce paquet que je viens de recevoir du Facteur, il est de votre pere. (*Damon prend la Lettre, & s'en va en regardant Pasquin.*

SCENE X.

Mde. DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *seul.*

Nos gens s'approchent; ne bougeons. (*Il chante.*) La, la, rela.

Madame DORVILLE, *à Lisette.*

Avez-vous parlé à ce Garçon de ce que je vous ai dit?

LISETTE.

Oui, Madame.

PASQUIN, *saluant Madame Dorville.*

Par ce Garçon, n'est-ce pas moi que vous entendez, Madame? Oui, je sçai ce dont il est question, & j'en ai instruit mon

Maître; mais ce n'eſt pas-là votre dernier mot, Madame, vous changerez de ſentiment; je prends la liberté de vous le dire, nous ne ſommes pas ſi mal dans votre eſprit.

Madame DORVILLE.

Vous êtes bien hardi, mon ami; allez, paſſez votre chemin.

PASQUIN, *doucement.*

Madame, je vous demande pardon; mais je ne paſſe point, je reſte, je ne vais pas plus loin.

Madame DORVILLE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cet impertinent-là? Liſette, dites-lui qu'il ſe retire.

LISETTE, *en priant Paſquin.*

Eh! va-t-en, mon pauvre Paſquin, je t'en prie. (*à part*) Voilà une démence bien étonnante. (*& à ſa Maîtreſſe*) Madame, c'eſt qu'il eſt un peu imbécille.

PASQUIN, *ſouriant froidement.*

Point du tout, c'eſt ſeulement que je ſçai dire la bonne aventure. Jamais Madame ne ſéparera ſa fille & mon Maître, ils ſont faits pour s'aimer; c'eſt l'avis des Aſtres & le vôtre.

Madame DORVILLE.

Va-t-en. (*Et puis regardant Conſtance*) Ils ſont nés pour s'aimer! Ma fille, vous

auroit-il entendu dire quelque chose qui ait pû lui donner cette idée ? Je me persuade que non, vous êtes trop bien née pour cela.

CONSTANCE, *timidement & tristement.*

Assûrément, ma mere.

Madame DORVILLE.

C'est que Damon vous aura dit, sans doute, quelques galanteries.

CONSTANCE.

Mais, oui.

LISETTE.

C'est un jeune homme fort estimable.

Madame DORVILLE.

Peut-être même vous a-t-il parlé d'amour ?

CONSTANCE, *tendrement.*

Quelques mots approchans.

LISETTE.

Je ne plains pas celle qui l'épousera.

Madame DORVILLE.

(*à Lisette*) (*à Constance*)

Taisez-vous. Et vous en avez badiné ?

CONSTANCE.

Comme il s'expliquoit d'une façon très-respectueuse, &de l'air de la meilleure foi ; que d'ailleurs, j'étois le plus souvent avec vous, & que je ne prévoyois pas que vous me défendriez de le voir, je n'ai pas crû

devoir me fâcher contre un si honnête homme.

Madame DORVILLE, *d'un air mystérieux.*

Constance, il étoit tems que vous ne le vissiez plus.

PASQUIN, *de loin.*

Et moi je dis que voici le tems qu'ils se verront bien autrement.

Madame DORVILLE.

Retirons-nous, puisqu'il n'y a pas moyen de se défaire de lui.

PASQUIN, *à part.*

Où est cet étourdi qui ne vient point avec sa Lettre?

SCENE XI.

Mde. DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN, DAMON, *qui arrête Madame Dorville comme elle s'en va, & la salue, la Lettre à la main, sans lui rien dire.*

Madame DORVILLE.

MOnsieur, vous êtes instruit de mes intentions, & j'espérois que vous y auriez plus d'égard. Retirez-vous, Constance.

DAMON.

Quoi! Conſtance ſera privée du plaiſir de ſe promener parce que j'arrive?

Madame DORVILLE.

Il n'eſt plus queſtion de ſe voir, Monſieur, j'ai des vûes pour ma fille qui ne s'accordent plus avec de pareilles galanteries. (*à Conſtance.*) Retirez-vous donc.

CONSTANCE.

Voilà la premiere fois que vous me le dites. (*Elle part & retourne la tête.*)

PASQUIN, *à Damon.*

Allons, vîte, la Lettre.

DAMON.

Je ſuis ſi mortifié du trouble que je cauſe ici, que je ne ſongeois pas à vous rendre cette Lettre, Madame. (*Il lui préſente la Lettre.*)

Madame DORVILLE.

A moi, Monſieur, & de quelle part, s'il vous plaît?

DAMON.

De mon pere, Madame.

PASQUIN.

Oui, d'un Gentilhomme de votre ancienne connoiſſance.

LISETTE, *à Paſquin, pendant que Madame Dorville ouvre le Paquet.*

Tu ne m'as rien dit de cette Lettre?

PASQUIN, *vîte.*

Ne t'abaiſſe point à parler à un fou.

Madame DORVILLE, *à part en regardant Paſquin.*

Ce valet n'eſt pas ſi extravagant (*à Damon.*) Monſieur, cette Lettre me fait grand plaiſir, je ſuis charmée d'apprendre des nouvelles de Monſieur votre pere.

LISETTE, *à Paſquin.*

Je te fais réparation.

DAMON.

Oſerois-je me flatter que ces nouvelles me ſeront un peu favorables ?

Madame DORVILLE.

Oui, Monſieur, vous pouvez continuer de nous voir, je vous le permets, je ne ſçaurois m'en diſpenſer avec le fils d'un ſi honnête homme.

LISETTE, *à part à Paſquin.*

A merveilles, Paſquin.

PASQUIN, *à part à Liſette.*

Non, j'extravague.

Madame DORVILLE, *à Damon.*

Cependant, les vûes que j'avois pour ma fille ſubſiſtent toujours, & plus que jamais, puiſque je la marie inceſſamment.

DAMON.

Qu'entends-je !

LISETTE, *à part à Pasquin.*

Je n'y ſuis plus.

PASQUIN.

J'y ſuis toujours.

Madame DORVILLE.

Suivez-moi dans cette autre allée, Liſette, j'ai à vous parler. (*à Damon.*) Monſieur, je ſuis votre ſervante.

DAMON, *triſtement.*

Non, Madame, il vaut mieux que je me retire pour vous laiſſer libre.

SCENE XII.

Madame DORVILLE, LISETTE.

LISETTE.

HElas! vous venez de le déſeſpérer.

Madame DORVILLE.

Dis-moi naturellement; ma fille a-t-elle de l'inclination pour lui?

LISETTE.

Ma foi, tenez, c'eſt lui qu'elle choiſiroit ſi elle étoit ſa Maîtreſſe.

Madame DORVILLE.

Il me paroît avoir du mérite.

LISETTE.

Si vous me consultez, je lui donne ma voix; je le choisirois pour moi.

Madame DORVILLE.

Et moi, je le choisis pour elle.

LISETTE.

Tout de bon.

Madame DORVILLE.

C'est positivement lui à qui je destinois Constance.

LISETTE.

Voilà quatre jeunes gens qui seront bien contens.

Madame DORVILLE.

Quatre! Je n'en connois que deux.

LISETTE.

Si fait: Pasquin & moi nous sommes les deux autres.

Madame DORVILLE.

Ne dis rien de ceci à ma fille, non plus qu'à Damon, Lisette; je veux les surprendre, & c'est aussi l'intention du pere qui doit arriver incessamment, & qui me prie de cacher à son fils, s'il aime ma fille, que nous avons dessein d'en faire mon gendre; il se ménage, dit-il, le plaisir de paroître obliger Damon, en consentant à ce mariage.

LISETTE.

Je vous promets le ſecret; il faut que Paſquin ſoit inſtruit, & qu'il ait eu ſes raiſons pour m'avoir tû ce qu'il ſçait; je ne m'étonne plus que mes injures l'ayent tant diverti; je lui ai donné la Comédie, & je prétends qu'il me la rende.

Madame DORVILLE.

Rappellez Conſtance.

LISETTE.

La voici qui vient vous trouver, & je vais vous aider à la tromper.

SCENE XIII.

Mde. DORVILLE, CONSTANCE, LISETTE.

Madame DORVILLE.

APprochez, Conſtance. Je diſois à Liſette que je vais vous marier.

LISETTE, *d'un ton froid.*

Oui, & depuis que Madame m'a confié ſes deſſeins, je ſuis fort de ſon ſentiment; je trouve que le parti vous convient.

CONSTANCE, *mutine avec timidité.*

Ce ne ſont pas-là vos affaires.

LISETTE.

Je dois m'intéresser à ce qui vous regarde, & puis on m'a fait l'honneur de me communiquer les choses.

CONSTANCE, *à part à Lisette, en lui faisant la moue.*

Vous êtes jolie.

Madame DORVILLE.

Qu'avez-vous, ma fille ? Vous me paroissez triste.

CONSTANCE.

Il y a des momens où l'on n'est pas gaye.

LISETTE.

Qui est-ce qui n'a pas l'humeur inconstante ?

CONSTANCE, *toujours piquée.*

Qui est-ce qui vous parle ?

LISETTE.

Eh ! mais, je vous excuse.

Madame DORVILLE.

A l'aigreur que vous montrez, Constance, on diroit que vous regrettez Damon.... Vous ne répondez rien ?

CONSTANCE.

Mais je l'aurois trouvé assez à mon gré, si vous me l'aviez permis, au lieu que je ne connois pas l'autre.

LISETTE.

Allez, si j'en crois Madame, l'autre le vaut bien.

CONSTANCE, *à part à Lisette.*

Vous me fatiguez.

Madame DORVILLE.

Dâmon vous plaît, ma fille, je m'en suis doutée, vous l'aimez?

CONSTANCE.

Non, ma mere, je n'ai pas osé.

LISETTE.

Quand elle l'aimeroit, Madame, vous connoissez sa soumission, & vous n'avez pas de résistance à craindre.

CONSTANCE, *à part à Lisette.*

Y a-t-il rien de plus méchant que vous?

Madame DORVILLE.

Ne dissimulez point, ma fille, on peut ou hâter ou retarder le mariage dont il s'agit; parlez nettement: Est-ce que vous aimez Damon?

CONSTANCE, *timidement & hésitant.*

Je ne l'ai encore dit à personne.

LISETTE, *froidement.*

Je suis pourtant une personne, moi.

CONSTANCE.

Vous mentez, je ne vous ai jamais dit

que je l'aimois, mais ſeulement qu'il étoit aimable : vous m'en avez dit mille biens vous-même ; & puiſque ma mere veut que je m'explique avec franchiſe, j'avoue qu'il m'a prévenue en ſa faveur. Je ne demande pourtant pas que vous ayez égard à mes ſentimens, ils me ſont venus ſans que je m'en apperçuſſe. Je les aurois combattus ſi j'y avois pris garde, & je tâcherai de les ſurmonter, puiſque vous me l'ordonnez : il auroit pû devenir mon époux, ſi vous l'aviez voulu ; il a de la naiſſance & de la fortune; il m'aime beaucoup; ce qui eſt avantageux en pareil cas, & ce qu'on ne rencontre pas toujours. Celui que vous me deſtinez, feindra peut-être plus d'amour qu'il n'en aura ; je n'en aurai peut-être point pour lui, quelque envie que j'aye d'en avoir; cela ne dépend pas de nous : mais n'importe, mon obéiſſance dépend de moi. Vous rejettez Damon, vous préférez l'autre, je l'épouſerai : la ſeule grace dont j'ai beſoin, c'eſt que vous m'accordiez du tems pour me mettre en état de vous obéir d'une maniere moins pénible.

LISETTE.

Bon ! quand vous aurez vû le Futur, vous ne ſerez peut-être pas fâchée qu'on

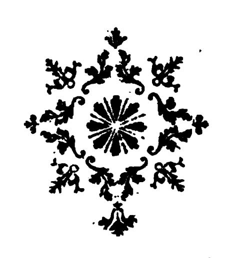
expédie, & mon avis n'eſt pas qu'on recule.

CONSTANCE.

Ma mere, je vous conjure de la faire taire, elle abuſe de vos bontés; il eſt indécent qu'un Domeſtique ſe mêle de cela.

Madame DORVILLE, *en s'en allant*

Je penſe pourtant comme elle, il ſera mieux de ne pas différer votre mariage. Adieu, promenez-vous, je vous laiſſe. Si vous rencontrez Damon, je vous permets de ſouffrir qu'il vous aborde; vous me paroiſſez ſi raiſonnable, que ce n'eſt pas la peine de vous rien défendre là-deſſus.



SCENE XIV.

CONSTANCE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air plaisant.*

EN vérité, voilà une mere fort raisonnable; aussi elle a un très-bon procédé.

CONSTANCE.

Faites vos réflexions à part, & point de conversation ensemble.

LISETTE.

A la bonne heure, mais je n'aime point le silence, je vous en avertis; si je ne parle, je m'en vais, vous ne pourrez rester seule, il faudra que vous vous retiriez, & vous ne verrez point Damon; ainsi, discourons, faites-vous cette petite violence.

CONSTANCE, *soupirant.*

Ah! Eh bien, parlez, je ne vous en empêche pas; mais ne vous attendez pas que je vous réponde.

LISETTE.

Ce n'est pas-là mon compte; il faut que vous me répondiez.

CONSTANCE, *outrée.*

J'aurai le chagrin de me marier au gré de ma

ma mere; mais j'aurai le plaisir de vous mettre dehors.

LISETTE.

Point du tout.

CONSTANCE.

Je serai pourtant la Maîtresse.

LISETTE.

C'est à cause de cela que vous me garderez.

CONSTANCE, *soupirant.*

Ah! quel mauvais sujet! Allons, je ne veux plus me promener, vous n'avez qu'à me suivre.

LISETTE, *riant.*

Ha, ha, partons.

SCENE XV.

DAMON, CONSTANCE, LISETTE.

DAMON, *accourant*

AH! Constance, je vous revois donc encore! Auriez-vous part à la défense qu'on m'a faite? Je me meurs de douleur! Lisette, observe, de grace, si Ma-

dame Dorville ne vient point. (*Lisette ne bouge.*)

CONSTANCE.

Ne vous adressez point à elle, Damon, elle est votre ennemie & la mienne. Vous dites que vous m'aimez, vous ne sçavez pas encore que j'y suis sensible : mais le tems nous presse, & je vous l'avoue. Ma mere veut me marier à un autre que je hais, quel qu'il soit.

LISETTE, *se retournant.*

Je gage que non.

CONSTANCE, *à Lisette.*

Je vous défends de m'interrompre. (*à Damon.*) Sur tout ce que vous m'avez dit, vous êtes un parti convenable; votre pere a sans doute quelques amis à Paris, allez les trouver, engagez-les à parler à ma mere. Quand elle vous connoîtra mieux, peut-être vous préférera-t-elle.

DAMON.

Ah! Madame, rien ne manque à mon malheur.

LISETTE.

Point de mouvemens, croyez-moi, tout est fait, tout est conclu, je vous parle en amie.

CONSTANCE.

Laissez-la dire, & continuez.

DAMON, *lui montrant une Lettre.*

Il ne me ſerviroit à rien d'avoir recours à des amis, on vous a promiſe d'un côté, & on m'a engagé d'un autre : Voici ce que m'écrit mon pere. (*Il lit.*)

J'arrive inceſſamment à Paris, mon fils; je compte que les affaires de votre Charge ſont terminées, & que je n'aurai plus qu'à remplir un engagement que j'ai pris pour vous, & qui eſt de terminer votre mariage avec une des plus aimables filles de Paris. Adieu.

LISETTE.

Une des plus aimables filles de Paris ? votre pere s'y connoît, apparemment.

DAMON.

Eh ! n'achevez pas de me déſoler.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quelle conjoncture ! Il n'y a donc plus de reſſource, Damon ?

DAMON.

Il ne m'en reſte qu'une, c'eſt d'attendre ici mon Rival ; je ne m'explique pas ſur le reſte.

LISETTE, *en riant.*

Il ne ſeroit pas difficile de vous le montrer.

DAMON.

Quoi ! Il eſt ici ?

CONSTANCE.

Depuis que vous y êtes : figurez-vous qu'il n'eſt pas arrivé un moment plûtôt ni plus tard.

DAMON.

Il n'oſe donc ſe montrer.

LISETTE.

Il ſe montre auſſi hardiment que vous, & n'a pas moins de cœur que vous.

DAMON.

C'eſt ce que nous verrons.

CONSTANCE.

Point d'emportement, Damon, je vous quitte : peut-être qu'elle nous trompe pour nous épouvanter ; il eſt du moins certain que je n'ai point vû ce Rival. Quoi qu'il en ſoit, je vais encore me jetter aux pieds de ma mere, & tâcher d'obtenir un délai qu'elle m'auroit déjà accordé, ſi cette fourbe que voilà ne l'en avoit pas diſſuadée. Adieu, Damon, ne laiſſez pas que d'agir de votre côté, & ne perdons point de tems.

(*Elle part.*)

DAMON.

Oui, Conftance, je ne négligerai rien; peut-être nous arrivera-t-il quelque chofe de favorable. (*Il veut partir.*)

LISETTE, *l'arrête par le bras.*

Non, Monfieur, reftez en repos fur ma parole, je fuis pour vous, & j'y ai toujours été : je plaifante; je ne fçaurois vous dire pourquoi; mais ne vous défefpérez pas, tout ira bien, très-bien; c'eft moi qui vous le dis; moi, vous dis-je, tranquillifez-vous, partez.

DAMON.

Quoi! tout ce que je vois.....

LISETTE.

N'eft rien : point de queftions, je fuis muette.

DAMON, *en s'en allant.*

Je n'y comprends rien.



SCENE XVI.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

AH ! voilà mon homme, qui m'a tantôt balotée. (*à Pasquin.*) Je te rencontre fort à propos : D'où viens-tu ?

PASQUIN.

Du Caffé voisin, où j'avois à parler à un homme de mon Pays qui m'y attendoit pour affaire sérieuse. Eh ! bien, comment suis-je dans ton esprit ? Quelle opinion as-tu de ma cervelle ? Me loges-tu toujours aux Petites Maisons.

LISETTE.

Non, au lieu d'être fou, tu ne seras plus que sot.

PASQUIN.

Moi, sot ! Je ne suis pas tourné dans ce goût-là ; tu me menaces de l'impossible.

LISETTE.

Ce n'est pourtant que l'affaire d'un instant. Tiens, tu t'imagines que je serai à

toi; point du tout : il faut que je t'oublie, il n'y a plus moyen de te conſerver.

PASQUIN.

Tu n'y entends rien, moitié de mon ame.

LISETTE.

Je te dis, que tu te blouſes, mon Butord.

PASQUIN.

Ma poule, votre ignorance eſt comique.

LISETTE.

Benêt, ta ſcience me fait pitié; veux-tu que je te confonde? Damon devoit épouſer ma Maîtreſſe, ſuivant la Lettre qu'il a tantôt remiſe à Madame Dorville de la part de ſon pere; on en étoit convenu : N'eſt-il pas vrai?

PASQUIN.

Mais effectivement, je ſens que ma mine s'allonge : As-tu commerce avec le Diable? Il n'y a que lui qui puiſſe t'avoir révélé cela.

LISETTE.

Il m'a révélé un ſecret de mince valeur, car tout eſt changé; votre Lettre eſt venue trop tard; Madame Dorville ne peut plus

tenir parole, & Conſtance & moi nous ſommes toutes deux arrêtées pour d'autres.

PASQUIN.

Tu m'anéantis.

LISETTE.

Es-tu ſot, à préſent? Tu en as du moins l'air.

PASQUIN.

J'ai l'air de ce que je ſuis.

LISETTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha......

PASQUIN.

Tu m'aſſommes! tu me poignardes! je me meurs! j'en mourrai.

LISETTE.

Tu es donc fâché de me perdre? Quels délices!

PASQUIN.

Ah! ſcélérate, ah! maſque.

LISETTE.

Courage. Tu ne m'as jamais rien dit de ſi touchant.

PASQUIN.

Girouette.

LISETTE.

A merveille, tu régales bien ma vanité; mais écoute, Pasquin, fais-moi encore un plaisir. Celui que j'épouse à ta place est jaloux, ne te montre plus.

PASQUIN, *outré.*

Quand je l'aurai étranglé, il sera le Maître.

LISETTE, *riant.*

Tu es ravissant!

PASQUIN.

Je suis furieux, ôte ta cornette, que je te batte.

LISETTE.

Oh! doucement, ceci est brutal.

PASQUIN.

Allons, je cours vîte avertir le pere de mon Maître.

LISETTE.

Le pere de ton Maître? Est-ce qu'il est ici?

PASQUIN.

L'Esprit familier qui t'a dit le reste, doit t'avoir dit sa sécrette arrivée.

LISETTE.

Non, tu me l'apprends, nigaud.

PASQUIN.

Que m'importe? Adieu, vous êtes à nous, vos perſonnes nous appartiennent; il faut qu'on nous en faſſe la délivrance, ou que le Diable vous emporte, & nous auſſi.

LISETTE, *l'arrêtant.*

Tout beau, ne dérangeons rien, ne va point faire de ſotiſes qui gâteroient tout, peut-être; il n'y a pas le mot de ce que je t'ai dit : la Lettre en queſtion eſt toujours bonne, & les conventions tiennent; c'eſt ce que m'a confié Madame Dorville, & je me ſuis divertie de ta douleur, pour me venger de la ſcène de tantôt.

PASQUIN.

Ah! Je reſpire. Convenons que nous nous aimons prodigieuſement; auſſi le méritons-nous bien.

LISETTE.

A force de joie, tu deviens fat; il ſe fait tard, tu me diras une autre fois pourquoi ton Maître ſe cache : voici l'heure où l'on s'aſſemble dans la Salle du Bal; Madame Dorville m'a dit qu'elle y meneroit Conſtance, & je vais voir ſi elles n'auront pas beſoin de moi.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Attends, Liſette; Vois-tu ce Domino

jaune qui arrive? C'est le Chevalier qui vient pour jouer avec mon Maître, & qui lui gagneroit le reste de son argent; je vais tâcher de l'amuser pour l'empêcher d'aller joindre Damon; mais reviens, si tu peux, dans un instant, pour m'aider à le retenir.

LISETTE.

Tout-à-l'heure je te rejoins; il me vient une idée, & je t'en débarrasserai: laisse-moi faire.

SCENE XVII.

PASQUIN, Monsieur ORGON *en Domino pareil à celui que, suivant l'instruction de Pasquin, doit porter le Chevalier.*

Monsieur ORGON, *un moment démasqué, en entrant.*

VOici Pasquin. Au Domino que je porte, il me prendra pour le Chevalier.

PASQUIN.

Ah! vraiment, celui-ci n'avoit garde de manquer.

Monſieur ORGON, *contrefaiſant ſa voix.*

Où eſt ton Maître ?

PASQUIN.

Je n'en ſçai rien ; & en quelque endroit qu'il ſoit, il feroit mieux de s'y tenir, il y feroit mieux qu'avec vous ; mais il ne tardera pas : attendez.

Monſieur ORGON.

Tu es bien bruſque.

PASQUIN.

Vous êtes bien alerte, vous.

Monſieur ORGON.

Ne ſçais-tu pas que je dois jouer avec ton Maître ?

PASQUIN.

Ah ! jouer. Cela vous plaît à dire ; ce ſera lui qui jouera ; tout le hazard ſera de ſon côté, toute la fortune du vôtre ; vous ne jouez pas, vous, vous gagnez.

Monſieur ORGON.

C'eſt que je ſuis plus heureux que lui.

PASQUIN.

Bon ! du bonheur ; ce n'eſt pas là votre fort, vous êtes trop ſage pour en avoir affaire.

Monſieur ORGON.

Je crois que tu m'inſultes.

PASQUIN.

Point du tout, je vous devine.

Monsieur ORGON, *se démasquant.*

Tiens, me devinois-tu ?

PASQUIN, *étonné.*

Quoi ! Monsieur, c'est vous ? Ah ! je commence à vous deviner mieux.

Monsieur ORGON.

Où est mon fils ?

PASQUIN.

Apparemment qu'il est dans la Salle.

Monsieur ORGON.

Paix. Je pense que le voilà.

PASQUIN.

Ne restez pas ici avec lui, de peur que le Chevalier, qui va sans doute arriver, ne vous trouve ensemble.

SCENE XVIII.

Monsieur ORGON, DAMON, PASQUIN.

DAMON, *son masque à la main.*

AH ! C'est vous, Chevalier, je commençois à m'impatienter : hâtons-nous de passer dans le cabinet qui est à côté de la Salle. (*Ils s'en vont.*)

PASQUIN.

Oui, Monsieur, jouez hardiment, je

me dédis ; vous ne ſçauriez perdre, vous avez affaire au plus beau Joueur du monde.

SCENE XIX.

PASQUIN, & le véritable CHEVALIER *démaſqué.*

PASQUIN.

IL étoit tems qu'ils partiſſent ; voici mon homme, le véritable.

LE CHEVALIER.

Damon eſt-il venu ?

PASQUIN.

Non, il va venir, & vous m'êtes conſigné ; j'ai ordre de vous tenir compagnie en attendant qu'il vienne.

LE CHEVALIER.

Penſes-tu qu'il tarde ?

PASQUIN.

Il devroit être arrivé. (*Et à part.*) Liſette me manque de parole.

LE CHEVALIER.

C'eſt peut-être ſon Banquier qui l'a remis.

PASQUIN.

Oh ! non, Monſieur, il a la ſomme

comptée en bel & bon or, je l'ai vûe, ce ſont des Louis tout frais battus, qui ont une mine..... (*à part.*) Quel appétit je lui donne! Et vous, Monſieur le Chevalier, êtes-vous bien riche?

LE CHEVALIER.

Pas mal; &, ſuivant ta prédiction, je le ſerai encore davantage.

PASQUIN.

Non. Je viens de tirer votre horoſcope, & je m'étois trompé tantôt; mon Maître perdra peut-être, mais vous ne gagnerez point.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que tu veux dire?

PASQUIN.

Je ne ſçaurois vous l'expliquer; les Aſtres ne m'en ont pas dit davantage; ce qu'on lit dans le Ciel eſt écrit en ſi petit caractere!

LE CHEVALIER.

Eh! tu n'es pas, je penſe, un grand Aſtrologue.

PASQUIN.

Vous verrez, vous verrez: Tenez, je déchiffre encore, qu'aujourd'hui vous devez rencontrer ſur votre chemin un fripon, qui vous amuſera, qui ſe moquera de vous, & dont vous ſerez la dupe.

LE CHEVALIER.

Quoi ! qui gagnera mon argent ?

PASQUIN.

Non, mais qui vous empêchera d'avoir celui de mon Maître.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, mauvais Bouffon.

PASQUIN.

J'apperçois aussi, dans votre étoile, un Domino qui vous portera malheur ; il sera cause d'une méprise qui vous sera fatale.

LE CHEVALIER, *sérieusement.*

Ne vois-tu pas aussi dans mon Etoile, que je pourrois me fâcher contre toi ?

PASQUIN.

Oui, cela y est encore ; mais je vois qu'il ne m'en arrivera rien.

LE CHEVALIER.

Prends-y garde. C'est peut-être le petit caractere qui t'empêche d'y lire des coups de bâton. Laisse-là tes contes : ton Maître ne vient point, & cela m'impatiente.

PASQUIN, *froidement.*

Il est même écrit que vous vous impatienterez.

LE CHEVALIER.

Parle : T'a-t-il assuré qu'il viendroit ?

PASQUIN.

Un peu de patience.

LE CHEVALIER.

C'est que je n'ai qu'un quart d'heure à lui donner.

PASQUIN.

Malpeste ! le mauvais quart d'heure !

LE CHEVALIER.

Je vais toujours l'attendre dans le cabinet de la Salle.

PASQUIN.

Eh ! non, Monsieur, j'ai ordre de rester ici avec vous.

SCENE XX.

PASQUIN, LE CHEVALIER, LISETTE, *en Chauve-souris.*

LISETTE, *masquée.*

Monsieur le Chevalier, je vous cherche pour vous dire un mot. Une belle Dame riche & veuve, & qui est dans une des Salles du Bal, voudroit vous parler.

LE CHEVALIER.

A moi !

LISETTE.

A vous-même. Cet entretien-là peut

vous mettre en jolie posture; il y a longtemps qu'on vous connoît; on est sage; on vous aime; on a vingt-cinq mille livres de rente, & vous pouvez mener tout cela bien loin. Suivez-moi.

PASQUIN; *à part le premier mot.*

C'est Lisette. Monsieur, vous avez donné parole à mon Maître, il va venir avec un sac plein d'or, & cela se gagne encore plus vîte qu'une femme : Que la veuve attende.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cet impertinent qui vous retient? Venez. (*Elle le prend par la main.*)

PASQUIN, *prenant aussi le Chevalier par le bras.*

Soubrette d'Aventuriere, vous ne l'aurez point, votre action est contre la Police.

LISETTE, *en colere.*

Comment? Soubrette d'Aventuriere; on insulte ma Maîtresse, & vous le souffrez, & vous ne venez pas; je vais dire à Madame de quelle façon on m'a reçûe.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Un moment. C'est un Coquin qui ne m'appartient point. Tais-toi, insolent.

PASQUIN.

Mais, songez donc au sac.

LISETTE.

Je rougis pour Madame, & je pars.

PASQUIN.

Pour épouser Madame, il faut du tems; pour acquerir cet or, il ne faut qu'une minute.

LISETTE, *en colere.*

Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Arrêtez, je vous suis. (*à Pasquin.*) Dis à ton Maître que je reviendrai.

PASQUIN, *le prenant à quartier, & tout bas.*

Je vous avertis qu'il y a ici d'autres Joueurs qui le guettent.

LE CHEVALIER.

Oh! Que ne vient-il? Marchons.

SCENE XXI.

Monsieur ORGON, DAMON *entrant démasqué & au désespoir*, PASQUIN, LISETTE, LE CHEVALIER.

DAMON, *démasqué.*

AH! le maudit coup!

LE CHEVALIER.

Eh! D'où sortez-vous donc? Je vous attendois.

DAMON.

Que vois-je ! Ce n'est donc pas contre vous que j'ai joué ?

LE CHEVALIER.

Non, votre fourbe de Valet m'a dit que vous n'étiez pas arrivé. (*à Pasquin.*) Tu m'amusois donc ?

PASQUIN.

Oui, pour accomplir la Prophétie.

LE CHEVALIER.

Damon, je ne sçaurois rester ; une affaire m'appelle ailleurs. (*à Lisette.*) Conduisez-moi.

LISETTE, *se démasquant.*

Ce n'est pas la peine, je vous amusois aussi, moi. (*Elle se retire.*)

DAMON, *à M. Orgon masqué.*

A qui donc ai-je eu affaire ? Qui êtes-vous, Masque ?

Monsieur ORGON.

Que vous importe ! Vous n'avez point à vous plaindre, j'ai joué avec honneur.

DAMON.

Assurément. Mais, après tout ce que j'ai perdu, vous ne sçauriez me refuser de jouer encore cent Louis sur ma parole.

Monsieur ORGON.

Le Ciel m'en préserve ! Je n'irai point vous jetter dans l'embarras où vous seriez,

si vous les perdiez. Vous êtes jeune, vous dépendez apparemment d'un pere, je me reprocherois de profiter de l'étourdissement où vous êtes, & d'être, pour ainsi dire, le complice du désordre où vous voulez vous jetter; j'ai même regret d'avoir tant joué; votre âge, & la considération de ceux à qui vous appartenez, devoient m'en empêcher : croyez-moi, Monsieur, vous me paroissez un jeune homme plein d'honneur, n'altérez point votre caractere par une aussi dangéreuse habitude que l'est celle du jeu, & craignez d'affliger un pere, à qui je suis sûr que vous êtes cher.

DAMON.

Vous m'arrachez des larmes, en me parlant de lui; mais je veux sçavoir avec qui j'ai joué: Estes-vous digne du discours que vous me tenez?

Monsieur ORGON, *se démasquant.*

Jugez en vous-même.

DAMON, *se jettant à ses genoux.*

Ah! Mon pere, je vous demande pardon.

LE CHEVALIER, *à part.*

Son Pere!

Monsieur ORGON, *relevant son fils.*

J'oublie tout, mon fils; si cette scène-ci vous corrige, ne craignez rien de ma colére; je vous connois, & ne veux vous

Demain, Madame, j'aurai l'honneur de vous voir chez vous. Suivez-moi, Damon.

CONSTANCE.

Damon! Mais ce n'eſt pas de lui dont je parle?

DAMON.

Ah! Madame.

Monſieur ORGON.

Quoi! belle Conſtance, ignoriez-vous que Damon eſt mon fils?

CONSTANCE.

Je ne le ſçavois pas. J'obéirai donc.

Madame DORVILLE.

Vous voyez bien qu'ils ſont aſſez d'accord: ce n'eſt pas la peine de rentrer dans le Bal, je penſe, allons ſouper chez moi.

Monſieur ORGON, *lui donnant la main.*

Allons, Madame.

PASQUIN, *à Liſette.*

Je demandois tantôt, ſi votre vin étoit bon: c'eſt moi qui vais t'en dire des nouvelles.

FIN.

LES SINCERES,

LES

SINCERES,

COMÉDIE

DE M. DE MARIVAUX

de l'Académie Françoise;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 13 Janvier 1739.

NOUVELLE ÉDITION.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

DORANTE.

ARAMINTE.

ERGASTE.

LISETTE, Suivante de la Marquise.

FRONTIN, Valet d'Ergaste.

La Scene se passe en campagne chez la Marquise.



LES SINCERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, FRONTIN.

(*Ils entrent chacun d'un côté.*)

LISETTE.



AH! Mons Frontin, puiſque je vous trouve, vous m'épargnez la peine de parler à votre Maître de la part de ma Maîtreſſe. Dites-lui qu'actuellement elle acheve une lettre qu'elle voudroit bien qu'il envoyât à Paris por-

ter avec les siennes ; entendez-vous ? Adieu.

(*elle s'en va, puis s'arrête.*)

FRONTIN.

(*à part.*)

Serviteur ; on diroit qu'elle ne se soucie point de moi : je pourrois donc me confier à elle ; mais la voilà qui s'arrête.

LISETTE, *à part.*

(*à Frontin.*)

Il ne me retient point, c'est bon signe ; allez donc.

FRONTIN.

Il n'y a rien qui presse ; Monsieur a plusieurs lettres à écrire, à peine commence-t-il la premiere ; ainsi soyez tranquille.

LISETTE.

Mais il seroit bon de le prévenir, de crainte....

FRONTIN.

Je n'en irai pas un moment plutôt ; je sçais mon compte.

LISETTE.

Oh ! je reste donc pour prendre mes mesures, suivant le tems qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer.

FRONTIN, *à part.*

Ah! nous y voilà : je me doutois bien que je ne lui étois pas indifférent; cela étoit trop difficile.

(*à Lisette.*)

De converſation il ne faut pas en attendre, je vous en avertis; je m'appelle Frontin le taciturne.

LISETTE.

Bien vous en prend, car je ſuis muette.

FRONTIN.

Coëffée comme vous l'êtes, vous aurez de la peine à le perſuader.

LISETTE.

Je me tais cependant.

FRONTIN.

Oui, vous vous taiſez en parlant.

LISETTE, *à part.*

Ce garçon-là ne m'aime point; je puis me fier à lui.

FRONTIN.

Tenez, je vous vois venir; abrégeons : Comment me trouvez-vous?

LISETTE.

Moi! je ne vous trouve rien.

FRONTIN.

Je dis : que penſez-vous de ma figure ?

LISETTE.

De votre figure ! mais eſt-ce que vous en avez une ? je ne la voyois pas. Auriez-vous, par hazard, dans l'eſprit que je ſonge à vous ?

FRONTIN.

C'eſt que ces accidens-là me ſont ſi familiers.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme ſi vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez-vous à mon tour ?

FRONTIN.

Vous venez de me voler ma réponſe.

LISETTE.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Vous êtes jolie, dit-on ?

LISETTE.

Le bruit en court.

FRONTIN.

Sans ce bruit-là, je n'en ſçaurois pas le moindre mot.

LISETTE, *joyeuse.*

Grand merci ! vous êtes mon homme ; voilà ce que je demandois.

FRONTIN, *joyeux.*

Vous me rassurez, mon mérite m'avoit fait peur.

LISETTE, *riant.*

On appelle cela avoir peur de son ombre.

FRONTIN.

Je voudrois pourtant de votre part quelque chose de plus sûr que l'indifférence ; il seroit à souhaiter que vous aimassiez ailleurs.

LISETTE.

Monsieur le fat, j'ai votre affaire. Dubois, que Monsieur Dorante a laissé à Paris, & auprès de qui vous n'êtes qu'un magot, a toute mon inclination ; prenez seulement garde à vous.

FRONTIN.

Marton, l'incomparable Marton, qu'Araminte n'a pas amenée avec elle, & devant qui toute soubrette est plus ou moins guenon, est la Souveraine de mon cœur.

LISETTE.

Qu'elle le garde. Grace au Ciel nous

voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos Maîtres.

FRONTIN.

Oui, Ma fille; rompons, brisons, détruisons; c'est à quoi j'aspirois.

LISETTE.

Ils s'imaginent sympathiser ensemble, à cause de leur prétendu caractere de sincérité.

FRONTIN.

Pourrois-tu me dire au juste le caractere de ta Maîtresse?

LISETTE.

Il y a bien des choses dans ce portrait-là: en gros je te dirai qu'elle est vaine, envieuse & caustique; elle est sans quartier sur vos défauts, vous garde le secret sur vos bonnes qualités; impitoyablement muette à cet égard, & muette de mauvaise humeur; fiere de son caractere sec & formidable qu'elle appelle austérité de raison; elle épargne volontiers ceux qui tremblent sous elle, & se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à l'amitié pourvu qu'elle y prime; il faut que son amie soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses bonnes graces: c'est vous qui l'aimez, c'est elle qui

vous le permet; vous êtes à elle; vous la ſervez & elle vous voit faire. Généreuſe d'ailleurs, noble dans ſes façons; ſans ſon eſprit qui la rend méchante, elle auroit le meilleur cœur du monde; vos louanges la chagrinent, dit-elle; mais c'eſt comme ſi elle vous diſoit, louez-moi encore du chagrin qu'elles me font.

FRONTIN.

Ah! l'eſpiégle!

LISETTE.

Quant à moi, j'ai là-deſſus une petite maniere qui l'enchante; c'eſt que je la loue bruſquement, du ton dont on querelle; je boude en la louant comme ſi je la grondois d'être louable, & voilà ſurtout l'eſpece d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air flatteur, & que ſa vanité hypocrite peut les ſavourer ſans indécence. C'eſt moi qui l'ajuſte & qui la coëffe; dans les premiers jours je tâchai de faire de mon mieux; je déployai tout mon ſçavoir faire. Eh! mais, Liſette, finis donc, me diſoit-elle, tu y regarde de trop près; tes ſcrupules m'ennuyent. Moi, j'eus la bêtiſe de la prendre au mot, & je n'y fis plus tant de façons; je l'expédiois un peu aux dépens des

graces. Oh ! ce n'étoit pas-là ſon compte ! auſſi me bruſquoit-elle ; je la trouvois aigre, acariâtre. Que vous êtes gauche ! laiſſez-moi ; vous ne ſçavez ce que vous faites. Ouais, dis-je, d'où cela vient-il ? je le devinai ; c'eſt que c'étoit une coquette qui vouloit l'être ſans que je le ſçuſſe, & qui prétendoit que je le fuſſe pour elle ; ſon intention, ne vous déplaiſe, étoit que je fiſſe violence à la profonde indifférence qu'elle affectoit là-deſſus. Il falloit que je ſerviſſe ſa coquetterie ſans la connoître ; que je priſſe cette coquetterie ſur mon compte, & que Madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art, ſans qu'il y eût de ſa faute.

FRONTIN.

Ah ! le bon petit caractere pour nos deſſeins !

LISETTE.

Et ton Maître ?

FRONTIN.

Oh ! ce n'eſt pas de même ; il dit ce qu'il penſe de tout le monde, mais il n'en veut à perſonne ; ce n'eſt pas par malice qu'il eſt ſincere, c'eſt qu'il a mis ſon affection à ſe diſtinguer par-là. Si, pour paroître franc, il faloit mentir, il mentiroit : c'eſt un homme qui vous de-

manderoit volontiers, non pas, m'estimez-vous, mais êtes-vous étonné de moi? Son but n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il est autrement fait qu'eux; qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts; vous le chatouillez, lui; vous le comblez d'aise en lui disant les siens, parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir; aussi personne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même; il en dit plus qu'il n'en sçait. A son compte, il est si imprudent, il a si peu de capacité, il est si borné, quelquefois si imbécille: je l'ai entendu s'accuser d'être avare, lui qui est libéral, sur quoi on leve les épaules, & il triomphe. Il est connu par-tout pour un homme de cœur, & je ne désespere pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron; car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, & plus il a de goût à les faire, à cause du caractere original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de son ami? brouillez-vous avec lui, la recette est sûre; vanter son ami cela est trop peuple; mais louer son ennemi, le porter aux nues, voilà le

beau! je te l'acheverai par un trait. L'autre jour un homme contre qui il avoit un procès presque sûr, vint lui dire : tenez, ne plaidons plus; jugez vous-même; je vous prends pour arbitre, je m'y engage. Là-dessus voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire; le voilà qui pese, qui prononce gravement contre lui, & qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné lui-même : il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde.

LISETTE.

Ah! çà, profitons de leur marotte, pour les brouiller ensemble; inventons s'il le faut, mentons; peut-être même nous en épargneront-ils la peine.

FRONTIN.

Oh! je ne me soucie pas de cette épargne-là; je ments fort aisément, cela ne me coûte rien.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous êtes né menteur; chacun a ses talens; ne pourrons-nous pas imaginer d'avance quelque matiere de combustion toute prête? nous sommes gens d'esprit.

FRONTIN.

Attends, je rêve.

LISETTE.

Chut ; voici ton Maître.

FRONTIN.

Allons donc achever ailleurs.

LISETTE.

Je n'ai pas le tems, il faut que je m'en aille.

FRONTIN.

Eh bien ! dès qu'il n'y sera plus, auras-tu le tems de revenir ? je te dirai ce que j'imagine.

LISETTE.

Oui ; tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart d'heure. Adieu.

FRONTIN.

Eh ! à propos, puisque voilà Ergaste, parle-lui de la lettre de Madame la Marquise.

LISETTE.

Soit.



SCENE II.

ERGASTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

MOnſieur, Liſette a un mot à vous dire.

LISETTE.

Oui ; Monſieur, Madame la Marquiſe vous prie de n'envoyer votre commiſſionnaire à Paris, qu'après qu'elle lui aura donné une lettre.

ERGASTE, *s'arrêtant.*

Hem !

LISETTE, *hauſſant le ton.*

Je vous dis qu'elle vous prie de n'envoyer votre meſſager, qu'après qu'elle aura reçu une lettre d'elle.

ERGASTE.

Qu'eſt-ce qui me prie ?

LISETTE, *plus haut.*

C'eſt Madame la Marquiſe.

ERGASTE.

Ah ! oui, j'entends.

LISETTE.

(*à Frontin.*)

Cela eſt bien heureux ! Heu ! le haïſſable homme !

FRONTIN.

Conſervez-lui ſes bons ſentimens, nous en ferons quelque choſe.

SCENE III.

ARAMINTE, ERGASTE, *rêvant.*

ARAMINTE.

Me voyez-vous, Ergaſte?

ERGASTE, *toujours rêvant.*

Oui; voilà qui eſt fini, vous dis-je, j'entends.

ARAMINTE.

Qu'entendez-vous?

ERGASTE.

Ah! Madame, je vous demande pardon; je croyois parler à Liſette.

ARAMINTE.

Je venois à mon tour rêver dans cette ſalle.

ERGASTE.

J'y étois à peu près dans le même deſſein.

ARAMINTE.

Souhaitez-vous que je vous laiſſe ſeul & que je paſſe ſur la terraſſe? cela m'eſt indifférent.

ERGASTE.

Comme il vous plaira, Madame.

ARAMINTE.

Toujours de la ſincérité : mais avant que je vous quitte, dites-moi, je vous prie, à quoi vous rêvez tant? ſeroit-ce à moi par hazard?

ERGASTE.

Non, Madame.

ARAMINTE.

Eſt-ce à la Marquiſe?

ERGASTE.

Oui, Madame.

ARAMINTE.

Vous l'aimez donc?

ERGASTE.

Beaucoup.

ARAMINTE.

Et le ſçait-elle?

ERGASTE.

Pas encore; j'ai différé juſqu'ici de le lui dire.

ARAMINTE.

Ergaſte, entre nous, je ſerois aſſez fondée à vous appeller infidele.

ERGASTE.

Moi, Madame!

ARAMINTE.

Vous même; il eſt certain que vous

m'aimiez avant que de venir ici.

ERGASTE.

Vous m'excuserez, Madame.

ARAMINTE.

J'avoue que vous ne me l'avez pas dit; mais vous avez eu des empressemens pour moi, ils étoient même fort vifs.

ERGASTE.

Cela est vrai.

ARAMINTE.

Et si je ne vous avois pas amené chez la Marquise, vous m'aimeriez actuellement.

ERGASTE.

Je crois que la chose étoit immanquable.

ARAMINTE.

Je ne vous blâme point; je n'ai rien à disputer à la Marquise, elle l'emporte en tout sur moi.

ERGASTE.

Je ne dis pas cela; votre figure ne le cede pas à la sienne.

ARAMINTE.

Lui trouvez-vous plus d'esprit qu'à moi?

ERGASTE.

Non; vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMINTE.

En quoi me la préférez-vous donc? ne m'en faites point myſtere.

ERGASTE.

C'eſt que ſi elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira, qu'à ce que vous m'auriez dit.

ARAMINTE.

Comment! me croyez-vous fauſſe?

ERGASTE.

Non; mais vous êtes ſi gracieuſe, ſi polie.

ARAMINTE.

Eh bien! eſt-ce un défaut?

ERGASTE.

Oui; car votre douceur naturelle & votre politeſſe m'auroient trompé, elles reſſemblent à de l'inclination.

ARAMINTE.

Je n'ai pas cette politeſſe & cet air de douceur avec tout le monde; mais il n'eſt plus queſtion du paſſé : voici la Marquiſe, ma préſence vous gêneroit, & je vous laiſſe.

ERGASTE, *à part.*

Je ſuis aſſez content de tout ce qu'elle m'a dit; elle m'a parlé aſſez uniment.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

AH ! vous voici, Ergaſte ? je n'en puis plus ! j'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante que je quitte ; je me mourois déjà des ſots diſcours de cinq ou ſix perſonnes d'avec qui je ſortois, & qui me ſont venues voir ; vous êtes bienheureux de ne vous y être pas trouvé. La ſotte choſe que l'humanité ! qu'elle eſt ridicule ! que de vanité ! que de duperies ! que de petiteſſe ! & tout cela, faute de ſincérité de part & d'autre. Si les hommes vouloient ſe parler franchement, ſi on n'étoit point applaudi quand on s'en fait accroire, inſenſiblement l'amour-propre ſe rebuteroit d'être impertinent, & chacun n'oſeroit plus s'évaluer que ce qu'il vaut. Mais depuis que je vis, je n'ai encore vu qu'un homme vrai, & en fait de femmes je n'en connois point de cette eſpece.

ERGASTE.

Et moi, j'en connois une ; devinez-vous qui c'eſt ?

LA MARQUISE.

Non; je n'y suis point.

ERGASTE.

Eh! parbleu! c'est vous Marquise; où voulez-vous que je la prenne ailleurs?

LA MARQUISE.

Eh bien! vous êtes l'homme dont je vous parle; aussi m'avez-vous prévenue d'une estime pour vous, d'une estime....

ERGASTE.

Quand je dis vous, Marquise, c'est sans faire réflexion que vous êtes-là; je vous le dis comme je le dirois à une autre; je vous le raconte.

LA MARQUISE.

Comme de mon côté je vous cite sans vous voir, c'est un étranger à qui je parle.

ERGASTE.

Oui; vous m'avez surpris; je ne m'attendois pas à un caractere comme le vôtre. Quoi! dire inflexiblement la vérité? la dire à vos amis même? quoi! voir qu'il ne vous échape jamais un mot à votre avantage?

LA MARQUISE.

Eh! mais vous qui parlez, faites-vous autre chose que de vous critiquer sans cesse?

ERGASTE.

Revenons à vos originaux; quelle sorte de gens étoit-ce?

LA MARQUISE.

Ah ! les sottes gens ! l'un étoit un jeune homme de vingt-huit à trente ans, un fat, toujours agité du plaisir de se sentir fait comme il est ; il ne sçauroit s'accoutumer à lui ; aussi sa petite ame n'a-t-elle qu'une fonction, c'est de promener son corps comme la merveille de nos jours ; c'est d'aller toujours disant : voyez mon enveloppe ; voilà l'attrait de tous les cœurs ; voilà la terreur des maris & des amans ; voilà l'écueil de toutes les sagesses.

ERGASTE, *riant.*

Ah ! la risible créature !

LA MARQUISE.

Imaginez-vous qu'il n'a précisément qu'un objet dans la pensée, c'est de se montrer ; quand il rit, quand il s'étonne, quand il vous approuve, c'est qu'il se montre. Se tait-il ; change-t-il de contenance ; se tient-il sérieux ; ce n'est rien de tout cela qu'il veut faire, c'est qu'il se montre ; c'est qu'il vous dit : regardez-moi, remarquez mes gestes & mes attitudes ; voyez mes graces dans tout ce que je fais, dans tout ce que je dis ; voyez mon air fin, mon air leste, mon air cavalier, mon air dissipé ; en voulez-vous du

vif, du fripon, de l'agréablement étourdi? en voilà. Il diroit volontiers à tous les amans : n'eſt-il pas vrai que ma figure vous chicanne? à leurs Maîtreſſes : où en ſeroit votre fidélité ſi je voulois? à l'Indifférente : vous n'y tenez point; je vous réveille, n'eſt-ce pas? à la Prude : vous me lorgnez en deſſous? à la Vertueuſe : vous réſiſtez à la tentation de me regarder? à la jeune fille : avouez que votre cœur eſt ému. Il n'y a pas juſqu'à la perſonne âgée, qui, à ce qu'il croit, dit en elle-même en le voyant : quel dommage que je ne ſuis plus jeune!

ERGASTE, *riant.*

Ah, ah, ah, je voudrois bien que le perſonnage vous entendît.

LA MARQUISE.

Il ſentiroit que je n'exagere pas d'un mot : il a parlé d'un mariage qui a penſé ſe conclure pour lui; mais que trois ou quatre femmes jalouſes, déſeſperées & méchantes, ont trouvé ſourdement le ſecret de faire manquer; cependant il ne ſçait pas encore ce qui arrivera : il n'y a que les parens de la fille qui ſe ſont dédits, mais elle n'eſt pas de leur avis. Il ſçait de bonne part qu'elle eſt triſte,

qu'elle eſt changée ; il eſt même queſtion de pleurs ; elle ne l'a pourtant vu que deux fois, & ce que je vous dis-là, je vous le rends un peu plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat ſe doute toujours un peu qu'il l'eſt, & comme il a peur qu'on ne s'en doute auſſi, il biaiſe, il eſt fat le plus modeſtement qu'il lui eſt poſſible, & c'eſt juſtement cette modeſtie-là qui rend ſa fatuité ſenſible.

ERGASTE, *riant.*

Vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

A côté de lui étoit une nouvelle mariée, d'environ trente ans, de ces viſages d'un blanc fade, & qui font une phiſionomie longue & ſotte, & cette nouvelle épouſée, telle que je vous la dépeins, avec ce viſage qui, à dix ans étoit antique, prenoit des airs enfantins dans la converſation ; vous euſſiez dit d'une petite fille qui vient de ſortir de deſſous l'aîle de pere & de mere ; figurez-vous qu'elle eſt toute étonnée de la nouveauté de ſon état ; elle n'a point de contenance aſſurée ; ſes innocens appas ſont encore tout confus de ſon aventure ; elle n'eſt pas encore bien ſûre qu'il ſoit honnête d'avoir un

mari; elle baisse les yeux quand on la regarde; elle ne croit pas qu'il lui soit permis de parler si on ne l'interroge; elle me faisoit toujours une inclination de tête, en me répondant, comme si elle m'avoit remerciée de la bonté que j'avois de faire comparaison avec une personne de son âge; elle me traitoit comme une mere, moi qui suis plus jeune qu'elle: ah! ah! ah!

ERGASTE.

Ah, ah, ah; il est vrai que si elle a trente ans, elle est à peu près votre aînée de deux.

LA MARQUISE.

De près de trois, s'il vous plaît.

ERGASTE, *riant.*

Est-ce-là tout?

LA MARQUISE.

Non; car il faut que je me venge de tout l'ennui que m'ont donné ces originaux. Vis-à-vis de la petite fille de trente ans, étoit une assez grosse & grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étaloit glorieusement son embonpoint, & qui prend l'épaisseur de ses charmes pour de la beauté; elle est veuve, fort riche, & il y avoit auprès d'elle un jeune homme, un cadet qui n'a

rien

rien, & qui s'épuise en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du dernier bal de l'Opéra; j'y étois, a-t-elle dit, & j'y trompai mes meilleurs amis; ils ne me reconnurent point. Vous, Madame, a-t-il repris, vous, n'être pas reconnoissable. Ah! je vous en défie; je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête : eh! comment cela, Monsieur? oui, Madame, à je ne sçais quoi de noble & d'aisé qui ne pouvoit appartenir qu'à vous; & puis vous ôtâtes un gand, & comme, grace au Ciel, nous avons une main qui ne ressemble guere à d'autres, en la voyant je vous nommai; & cette main sans pair, si vous l'aviez vue, Monsieur, est assez blanche, mais large, ne vous déplaise, mais charnue, mais boursouflée, mais courte, & tient au bras le mieux nourri que j'aie vu de ma vie; je vous en parle sçavamment; car la grosse Dame au grand air de tête, prit long-tems du tabac pour exposer cette main unique qui a de l'étoffe pour quatre, & qui finit par des doigts d'une grosseur, d'une briéveté, à la différence de ceux de la petite fille de trente ans qui sont comme des filets.

ERGASTE, *riant.*

Un peu de variété ne gâte rien.

LA MARQUISE.

Notre cercle finissoit par un petit homme qu'on trouvoit si plaisant, si sémillant, qui ne dit rien & qui parle toujours; c'est-à-dire qu'il a l'action vive, l'esprit froid & la parole éternelle; il étoit auprès d'un homme grave qui décide par monosyllabes, & dont la compagnie paroissoit faire grand cas; mais, à vous dire vrai, je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque : elle est ample & respectable, & je le crois fort borné quand il ne l'a pas; les grandes perruques m'ont si souvent trompée, que je n'y crois plus.

ERGASTE, *riant.*

Il est constant qu'il y a de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent.

LA MARQUISE.

Grace au Ciel! la visite a été courte; je n'aurois pu la soutenir long-tems, & je viens respirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde! mais dites sérieusement, vous êtes donc un peu content de moi?

ERGASTE.

Plus que je ne puis dire.

LA MARQUISE.

Prenez garde, car je vous crois à la lettre; vous répondrez de ma raison là-dessus; je vous l'abandonne.

ERGASTE.

Prenez garde aussi de m'estimer trop.

LA MARQUISE.

Vous, Ergaste? vous êtes un homme admirable : vous me diriez que je suis parfaite, que je n'en appellerois pas; je ne parle pas de la figure, entendez-vous?

ERGASTE.

Oh! de celle-là vous vous en passeriez bien; vous l'avez de trop.

LA MARQUISE.

Je l'ai de trop? avec quelle simplicité il s'exprime! vous me charmez, Ergaste, vous me charmez.... A propos, vous envoyez à Paris; dites à votre homme qu'il vienne chercher une lettre que je vais achever.

ERGASTE.

Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin?



SCENE V.

FRONTIN, ERGASTE, LA MARQUISE.

FRONTIN.

MOnſieur?

ERGASTE.

Suivez Madame, elle va vous donner une lettre que vous remettrez à celui que je fais partir pour Paris.

FRONTIN.

Il eſt lui-même chez Madame qui attend la lettre.

LA MARQUISE.

Il l'aura dans un moment; j'apperçois Dorante qui ſe promene là-bas, & je me ſauve.

ERGASTE.

Et moi je vais faire mes paquets.



SCENE VI.

FRONTIN, LISETTE, *qui survient.*

FRONTIN.

Ils me paroissent bien satisfaits tous deux. Oh! n'importe, cela ne sçauroit durer.

LISETTE.

Eh bien! me voilà revenue; qu'as-tu imaginé?

FRONTIN.

Toutes réflexions faites, je conclus qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller tous deux.

LISETTE.

Que veux-tu dire? à quoi cela nous menera-t-il?

FRONTIN.

Je n'en sçais encore rien; je ne sçaurois t'expliquer mon projet; j'aurois de la peine à me l'expliquer à moi-même; ce n'est pas un projet, c'est une confusion d'idées fort spirituelles qui n'ont peut-être pas le sens commun, mais qui me flattent. Je verrai clair à mesure; à présent je n'y vois goute. J'apperçois pour-

tant en perſpective des diſcordes, des querelles, des dépits, des explications, des rancunes; tu m'accuſeras, je t'accuſerai; on ſe plaindra de nous; tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit; tu n'y comprends rien; la choſe eſt obſcure; j'eſſaye, je hazarde; je te conduirai & tout ira bien: m'entends-tu un peu?

LISETTE.

Oh! belle demande! cela eſt ſi clair.

FRONTIN.

Paix; voici nos gens qui arrivent: tu ſçais le rôle que je t'ai donné; obéis; j'aurai ſoin du reſte.

SCENE VII.

DORANTE, ARAMINTE, LISETTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! c'eſt vous, Liſette? nous avons cru qu'Ergaſte & la Marquiſe ſe promenoient ici.

LISETTE.

Non, Madame; mais nous parlions d'eux à votre profit.

DORANTE.

A mon profit! & que peut-on faire pour moi? la Marquise est à la veille d'épouser Ergaste; il y a du moins lieu de le croire, à l'empressement qu'ils ont l'un pour l'autre.

FRONTIN.

Point du tout; nous venons tout-à-l'heure de rompre ce mariage Lisette & moi dans notre petit conseil.

ARAMINTE.

Sur ce pied-là vous ne vous aimez donc pas, vous autres?

LISETTE.

On ne peut pas moins.

FRONTIN.

Mon étoile ne veut pas que je rende justice à Mademoiselle.

LISETTE.

Et la mienne veut que je rende justice à Monsieur.

FRONTIN.

Nous avions déjà conclu d'affaire avec d'autres, & Madame loge chez elle la petite personne que j'aime.

ARAMINTE.

Quoi! Marton?

FRONTIN.

Vous l'avez dit, Madame, mon amour est de sa façon. Quant à Mademoiselle,

ſon cœur eſt allé à Dubois, c'eſt lui qui le poſſede.

DORANTE.

J'en ſerois charmé, Liſette.

LISETTE.

Laiſſons-là ce détail; vous aimez toujours ma Maîtreſſe; dans le fond elle ne vous haïſſoit pas, & c'eſt vous qui l'épouſerez, je vous la donne.

FRONTIN.

Et c'eſt Madame à qui je prends la liberté de tranſporter mon Maître.

ARAMINTE, *riant.*

Vous me le tranſportez, Frontin! eh! que ſçavez-vous ſi je voudrai de lui?

LISETTE.

Madame a raiſon; tu ne lui ferois pas-là un grand préſent.

ARAMINTE.

Vous parlez fort mal, Liſette; ce que j'ai répondu à Frontin ne ſignifie rien contre Ergaſte, que je regarde comme un des hommes des plus dignes de l'attachement d'une femme raiſonnable.

LISETTE, *d'un ton ironique.*

A la bonne heure; je le trouvois un homme fort ordinaire, & je vais le regarder comme un homme fort rare.

FRONTIN.

Pour le moins auſſi rare que ta Maî-

tresse (soit dit sans préjudice de la reconnoissance que j'ai pour la bonne chere que j'ai fait chez elle.)

DORANTE.

Alte-là, faquin ; prenez garde à ce que vous direz de Madame la Marquise.

FRONTIN.

Monsieur, je défends mon Maître.

LISETTE.

Voyez donc cet animal ; c'est bien à toi à parler d'elle ; tu nous fais-là une belle comparaison.

FRONTIN, *criant.*

Qu'appelle-tu une comparaison ?

ARAMINTE.

Allez, Lisette, vous êtes une impertinente avec vos airs méprisans contre un homme dont je prends le parti, & votre Maîtresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi.

LISETTE.

Pardi, voilà bien du bruit pour un petit mot ; c'est donc le Phœnix, Monsieur Ergaste ?

FRONTIN.

Ta Maîtresse en est-elle un plus que nous ?

DORANTE.

Paix, vous dis-je.

FRONTIN.

Monsieur, je suis indigné : qu'est-ce donc que sa Maîtresse ? qui la releve tant au-dessus de mon Maître ? On sçait bien qu'elle est aimable ; mais il y en a encore de plus belle, quand ce ne seroit que Madame.

DORANTE, *haut.*

Madame n'a que faire là-dedans, maraut ; mais je te donnerois cent coups de bâton sans la considération que j'ai pour ton Maître.

SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE,

ERGASTE.

QU'est-ce donc, Dorante ? il me semble que tu cries ? est-ce ce coquin-là qui te fâche ?

DORANTE.

C'est un insolent.

ERGASTE.

Qu'as-tu donc fait, malheureux ?

FRONTIN.

Monsieur, si la sincérité loge quelque part, c'est dans votre cœur ; parlez ; la

plus belle femme du monde est-ce la Marquise ?

ERGASTE.

Non ; qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie-là, butor ? la Marquise est aimable & non pas belle.

FRONTIN, *joyeux.*

Comme un Ange !

ERGASTE.

Sans aller plus loin, Madame a les traits plus réguliers qu'elle.

FRONTIN.

J'ai prononcé de même sur ces deux articles, & Monsieur s'emporte ; il dit que sans vous la dispute finiroit sur mes épaules ; je vous laisse mon bon droit à soutenir, & je me retire avec votre suffrage.

SCÈNE IX.

ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

ERGASTE, *riant.*

QUoi ! Dorante, c'est-là ce qui t'irrite ? A quoi songes-tu donc ? Eh ! mais je suis persuadé que la Marquise elle-même ne se pique pas de beauté,

elle n'en a que faire pour être aimée.

DORANTE.

Quoiqu'il en soit, nous sommes amis ; l'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué, & j'espere que tu voudras bien t'en défaire, & s'il le faut, je t'en ferai prier par la Marquise, sans lui dire ce dont il s'agit.

ERGASTE.

Je te demande grace pour lui, & je suis sûr que la Marquise te la demandera elle-même : au reste, j'étois venu sçavoir si vous n'avez rien à mander à Paris, où j'envoye un de mes gens qui va partir ; peut-il vous être utile ?

ARAMINTE.

Je le chargerai d'un petit billet, si vous le voulez bien.

ERGASTE, *lui donnant la main.*

Allons, Madame, vous me le donnerez à moi-même.

(*La Marquise arrive au moment qu'ils sortent.*)



SCENE X.

LA MARQUISE, ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE.

LA MARQUISE.

EH ! où allez-vous donc, tous deux ?

ERGASTE.

Madame va me remettre un billet pour être porté à Paris, & je reviens ici dans le moment, Madame.

SCENE XI.

DORANTE, LA MARQUISE.

(*Après s'être regardés & avoir gardé un grand silence.*)

LA MARQUISE.

EH bien ! Dorante, me promenerai-je avec un muet ?

DORANTE.

Dans la triste situation où me met votre indifférence pour moi, je n'ai rien à dire, & je ne sçais que soupirer.

vous me rebutez par le contraire.

DORANTE, *vivement.*

Vous me pouſſez à bout; mon cœur en eſt plus croyable qu'un Miſantrope qui voudra peut-être paſſer pour ſincere à vos dépens, & aux dépens de la ſincérité même. A mon égard je n'exagere point; je dis que je vous adore, & cela eſt vrai; ce que je ſens pour vous ne s'exprime que par ce mot-là. J'appelle auſſi mon amour une paſſion, parce que c'en eſt une; je dis que votre raillerie me déſeſpere, & je ne dis rien de trop; je ne ſçaurois rendre autrement la douleur que j'en ai; & s'il ne faut pas m'enfermer, c'eſt que je ne ſuis qu'affligé & non pas inſenſé. Il eſt encore vrai que je ſoupire & que je me meurs d'être mépriſé; oui, je m'en meurs, oui, vos railleries ſont cruelles; elles me pénetrent le cœur, & je le dirai toujours. Adieu, Madame; voici Ergaſte, cet homme ſi ſincere, & je me retire; jouiſſez à loiſir de la froide & orgueilleuſe tranquillité avec laquelle il vous aime.

LA MARQUISE, *le voyant s'en aller.*

Il en faut convenir, ces dernieres fictions-ci ſont aſſez pathétiques.

SCENE XII.

LA MARQUISE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ſuis charmé de vous trouver ſeule, Marquiſe, je ne m'y attendois pas; je viens d'écrire à mon frere à Paris; ſçavez-vous ce que je lui mande? ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même.

LA MARQUISE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Que je vous aime.

LA MARQUISE, *riant.*

Je le ſçavois; je m'en étois apperçue.

ERGASTE.

Ce n'eſt pas-là tout; je lui marque encore une choſe.

LA MARQUISE.

Qui eſt?

ERGASTE.

Que je croyois ne vous pas déplaire.

LA MARQUISE.

Toutes vos nouvelles ſont donc vraies?

ERGASTE.

Je vous reconnois à cette réponſe franche.

LA MARQUISE.

Si c'étoit le contraire, je vous le dirois tout aussi unimment.

ERGASTE.

A ma premiere lettre, si vous voulez, je manderai tout net que je vous épouserai bien-tôt.

LA MARQUISE.

Eh, mais! apparemment.

ERGASTE.

Et comme on peut se marier à la campagne, je pourrai même mander que c'en est fait.

LA MARQUISE, *riant.*

Attendez, laissez-moi respirer; en vérité vous allez si vîte, que je me suis crue mariée.

ERGASTE.

C'est que ce sont de ces choses qui vont tout de suite quand on s'aime.

LA MARQUISE.

Sans difficulté; mais, dites-moi, Ergaste, vous êtes homme vrai; qu'est-ce que c'est que votre amour? car je veux être véritablement aimée.

ERGASTE.

Vous avez raison; aussi vous aimai-je de tout mon cœur.

LA MARQUISE.

Je vous crois : n'avez-vous jamais rien aimé plus que moi?

ERGASTE.

Non, d'homme d'honneur ; passe pour autant une fois en ma vie : oui, je pense bien avoir aimé autant; pour plus je n'en ai pas l'idée ; je crois même que cela ne seroit pas possible.

LA MARQUISE.

Oh! très-possible, je vous en réponds; rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage ; je n'ai qu'à être plus aimable & cela ira plus loin; passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux de celle que vous aimiez ou de moi?

ERGASTE.

Mais ce sont des graces différentes ; elle en avoit infiniment.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire un peu plus que moi.

ERGASTE.

Ma foi, je serois fort embarrassé de décider là-dessus.

LA MARQUISE.

Et moi, non, je prononce; votre incertitude décide ; comptez aussi que vous l'aimiez plus que moi.

ERGASTE.

Je n'en crois rien.

LA MARQUISE, *riant.*

Vous rêvez; n'aime-t-on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils sont aimables? & dès qu'elle l'étoit plus que je ne le suis, qu'elle avoit plus de graces, il a bien fallu que vous l'aimassiez davantage? votre cœur n'a guere de mémoire.

ERGASTE.

Elle avoit plus de graces; mais c'est ce qui est indécis, & si indécis, que je panche à croire que vous en avez bien autant.

LA MARQUISE.

Oui; panchez-vous, vraiment? cela est considérable; mais sçavez-vous à quoi je panche, moi?

ERGASTE.

Non.

LA MARQUISE.

A laisser-là cette égalité si équivoque; elle ne me tente point; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.

ERGASTE.

Je n'en doute pas; je sçais votre indifférence là-dessus, d'autant plus que si cette égalité n'y est point, ce seroit de si peu de chose.

LA MARQUISE, *vivement.*

Encore! eh! je vous dis que je n'en veux point, que j'y renonce. A quoi

ſert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins? ne vous travaillez plus à nous évaluer; mettez-vous l'eſprit en repos; je lui cede; j'en ferai un aſtre ſi vous voulez.

ERGASTE, *riant.*

Ah, ah, ah; votre badinage me charme; il en ſera donc ce qu'il vous plaira; l'eſſentiel eſt que je vous aime autant que je l'aimois.

LA MARQUISE.

Vous me faites bien de la grace; quand vous en rabattriez, je ne m'en plaindrois pas. Continuons, vos naïvetés m'amuſent; elles ſont de ſi bon goût. Vous avez paru, ce me ſemble, avoir quelqu'inclination pour Araminte?

ERGASTE.

Oui; je me ſuis ſenti quelque envie de l'aimer; mais la difficulté de pénétrer ſes diſpoſitions m'a rebuté, on riſque toujours de ſe méprendre avec elle, & de croire qu'elle eſt ſenſible quand elle n'eſt qu'honnête, & cela ne me convient point.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je fais grand cas d'elle: comment la trouvez-vous? à qui de nous deux, amour à part, donneriez-vous la préférence? ne me trompez point.

ERGASTE.

Oh ! jamais, & voici ce que j'en pense; Araminte a de la beauté; on peut dire que c'est une belle femme.

LA MARQUISE.

Fort bien ! & quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'est-ce pas ?

ERGASTE.

Pour vous, Marquise, vous plaisez plus qu'elle.

LA MARQUISE.

(à part, en riant.)

J'ai tort; je passe l'étendue de mes droits. Ah ! le sot homme ! qu'il est plat ! ah, ah, ah.

ERGASTE.

Mais de quoi riez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connoisseur, & qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ERGASTE.

Il me semble cependant qu'une certaine régularité de traits....

LA MARQUISE.

Visions, vous dis-je, pas plus belles l'une que l'autre : de la régularité dans les traits d'Araminte ! de la régularité ! vous me faites pitié ! & si je vous disois qu'il y a mille gens qui trouvent quelque

chose de baroque dans son air ?

ERGASTE.

Du baroque à Araminte !

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, du baroque; mais on s'y accoutume & voilà tout; & quand je vous accorde que nous n'avons pas plus de beauté l'une que l'autre, c'est que je ne me soucie guere de me faire tort; mais croyez que tout le monde la trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

ERGASTE.

Moi! je vous fais effroyable?

LA MARQUISE.

Mais il faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

ERGASTE.

J'ai dit que votre partage étoit de plaire plus qu'elle.

LA MARQUISE.

Soit, je plais davantage; mais je commence par faire peur.

ERGASTE.

Je puis m'être trompé, cela m'arrive souvent; je répons de la sincérité de mes sentimens, mais je n'en garantis pas la justesse.

LA MARQUISE.

A la bonne heure; mais quand on a le

goût faux, c'eſt une triſte qualité que d'être ſincere.

ERGASTE.

Le plus grand défaut de ma ſincérité, c'eſt qu'elle eſt trop forte.

LA MARQUISE.

Je ne vous écoute pas; vous voyez de travers, ainſi changeons de diſcours & laiſſons-là Araminte; ce n'eſt pas la peine de vous demander ce que vous penſiez de la différence de nos eſprits, vous ne ſçavez pas juger.

ERGASTE.

Quant à vos eſprits, le vôtre me paroît bien vif, bien ſenſible, bien délicat.

LA MARQUISE.

Vous biaiſez ici; c'eſt vain & emporté que vous voulez dire.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, ERGASTE. LISETTE.

LA MARQUISE.

MAis que vient faire ici Liſette? à qui en voulez-vous?

LISETTE.

A Monſieur, Madame; je viens vous avertir

avertir d'une chose ; Monsieur, vous sçavez que tantôt Frontin a osé dire à Dorante même, qu'Araminte étoit beaucoup plus belle que ma Maîtresse.

LA MARQUISE.

Quoi ! qu'est-ce donc, Lisette ? est-ce que nos beautés ont déjà été débattues ?

LISETTE.

Oui, Madame, & Frontin vous mettoit bien au-dessus d'Araminte, elle présente & moi aussi.

LA MARQUISE.

Elle présente ! qui répondoit ?

LISETTE.

Qui laissoit dire.

LA MARQUISE, *riant.*

Eh ! mais, conte-moi donc cela : comment ! je suis en procès sur d'aussi grands intérêts, & je n'en sçavois rien ? eh bien ?

LISETTE.

Ce que je veux apprendre à Monsieur, c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le tems que Dorante se fâchoit, s'emportoit contre lui en faveur de Madame.

LA MARQUISE.

Il s'emportoit, dis-tu, toujours en présence d'Araminte ?

LISETTE.

Oui, Madame ; sur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, Monsieur ; que

vous avez demandé à Dorante de quoi il ſe plaignoit, & que l'ayant ſçu, vous avez extrêmement loué ſon avis, je dis l'avis de Frontin; que vous y avez applaudi & déclaré que Dorante étoit un flatteur ou n'y voyoit goutte; voilà ce que cet effronté publie, & j'ai cru qu'il étoit à propos de vous informer d'un diſcours qui ne vous feroit pas honneur, & qui ne convient ni à vous ni à Madame.

LA MARQUISE, *riant.*

Le rapport de Frontin eſt-il exact, Monſieur?

ERGASTE.

C'eſt un ſot, il en dit beaucoup trop; il eſt faux que je l'ai applaudi ou loué; mais comme il ne s'agiſſoit que de la beauté qu'on ne ſçauroit conteſter à Araminte, je me ſuis contenté de dire froidement que je ne voyois pas qu'il eût tort.

LA MARQUISE, *d'un air critique & ſérieux.*

Il eſt vrai que ce n'eſt pas-là applaudir, ce n'eſt que confirmer, qu'appuyer la choſe.

ERGASTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Toujours devant Araminte?

ERGASTE.

Oui, & j'ai même ajouté, par une eſtime

particuliere pour vous, que vous seriez de mon avis vous-même.

LA MARQUISE.

Ah! vous m'excuserez : voilà où l'Oracle s'est trop avancé; je ne justifierai point votre estime; j'en suis fâchée; mais je connois Araminte, & je n'irai point confirmer aussi une décision qui lui tourneroit la tête, car elle est si sotte; je gage qu'elle vous aura cru, & il n'y auroit plus moyen de vivre avec elle. Laissez-nous, Lisette.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, ERGASTE.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous m'avez rendu compte de votre cœur; il est juste que je vous rende compte du mien.

ERGASTE.

Voyons.

LA MARQUISE.

Ma premiere inclination a d'abord été mon mari qui valoit mieux que vous, Ergaste, soit dit sans rien diminuer de l'estime que vous méritez.

ERGASTE.

Après, Madame.

LA MARQUISE.

Depuis ſa mort, je me ſuis ſentie, il y a deux ans, quelque ſorte de penchant pour un Etranger qui demeura peu de tems à Paris, que je refuſai de voir, & que je perdis de vue; homme à peu près de votre taille, ni mieux ni plus mal fait, de ces figures paſſables, peut-être un peu plus remplie, un peu moins fluette, un peu moins décharnée que la vôtre.

ERGASTE.

Fort bien! & de Dorante, que m'en direz-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Qu'il eſt plus doux, plus complaiſant; qu'il a la mine un peu plus diſtinguée, & qu'il penſe plus modeſtement de lui que vous; mais que vous plaiſez davantage.

ERGASTE.

J'ai tort auſſi, très-tort; mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'une figure auſſi chétive que la mienne, qu'un homme auſſi déſagréable, auſſi revêche, auſſi fortement infatué de lui-même, ait pu gagner votre cœur.

LA MARQUISE.

Eſt-ce que nos cœurs ont de la raiſon? Il entre tant de caprices dans les inclinations.

ERGASTE.

Il vous en a fallu un des plus détermi-

nés pour pouvoir m'aimer avec de ſi terribles défauts, qui ſont peut-être vrais, dont je vous ſuis obligé de m'avertir, mais que je ne ſçavois guere.

LA MARQUISE.

Eh! ſçavois-je, moi, que j'étois vaine, laide & mutine? vous me l'apprenez, & je vous rends inſtruction pour inſtruction.

ERGASTE.

Je tâcherai d'en profiter; tout ce que je crains, c'eſt qu'un homme auſſi commun, & qui vaut ſi peu, ne vous rebute.

LA MARQUISE, *froidement.*

Eh! dès que vous pardonnez à mes déſagrémens, il eſt juſte que je pardonne à la petiteſſe de votre mérite.

ERGASTE.

Vous me raſſurez.

LA MARQUISE, *à part.*

Perſonne ne viendra-t-il me délivrer de lui?

ERGASTE.

Quelle heure eſt-il?

LA MARQUISE.

Je crois qu'il eſt tard.

ERGASTE.

Ne trouvez-vous pas que le tems ſe brouille?

LA MARQUISE.

Oui; nous aurons de l'orage.

(Ils sont quelque tems sans se parler.)

ERGASTE.

Je suis d'avis de vous laisser ; vous me paroissez rêver.

LA MARQUISE.

Non ; c'est que je m'ennuye ; ma sincérité ne vous choquera pas.

ERGASTE.

Je vous en remercie, & je vous quitte ; je suis votre serviteur.

LA MARQUISE.

Allez, Monsieur.... A propos, quand vous écrirez à votre frere, n'allez pas si vîte sur les nouvelles de notre mariage.

ERGASTE.

Madame, je ne lui en dirai plus rien.

SCENE XV.

LA MARQUISE, *un moment seule*, LISETTE, *survient.*

LA MARQUISE, *seule.*

AH ! je respire. Quel homme avec son imbécille sincérité ! assurément, s'il dit vrai, je ne suis pas une jolie personne.

LISETTE.

Eh bien ! Madame, que dites-vous d'Ergaste ? est-il assez étrange ?

LA MARQUISE.

Eh ! mais, après tout, peut-être pas si étrange, Lisette ; je ne sçais plus qu'en penser moi-même ; il a peut-être raison ; je me méfie de tout ce qu'on m'a dit jusqu'ici de flatteur pour moi, & sur-tout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant, & qui doit être le plus grand fourbe, le plus grand menteur avec ses adulations. Ah ! que je me sçais bon gré de l'avoir rebuté !

LISETTE.

Fort bien ! c'est-à-dire que nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes de France ; je vous épargne le mot de belle, & toute la terre en a menti.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, est-ce qu'on est sincere ? toute la terre est polie....

LISETTE.

Oh ! vraiment, oui ; le témoignage d'un hipocondre est bien plus sûr.

LA MARQUISE.

Il peut se tromper, Lisette ; mais il dit ce qu'il voit.

LISETTE.

Où a-t-il donc pris des yeux ? vous m'impatientez ; je sçais bien qu'il y a des

minois d'un mérite incertain, qui semblent jolis aux uns, & qui ne le semblent pas aux autres; & si vous aviez un de ceux-là qui ne laissent pas de distinguer beaucoup une femme, j'excuserois votre méfiance; mais le votre est charmant : petits & grands, jeunes & vieux, tout en convient, jusqu'aux femmes; il n'y a qu'un cri là-dessus. Quand on me donna à vous, que me dit-on? Vous allez servir une Dame charmante. Quand je vous vis, comment vous trouvai-je? charmante. Ceux qui viennent içi, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent-ils? charmante. A la Ville, aux champs, c'est le même écho, par tout charmante; que diantre y a-t-il rien de plus confirmé, de plus prouvé, de plus indubitable?

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire; mais tu vois pourtant ce qui m'arrive?

LISETTE, *en colere.*

Pardi, vous avez un furieux penchant à vous rabaisser; je n'y sçaurois tenir; la petite opinion que vous avez de vous est insupportable.

LA MARQUISE.

Ta colere me divertit.

LISETTE.

Tenez, il vous eſt venu tantôt compagnie ; il y avoit des hommes & des femmes ; j'étois dans la ſalle d'en bas quand ils ſont deſcendus ; j'entendois ce qu'ils diſoient ; ils parloient de vous, & préciſément de beauté, d'agrémens.

LA MARQUISE.

En deſcendant ?

LISETTE.

Oui, en deſcendant ; mais il faudra que votre miſantrope les redreſſe ; car ils étoient tout auſſi ſots que moi.

LA MARQUISE.

Et que diſoient-ils donc ?

LISETTE.

Des bêtiſes, ils n'avoient pas le ſens commun ; c'étoit des yeux fins, un regard vif, une bouche, un ſourire, un teint, des graces, enfin des viſions, des chimeres.

LA MARQUISE.

Et ils ne te voyoient point ?

LISETTE.

Oh ! vous me feriez mourir ; la porte étoit fermée ſur moi.

LA MARQUISE.

Quelqu'un de mes gens pouvoit être là ; ce n'eſt pas par vanité, au reſte, que je ſuis en peine de ſçavoir ce qui en eſt ; car eſt-ce par-là qu'on vaut quelque choſe ?

non, c'eſt qu'il eſt bon de ſe connoître ; mais voici le plus hardi de mes flatteurs.

LISETTE.

Il n'en eſt pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE.

LA MARQUISE.

Eh bien! Monſieur, prétendez-vous que je vous paſſe encore vos ſoupirs, vos je vous adore, vos enchantemens ſur ma perſonne; venez-vous encore m'entretenir de mes appas : j'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connoître; j'ai vu Ergaſte; allez ſçavoir ce qu'il penſe de moi; il vous dira ſi je dois être contente du ſot amour propre que vous m'avez ſuppoſé par toutes vos exagérations.

LISETTE.

Allez, Monſieur, il vous apprendra que Madame eſt laide.

DORANTE.

Comment?

LISETTE.

Oui, laide; c'eſt une nouvelle décou-

verte ; à la vérité, cela ne ſe voit qu'avec les lunettes d'Ergaſte.

LA MARQUISE.

Il n'eſt pas queſtion de plaiſanter ; peu m'importe ce que je ſuis à cet égard ; ce n'eſt pas l'intérêt que j'y prens qui me fait parler ; pourvu que mes amis me croyent le cœur bon & l'eſprit bien fait, je les quitte du reſte ; mais qu'un homme que je voulois eſtimer, dont je voulois être sûre, m'ait regardée comme une femme dont il croyoit que ſes flatteries démonteroient la petite cervelle, voilà ce que je lui reproche.

DORANTE, *vivement.*

Et moi, Madame, je vous déclare que ce n'eſt plus ni vous ni vos graces que je défends ; vous êtes fort libre de penſer de vous ce qu'il vous plaira, je ne m'y oppoſe point ; mais je ne ſuis ni un adulateur ni un viſionnaire ; j'ai les yeux bons ; j'ai le jugement ſain ; je ſçais rendre juſtice, & je ſoutiens que vous êtes une des femmes du monde, la plus aimable, la plus touchante ; je ſoutiens qu'il n'y aura point de contradiction là-deſſus, & tout ce qui me fâche en le diſant, c'eſt que je ne ſçaurois le ſoutenir ſans faire l'éloge d'une perſonne qui m'outrage, & que je n'ai nulle envie de louer.

LISETTE.

Je ſuis de même ; on eſt fâché du bien qu'on dit d'elle.

LA MARQUISE.

Mais comment ſe peut-il qu'Ergaſte me trouve difforme, & vous charmante ? comment cela ſe peut-il ? c'eſt pour votre honneur que j'inſiſte ; les ſentimens varient-ils juſques-là ? ce n'eſt jamais que du plus au moins qu'on differe ; mais du blanc au noir, du tout au rien ; je m'y perds.

DORANTE, *vivement.*

Ergaſte eſt un extravagant ; la tête lui tourne, cet eſprit-là ne fera pas bonne fin.

LISETTE.

Lui ? je ne lui donne pas ſix mois ſans avoir beſoin d'être enfermé.

DORANTE.

Parlez, Madame, car je ſuis piqué ; c'eſt votre ſincérité que j'interroge ; vous êtes-vous jamais préſentée nulle part, au ſpectacle, en compagnie, que vous n'ayez fixé les yeux de tout le monde, qu'on ne vous y ait diſtinguée ?

LA MARQUISE.

Mais.... Qu'on ne m'ait diſtinguée.

DORANTE.

Oui, Madame, oui, je m'en fierai à ce que vous en ſçavez ; je ne vous crois pas capable de me tromper.

LISETTE.

Voyons comment Madame ſe tirera de ce pas-ci ; il faut répondre.

LA MARQUISE.

Eh bien! j'avoue que la queſtion m'embarraſſe.

DORANTE.

Eh ! morbleu ! Madame, pourquoi me condamnez-vous donc?

LA MARQUISE.

Mais cet Ergaſte?

LISETTE.

Mais cet Ergaſte eſt ſi hypocondre, qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous.

DORANTE.

Et cette Araminte eſt ſi dupe, qu'elle en eſt émue, qu'elle ſe rengorge & s'en eſtime plus qu'à l'ordinaire.

LA MARQUISE.

Tout de bon? cette pauvre petite femme! ah, ah, ah, ah..... Je voudrois bien voir l'air qu'elle a dans ſa nouvelle fortune : elle eſt donc bien gonflée?

DORANTE.

Ma foi, je l'excuſe; il n'y a point de femme en pareil cas qui ne ſe redreſſât auſſi-bien qu'elle.

LA MARQUISE.

Taiſez-vous, vous êtes un fripon; peu

s'en faut que je ne me redresse aussi, moi.

DORANTE.

Je parle d'elle, Madame, & non pas de vous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je me sens obligée de dire pour votre justification, qu'on a toujours mis quelque différence entr'elle & moi; je ne serois pas de bonne foi si je le niois; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

DORANTE.

Très-aimable; mais en fait de graces il y a bien des degrés.

LA MARQUISE.

J'en conviens; j'entens raison quand il faut.

DORANTE.

Oui, quand on vous y force.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi est-ce que je dispute? ce n'est pas pour moi, c'est pour vous; je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être satisfaite de votre caractere.

DORANTE.

Ce n'est pas que vous n'ayez vos défauts; vous en avez; car je suis sincere aussi, moi, sans me vanter de l'être.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Ah! ah! mais vous me charmez, Dorante; je ne vous connoissois pas. Eh

bien! ces défauts, je veux que vous me les disiez, au moins ; voyons.

DORANTE.

Oh! voyons. Est-il permis, par exemple, avec une figure aussi distinguée que la vôtre, & faite au tour, est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous? c'est distraction, c'est souvent par oubli de moi-même.

DORANTE.

Tanpis; ce matin encore vous marchiez toute courbée, pliée en deux comme une femme de quatre-vingt ans, & cela avec la plus belle taille du monde.

LISETTE.

Oh! oui; le plus souvent cela va comme cela peut.

LA MARQUISE.

Eh bien! tu vois, Lisette; en bon François il me dit que je ressemble à une vieille, que je suis contrefaite, que j'ai mauvaise façon, & je ne m'en fâche pas, je l'en remercie; d'où vient? c'est qu'il a raison & qu'il parle juste.

DORANTE.

J'ai eu mille envies de vous dire comme aux enfans ; tenez-vous droite.

LA MARQUISE.

Vous ferez fort bien; je ne vous rendois pas justice, Dorante, & encore une fois il faut vous connoître; je doutois même que vous m'aimassiez; & je résistois à mon penchant pour vous.

DORANTE.

Ah! Marquise!

LA MARQUISE.

Oui, j'y résistois; mais j'ouvre les yeux, & tout-à-l'heure vous allez être vengé. Ecoutez-moi, Lisette; le Notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet qui m'arrange des papiers; allez lui dire qu'il tienne tout prêt un contrat de mariage. (*à Dorante.*) Voulez-vous bien qu'il le remplisse de votre nom & du mien, Dorante?

DORANTE, *lui baisant la main.*

Vous me transportez, Madame!

LA MARQUISE.

Il y a long-tems que cela devroit être fait; allez, Lisette & approchez-moi cette table; y a-t-il dessus tout ce qu'il faut pour écrire?

LISETTE.

Oui, Madame; voilà la table, & je cours au Notaire.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas Araminte que je vois? que vient-elle nous dire?

SCENE XVII.

ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE.

ARAMINTE, *en riant.*

Marquise, je viens rire avec vous d'un discours sans jugement, qu'un valet a tenu & dont je sçais que vous êtes informée. Je vous dirois bien que je le désavoue; mais je pense qu'il n'en est pas besoin; vous me faites apparemment la justice de croire que je me connois, & que je sçais à quoi m'en tenir sur pareille folie.

LA MARQUISE.

De grace, permettez-moi d'écrire un petit billet qui presse; il n'interrompra point notre entretien.

ARAMINTE.

Que je ne vous gêne point.

LA MARQUISE, *écrivant.*

Ne parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous, Madame?

ARAMINTE.

De cela même.

LA MARQUISE.

Eh bien! il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on

y pourroit souhaiter de plus, c'est qu'Ergaste fût un meilleur juge.

ARAMINTE.

C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement; car il vous a traité plus favorablement que moi; il a décidé que vous plaisiez davantage, & je changerois bien mon partage contre vous.

LA MARQUISE.

Oui-dà; je sçais qu'il vous trouve réguliere, mais point touchante; c'est-à-dire que j'ai des graces & vous des traits; mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre; je dis le vôtre, (*elle se leve après avoir plié son billet*) parce-qu'entre nous nous sçavons que nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

ARAMINTE.

Je croirois assez la moitié de ce que vous dites.

LA MARQUISE, *plaisantant.*

La moitié!

DORANTE, *les interrompant.*

Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? souhaitez-vous que j'appelle?

LA MARQUISE.

(*à Araminte.*)

Non; je vais le donner moi-même: pardonnez si je vous quitte, Madame, j'en agis sans façon.

SCENE XVIII.

ARAMINTE, ERGASTE.

ERGASTE.

JE ne ſçais ſi je dois me préſenter devant vous.

ARAMINTE.

Je ne ſçais pas trop ſi je dois vous regarder moi-même; mais d'où vient que vous héſitez?

ERGASTE.

C'eſt que mon peu de mérite & ma mauvaiſe façon m'intimident; car je ſçais toutes mes vérités, on me les a dites.

ARAMINTE.

J'avoue que vous avez bien des défauts.

ERGASTE.

Auriez-vous le courage de me les paſſer!

ARAMINTE.

Vous êtes un homme ſi particulier.

ERGASTE.

D'accord.

ARAMINTE.

Un enfant ſçait mieux ce qu'il vaut, ſe connoît mieux que vous ne vous connoiſſez.

ERGASTE.

Ah! que me voilà bien!

ARAMINTE.

Défiant sur le bien qu'on vous veut jusqu'à en être ridicule.

ERGASTE.

C'est que je ne mérite pas qu'on m'en veuille.

ARAMINTE.

Toujours concluant que vous déplaisez.

ERGASTE.

Et que je déplairai toujours.

ARAMINTE.

Et par-là toujours ennemi de vous-même ; en voici une preuve ; je gage que vous m'aimiez quand vous m'avez quittée?

ERGASTE.

Cela n'est pas douteux, je ne l'ai cru autrement que par pure imbécillité.

ARAMINTE.

Et qui plus est, c'est que vous m'aimez encore ; c'est que vous n'avez pas cessé d'un instant.

ERGASTE.

Pas d'une minute.

SCENE XIX.

ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE.

LISETTE, *donnant un billet à Ergaste.*

TEnez, Monsieur, voilà ce qu'on vous envoye.

ERGASTE.

De quelle part?

LISETTE.

De celle de ma Maîtresse.

ERGASTE.

Eh! où est-elle donc?

LISETTE.

Dans son cabinet, d'où elle vous fait ses complimens.

ERGASTE.

Dites-lui que je les lui rends dans la salle où je suis.

LISETTE.

Ouvrez, ouvrez.

ERGASTE, *lit.*

Vous n'êtes pas au fait de mon caractere, je ne suis peut-être pas mieux au fait du vôtre; quittons-nous, Monsieur, actuellement, nous n'avons point d'autre parti à prendre.

ERGASTE, *rendant le billet.*

Le conseil est bon; je vais dans un moment l'assurer de ma parfaite obéissance.

LISETTE.

Ce n'est pas la peine; vous l'allez voir paroître, & je ne suis envoyée que pour vous préparer sur votre disgrace.

SCENE XX.

ERGASTE, ARAMINTE.

ERGASTE.

MAdame, j'ai encore une chose à vous dire.

ARAMINTE.

Quoi donc?

ERGASTE.

Je soupçonne que le Notaire est là-dedans qui passe un contrat de mariage; n'écrita-t-il rien en ma faveur?

ARAMINTE.

En votre faveur? mais vous êtes bien hardi; vous avez donc compté que je vous pardonnerois?

ERGASTE.

Je ne le mérite pas.

ARAMINTE.

Cela est vrai, & je ne vous aime plus; mais quand le Notaire viendra, nous verrons.

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

ERgaſte, ce que je vais vous dire vous ſurprendra peut-être ; c'eſt que je me marie, n'en ſerez-vous point fâché ?

ERGASTE.

Eh non ! Madame ; mais à qui ?

LA MARQUISE, *donnant la main à Dorante, qui la baiſe.*

Ce que vous voyez, vous le dit.

ERGASTE.

Ah ! Dorante, que j'en ai de joye !

LA MARQUISE.

Notre contrat de mariage eſt paſſé.

ERGASTE.

C'eſt fort bien fait, (*à Araminte.*) Madame, dirai-je auſſi que je me marie ?

LA MARQUISE.

Vous vous mariez ? à qui donc ?

ARAMINTE, *donnant la main à Ergaſte.*

Tenez, voilà de quoi répondre.

ERGASTE, *lui baiſant la main.*

Ceci vous l'apprend, Marquiſe ; on me fait grace, tout fluet que je ſuis.

LA MARQUISE, *avec joye.*

Quoi ! c'eſt Araminte que vous épouſez ?

ARAMINTE.

Notre contrat étoit presque passé avant le vôtre.

ERGASTE.

Oui; c'est Madame que j'aime, que j'aimois & que j'ai toujours aimée, qui plus est.

LA MARQUISE.

Ah! la comique avanture! je ne vous aimois pas non plus, Ergaste, je ne vous aimois pas; je me trompois; tout mon penchant étoit pour Dorante.

DORANTE, *lui prenant la main.*

Et tout mon cœur ne sera jamais qu'à vous.

ERGASTE, *reprenant la main d'Araminte.*

Et jamais vous ne sortirez du mien.

LA MARQUISE, *riant.*

Ah, ah, ah; nous avons pris un plaisant détour pour arriver-là! allons, belle Araminte, passons dans mon cabinet pour signer, & ne songeons qu'à nous réjouir.

FRONTIN.

Enfin nous voilà délivrés l'un de l'autre, j'ai envie de t'embrasser de joye.

LISETTE.

Non; cela seroit trop fort pour moi; mais je te permets de baiser ma main pendant que je détourne sa tête.

FRONTIN, *se cachant avec son chapeau.*

Non; voilà mon transport passé, & je te salue en détournant la mienne.

FIN.



L'ÉPREUVE,

COMÉDIE,

Pa Monſieur DE MARIVAUX,
de l'Académie Françoiſe :

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens, le 19 Novembre 1740.

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGÉLIQUE, ſa Fille.

LISETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet de Lucidor.

Me. BLAISE, jeune Fermier du Village.



L'ÉPREUVE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR, FRONTIN, *en bottes & en habit de Maître.*

LUCIDOR.



ENTRONS dans cette ſalle. Tu ne ſais donc que d'arriver?

FRONTIN.

Je viens de mettre pied à terre à la première Hôtellerie du Village ; j'ai demandé le chemin du Château, ſuivant l'ordre de votre lettre, & me voilà dans l'équipage que vous m'avez

prescrit. De ma figure, qu'en dites-vous?

(Il se retourne.)

Y reconnoissez-vous votre Valet de Chambre, & n'ai-je pas l'air un peu trop Seigneur ?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut. A qui t'es-tu adressé en entrant ?

FRONTIN.

Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, & vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi & de ma bonne mine ?

LUCIDOR.

Te proposer pour époux à une très-aimable fille.

FRONTIN.

Tout de bon ! Ma foi, Monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle.

LUCIDOR.

Eh ! non ; tu te trompes : c'est moi que la chose regarde.

FRONTIN.

En ce cas-là, je ne soutiens plus rien.

LUCIDOR.

Tu sçais que je suis venu ici il y a près de deux mois, pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée ; j'ai trouvé dans le Château, une Madame

Argante, qui en étoit comme la concierge, & qui est une petite Bourgeoise de ce pays-ci. Cette bonne Dame a une fille qui m'a charmé, & c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTIN, *riant.*

Pour cette fille que vous aimez ? la confidence est gaillarde ! Nous serons donc trois ? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet.

LUCIDOR.

Ecoute-moi donc ; j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire ? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche & mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

FRONTIN.

Ah ! c'est une autre histoire ; & cela étant, il y a une chose qui m'inquiette.

LUCIDOR.

Quoi ?

FRONTIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie, une fille qui ne m'a pas apperçu, je pense, qui causoit sur le pas

d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, & qui étoit à une Dame chez qui mon Maître alloit souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux ou trois fois ; mais comme elle étoit jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue, & cela vous grave dans l'esprit d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Madame Argante de ce nom-là, qui est du Village, qui y a toute sa famille, & qui a passé en effet quelque tems à Paris avec une Dame du Pays.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me reconnoîtra ; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remede que j'y sçache, c'est de payer d'effronterie, & de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTIN.

Oh ! pour de l'effronterie, je suis en fonds.

LUCIDOR.

N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend ?

FRONTIN.

Allons, je reſſemblerai, voilà tout; mais dites-moi, Monſieur, ſouffririez-vous un petit mot de repréſentation?

LUCIDOR.

Parle.

FRONTIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait ſage & raiſonnable; il me ſemble pourtant que votre projet eſt bien jeune.

LUCIDOR, *fâché.*

Hem?

FRONTIN.

Doucement. Vous êtes le fils d'un riche Négociant, qui vous a laiſſé plus de cent mille livres de rentes, & vous pouvez prétendre aux plus grands partis; le minois dont vous parlez eſt-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut ſe tirer de-là à meilleur marché, ce me ſemble.

LUCIDOR.

Tais-toi; tu ne connois point celle dont tu parles: il eſt vrai qu'Angélique n'eſt qu'une ſimple Bourgeoiſe de campagne; mais originairement elle me vaut bien, & je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances; elle eſt d'ailleurs ſi aima-

ble, & je démêle à travers son innocence; tant d'honneur & tant de vertu en elle, elle a naturellement un caractère si distingué, que si elle m'aime, comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTIN.

Comment! si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non; il n'a pas encore été question du mot d'amour entr'elle & moi; je ne lui ai jamais dit que je l'aime; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela: toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre & le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée, j'ai été même en quelque danger; je l'ai vu inquiette, allarmée, plus changée que moi; j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mere s'en apperçût; & depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même: je l'aime toujours, sans le lui dire; elle m'aime aussi, sans m'en parler, & sans vouloir cependant m'en faire un secret: son cœur simple, honnête & vrai n'en sçait pas davantage.

FRONTIN.

Mais vous, qui en sçavez plus qu'elle,

que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant ? Il ne gâteroit rien.

LUCIDOR.

Il n'est pas tems : tout sûr que je suis de son cœur, je veux sçavoir à qui je le dois ; & si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime ; c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre : il m'est encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui est entre nous deux, & c'est de quoi je vais profiter.

FRONTIN.

Voilà qui est fort bien ; mais ce n'étoit pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Oh ! pourquoi ? Mettez-vous à la place d'une fille, & ouvrez les yeux, vous verrez pourquoi. Il y a cent à parier contre un, que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot ! Eh ! bien, si tu plais, j'y remédierai sur le champ, en te faisant connoître. As-tu apporté les bijoux ?

FRONTIN, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, retire-toi, avant que quelqu'un que je vois

dans le jardin n'arrive. Va t'ajuster, & ne parois que dans une heure ou deux.

FRONTIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-vous que je vous l'ai prédit.

SCENE II.

LUCIDOR, Me. BLAISE, *qui vient doucement, habillé en riche Fermier.*

LUCIDOR.

IL vient à moi; il paroît avoir à me parler.

Me. BLAISE.

Je vous salue, Monsieur Lucidor. Eh! bien, qu'est-ce? Comment vous va? Vous avez bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez bien, Monsieur Blaise.

Me. BLAISE.

Faut convenir que voute maladie vous a bian fait du proufit. Vous velà, morgué! pus rougeaud, pus varmeille!... Ça réjouit, ça me plait à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

Me. BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves

gens, alle est si recommandable, surtout la vôtre, qui est la pus recommandable de tout le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque intérêt ; je voudrois pouvoir vous être utile à quelque chose.

Me. BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle & bonne, & je vians tout justement vous prier de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

Me. BLAISE.

Vous sçavez bian, Monsieur, que je fréquente chez Madame Argante, & sa fille Angélique. Alle est gentille, au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

Me. BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé; c'est, ne vous déplaise, que je vourois avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angélique?

Me. BLAISE.

Ah! Cette criature-là m'affole, j'en perds si peu d'esprit que j'ai; quand il fait jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en rêve: il faut du remede à ça, & je vians envars vous, à celle fin, par voute moyen,

pour l'honneur & le respect qu'an vous porte ici, sauf voute grace; & si ça ne vous torne pas à importunité de me favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mere, dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends; vous souhaitez que j'engage Madame Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-t-elle?

Me. BLAISE.

Oh! dame, quand par fois je li conte ma chance, alle rit de tout son cœur, & me plante-là. C'est bon signe, n'est-ce pas?

LUCIDOR.

Ni bon, ni mauvais; au surplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de plusieurs terres, fils de Fermier vous-même........

Me. BLAISE.

Et que je sis encore une jeunesse, car je n'ons que trente ans, & d'himeur folichonne, un Roger-Bontems.

LUCIDOR.

Le parti pourroit convenir, sans une difficulté.

Me. BLAISE.

Laquelle?

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que Ma-

dame Argante & toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête, & qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

Me. BLAISE.

Morgué! vous me faites-là un vilain tour avec voute avisement, Monsieur Lucidor : velà qui m'est bian rude, bian chagrinant & bian traître. Jarnigué! soyons bons, je l'approuve; mais ne foulons parsonne; je sis voute prochain autant qu'un autre, & ne faut pas peser sur sti-ci, pour alleger sti-là. Moi qui avois tant de peur que vous ne mourriez; c'étoit bian la peine de venir vingt fois demander : Comment va-t-il, comment ne va-t-il pas? Velà-t-il pas une santé qui m'est bian chanceuse, après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, & qui est mon cousin, afin que vous le sçachiez, mon propre cousin germain; ma mere étoit sa tante, & jarni! ce n'est pas bian fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoûte rien à l'obligation que je vous ai.

Me. BLAISE.

Sans compter que c'eſt cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez, comme un ſou, & que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous ; eſt-ce cela que vous en eſpérez ? Eh ! bien, je vous en donne douze pour en épouſer une autre & pour vous dédommager du chagrin que je vous fais.

Me. BLAISE, *étonné.*

Quoi ! douze mille livres d'argent ſec ?

LUCIDOR.

Oui, je vous les promets, ſans vous ôter cependant la liberté de vous préſenter pour Angélique ; au contraire, j'exige même que vous la demandiez à Madame Argante : je l'exige, entendez-vous ? Car ſi vous plaiſez à Angélique, je ſerois très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimeroit.

Me. BLAISE, *ſe frottant les yeux de ſurpriſe.*

Eh ! mais ! c'eſt comme un prince qui parle : douze mille livres ! Les bras m'en tombent ! Je ne ſçaurois me ravoir. Allons, Monſieur, boutez-vous-là, que je me proſterne devant vous, ni pus ni moins que devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'eſt pas néceſſaire : point de com-

plimens, je vous tiendrai parole.

Me. BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris, si brutal ! Eh ! dites-moi, Roi que vous êtes, si par aventure, Angélique me chérit, j'aurons donc la femme & les douze mille francs avec ?

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela ; écoutez-moi : je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendemment du mari que je lui offrirai : si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

Me. BLAISE.

Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera ; le Ciel m'en fera la grace, à cause de vous qui le desirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déja pas mieux que d'être refusé.

Me. BLAISE.

Hélàs ! peut-être bien que la somme m'étourdit un petit brin : j'en sis friand, je le confesse : alle est si consolante!

LUCIDOR.

Je mets cependant encore une condi-

tion à nôtre marché ; c'eſt que vous feigniez de l'empreſſement pour obtenir Angélique , & que vous continuiez de paroître amoureux d'elle.

Me. BLAISE.

Oui, Monſieur, je ſerons fidèle à ça ; mais j'ons bonne eſpérance de n'être pas daigne d'elle, & mêmement, j'avons opinion, ſi alle oſoit, qu'alle vous aimeroit pus que parſonne.

LUCIDOR.

Moi, Maître Blaiſe? Vous me ſurprenez ; je ne m'en ſuis pas apperçu, vous vous trompez ; en tout cas, ſi elle ne veut pas de vous, ſouvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là : je ſerois bien aiſe de ſçavoir ce qui en eſt, par pure curioſité.

Me. BLAISE.

An n'y manquera pas ; an li reprochera devant vous, drès que Monſieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal-à-propos glorieux, vous me ferez plaiſir auſſi de jetter vos vues ſur Liſette, que, ſans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choiſie, je vous en avertis.

Me. BLAISE.

Hélàs! il n'y a qu'à dire, an ſe revirera

itou sur elle; je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert Madame Argante; mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du Village.

Me. BLAISE.

Eh! voirement, alle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune & bien faite d'ailleurs.

Me. BLAISE.

Charmante. Monsieur verra l'appétit que je prends déja pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose; c'est de ne lui dire que vous l'aimez, qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte: il ne faut pas que Lisette sçache vos desseins auparavant.

Me. BLAISE.

Laissez faire à Blaise; en li parlant, je li dirai des propos où elle ne comprenra rin. La velà. Vous plaît-il que je m'en aille?

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

SCENE III.

LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

JE viens d'apprendre, Monſieur, par le petit garçon de notre Vigneron, qu'il vous étoit arrivé une viſite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'eſt un de mes amis qui vient me voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du Château ſouhaitez-vous qu'on le loge ?

LUCIDOR.

Nous verrons, quand il ſera revenu de l'Hôtellerie où il eſt retourné. Où eſt Angélique, Liſette ?

LISETTE.

Il me ſemble l'avoir vue dans le jardin, qui s'amuſoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR, *en montrant Me. Blaiſe.*

Voici un homme qui eſt de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouſer, & je lui demandois ſi elle avoit de l'inclination pour lui : qu'en penſez-vous ?

Me. BLAISE

Oui ; de queul avis êtes-vous touchant ça, belle Brunette, ma mie?

LISETTE.

Eh! mais autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici, elle n'a rien dans le cœur pour vous.

Me. BLAISE.

Rian du tout? C'est ce que je disois. Que Mademoiselle Lisette a de jugement!

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur; mais je ne sçaurois en faire une autre.

Me. BLAISE, *cavalierement.*

Stelle-là est belle & bonne, & je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc, & en effet, queul mérite avons-je pour li plaire à cette enfant.

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre prix, Monsieur Blaise; mais je crains que Madame Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fille.

Me. BLAISE, *riant.*

Ça est vrai, pas assez de bian. Pus vous allez, mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espere pas grand'chose.

Me. BLAISE.

Oui, velà ce que c'est; & pis tout ce qui viant, je le prends. (*A Lisette.*) Le biau brin de fille que vous êtes!

LISETTE.

La tête lui tourne, ou il y a là quelque chose que je n'entends pas.

Me. BLAISE.

Stapendant, je me baillerai bian du tourment pour avoir Angélique, & il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas; faut mettre les deux pour deviner juste.

LISESTE, *riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

LUCIDOR.

Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très-bon parti; il s'agit d'un homme du monde, & voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là.

LUCIDOR.

Adieu, Lisette; je vais faire un tour dans la grande allée: quand Angélique sera venue, je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris, sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

LUCIDOR, *à Blaise, en s'en allant, & à part.*

Ménagez vos termes avec Lisette, Maître Blaise.

Me. BLAISE.

Aussi fais-je ; je n'y mets pas le sens commun.

SCENE IV.

Me. BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monsieur Lucidor a le meilleur cœur du monde.

Me. BLAISE.

Oh ! un cœur magnifique, un cœur tout d'or ; au surplus, comment vous portez-vous, Mademoiselle Lisette ?

LISETTE, *riant*

Eh ! que voulez-vous dire avec votre compliment, Maître Blaise ? Vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

Me. BLAISE.

Oui, j'ons des manieres fantasques, & ça vous étonne, n'est-ce pas ? Je m'en doute bian.

(*Et par réflexion.*)

Que vous êtes agriable !

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ! Comme il me regarde ! En vérité, vous extravaguez.

Me. BLAISE.

Tout au conttaire, c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Eh bien ! contemplez, voyez ; ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier ?

Me. BLAISE.

Non ; c'est moi qui le vois mieux que de coutume ; il est tout nouviau pour moi.

LISETTE, *voulant s'en aller.*

Eh ! que le Ciel vous bénisse.

Me. BLAISE, *l'arrêtant.*

Attendez-donc.

LISETTE.

Eh ! que me voulez-vous ? C'est se moquer que de vous entendre ; on diroit que vous m'en contez ; je sçais bien que vous êtes un Fermier à votre aise, & que je ne suis pas pour vous : de quoi s'agit-il donc ?

Me. BLAISE.

De m'accouter sans y voir goutte, & de dire à part vous : Ouais ! faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret ? Vous ne me dites rien d'intelligible.

Me. BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu.

LISETTE.

Voilà qui eſt bien particulier ; ne recherchez-vous pas Angélique ?

Me. BLAISE.

Ça eſt itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve, & plus je m'y perds.

Me. BLAISE.

Faut que vous vous y perdiais.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver ſi agréable ? Par quel accident le remarquez-vous plus qu'à l'ordinaire ? Juſqu'ici vous n'avez pas pris garde ſi je l'étois ou non. Croirai-je que vous êtes tombé ſubitement amoureux de moi ? Je ne vous en empêche pas.

Me. BLAISE, *vîte & vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *riant.*

Que dites-vous donc ?

Me. BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point ; ni l'un ni l'autre ; vous m'en êtes témoin ; j'ons donné ma parole, je marche droit en beſogne, voyez-vous : il n'y a pas à rire à ça, je ne dis rin, mais je penſe, & je vais répétant, que vous êtes agriable !

LISETTE, *étonnée, le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, & ſi je ne me figurois pas que vous êtes timbré,

en vérité, je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

Me. BLAISE.

Oh ! soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il ny aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, & que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide,

LISETTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Me. BLAISE.

Et mêmement, à vous parmis de m'aimer, par exemple: j'y consens encore, si le cœur vous y porte, ne vous retenez pas ; je vous lâche la bride là dessus ; il n'y aura rian de pardu.

LISETTE.

Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en-tirerois-je ?

Me. BLAISE.

Oh ! dame, je sis bridé : mais ce n'est pas comme vous ; je ne sçaurois parler pus clair. Voici venir Angelique ; laissez-moi li toucher un petit mot d'affection, sans que ça empêche que vous soyez gentille.

LISETTE.

Ma foi, votre tête est dérangée, Monsieur Blaise ; je n'en rabats rien.

SCENE

SCENE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, Me. BLAISE.

ANGÉLIQUE, *un bouquet à la main.*

BOn jour, Monsieur Blaise: est-il vrai, Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour Monsieur Lucidor ?

LISETTE.

Oui, à ce que j'ai sçu.

ANGÉLIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Paris qu'on est venu ?

LISETTE.

C'est ce que je ne sçais pas ; Monsieur Lucidor ne m'en a rien appris.

Me. BLAISE.

Il n'y a pas d'apparence ; il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, Monsieur Blaise ! Et à qui donc, s'il vous plaît ?

Me. BLAISE.

La parsonne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage ; il s'agit d'un homme du monde, & il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE, *d'un air content & discret.*
D'un homme du monde qu'il ne nomme pas !

LISETTE.
Je vous rapporte ses propres termes.

ANGÉLIQUE.
Eh bien ! je n'en suis pas inquiette; on le connoîtra tôt ou tard.

Me. BLAISE.
Ce n'est pas moi, toujours.

ANGÉLIQUE.
Oh ! je le crois bien ; ce seroit là un beau mystère : vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

Me. BLAISE.
Stapendant j'ons mes prétentions itou ; mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant que je suis amoureux de vous ; vous le sçavez bian.

Lisette leve les épaules.

ANGÉLIQUE.
Je l'avois oublié.

Me. BLAISE,
Me v'là pour vous en aviser de rechef : vous souciez-vous un peu de ça, Mademoiselle Angélique ?

Lisette boude.

ANGÉLIQUE.
Hélas ! guères.

Me. BLAISE.
Guères ! C'est toujours queuque chose ;

prenez-y garde, au moins; car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, Monsieur Blaise ; car il me semble que non.

Me. BLAISE.

Ah ! bon ça ; v'là qui se comprend : c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça me chagraine ; mais n'importe, ne vous gênez pas ; je revianrai tantôt pour sçavoir si vous desirez que j'en parle à Madame Argante, ou s'il faudra que je m'en taise ; ruminez ça à part-vous, & faites à votre guise : bon jour.

Et à Lisette, à part.

Que vous êtes avenante !

LISETTE, *en colere.*

Quelle cervelle !

SCENE VI.

LISETTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

HEureusement, je ne crains pas son amour ; quand il me demanderoit à ma mere, il n'en sera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui ! c'est un conteur de sornettes, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGÉLIQUE.

Je ne l'écoute pas : mais dis-moi, Lisette, Monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE,

Mais, d'un mari distingué, d'un établissement considérable.

ANGÉLIQUE.

Très - considérable, si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh ! que soupçonnez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je rougirois trop, si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui, par hasard, que vous vous imaginez être l'homme en question, tout grand Seigneur qu'il est par ses richesses ?

ANGÉLIQUE.

Bon ! lui ! je ne sçais pas seulement moi-même ce que je veux dire : on rêve, on promene sa pensée, & puis c'est tout. On le verra, ce mari ; je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire. A propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, & il m'attend dans l'allée.

ANGÉLIQUE.

Eh ! va donc ; à quoi t'amuſes-tu là ? Pardi ! tu fais bien les commiſſions qu'on te donne ; il n'y ſera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE.

LUCIDOR.

Y A-t-il long-tems que vous êtes ici, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur ; il n'y a qu'un moment que je ſçais que vous avez envie de me parler, & je la querellois de ne me l'avoir pas dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une choſe aſſez importante.

LISETTE.

Eſt-ce en ſecret ? M'en irai-je ?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de néceſſité que vous reſtiez.

ANGÉLIQUE.

Auſſi-bien je crois que ma mere aura beſoin d'elle.

LISETTE.

Je me retire donc.

SCENE VIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR, *la regardant attentivement.*

ANGÉLIQUE, *en riant.*

A Quoi ſongez-vous donc en me conſidérant ſi fort ?

LUCIDOR.

Je ſonge que vous embelliſſez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade. A propos, je ſçais que vous aimez les fleurs, & je penſois à vous auſſi en cueillant ce petit bouquet : tenez, Monſieur, prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre ; j'aurai plus de plaiſir à vous le voir.

ANGÉLIQUE *prend un bouquet.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cela eſt ſi aiſé avec de certaines perſonnes ; mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'extrême amitié que j'ai pour vous, à condition qu'avant tout, vous m'instruirez de l'état de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas! le compte en sera bientôt fait! Je ne vous en dirai rien de nouveau: ôtez notre amitié que vous sçavez bien, il n'y a rien dans mon cœur, que je sçache; je n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plaisir; que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Comment faire? Vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là; mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il tant que cela? Que le tems passe vîte! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Con-

fiez-moi ce qui en eſt, comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſçais pas, Monſieur, pourquoi vous penſez que j'en diſtingue : des jeunes gens qui me font la cour ! eſt-ce que je les remarque ? Eſt-ce que je les vois ? Ils perdent donc bien leur tems.

LUCIDOR.

Je vous crois, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je ne me ſouciois d'aucun quand vous êtes venu ici, & je ne m'en ſoucie pas davantage depuis que vous y êtes, aſſurément.

LUCIDOR.

Etes-vous auſſi indifférente pour Maître Blaiſe, ce jeune Fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit ?

ANGÉLIQUE.

Il me demandera en ce qu'il lui plaira : mais, en un mot, tous ces gens-là me déplaiſent depuis le premier juſqu'au dernier ; principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop ſouvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien plus naturel de ſe plaire plus en votre compagnie qu'en la ſienne. Que cela eſt ſot !

LUCIDOR.

Si vous ne haïſſez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chere Angélique :

quand je ne vous vois pas, vous me manquez, & je vous cherche.

ANGÉLIQUE.

Vous ne cherchez pas long-tems, car je reviens bien vîte, & ne sors guères.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revènue, je suis content.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai, je vois avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais malheureusement vous n'êtes pas de notre Village, & vous retournerez peut-être bien-tôt à votre Paris, que je n'aime guères. Si j'étois à votre place, il me viendroit plutôt chercher que je n'irois le voir.

LUCIDOR.

Eh! qu'importe que j'y retourne ou non, puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux!

ANGÉLIQUE.

Tous deux, Monsieur Lucidor! Eh mais! contez-moi donc comme quoi.

LUCIDOR.

C'est que je vous destine un mari qui y demeure.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible? Ah! ça, ne me trom-

pez pas au moins, tout le cœur me bat; loge-t-il avec vous?

LUCIDOR.

Oui, Angélique; nous sommes dans la même maison.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas assez; je n'ose encore être bien-aise en toute confiance. Quel homme est-ce?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas là le principal. Après.

LUCIDOR.

Il est de mon âge & de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois sçavoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai!

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition, ni gloire, & qui n'exigera de celle qu'il épousera, que son cœur.

ANGÉLIQUE, *riant.*

Il l'aura, Monsieur Lucidor, il l'aura; il l'a déjà; je l'aime autant que vous, ni plus ni moins.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien, Angélique, je vous en assure; je le connois, c'est tout comme s'il vous le disoit lui-même.

ANGÉLIQUE.

Eh! sans doute; & moi je réponds aussi comme s'il étoit là.

LUCIDOR.

Ah! que de l'humeur dont il est, vous allez le rendre heureux!

ANGÉLIQUE.

Ah! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu, ma chere Angélique; il me tarde d'entretenir votre mere, & d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage, ne me permet pas de différer davantage; mais avant que je vous quitte, acceptez de moi ce petit présent de nôce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage & en qualité d'ami; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, & que nous y se-

rons ensemble ; mais il ne falloit point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique ; votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vîte.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

EH bien ! Mademoiselle, êtes-vous instruite ? A qui vous marie-t-on ?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chere Lisette, à lui-même ; & je l'attends.

LISETTE.

A lui, dites-vous ? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence ? Est-ce qu'il est ici ?

ANGÉLIQUE.

Et tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mere.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monsieur Lucidor, & ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGÉLIQUE.

Et si fait ; voilà vingt fois que je te le

répete. Si tu ſçavois comme nous nous ſommes parlés, comme nous nous entendions bien ſans qu'il ait dit; c'eſt moi: mais cela étoit ſi clair, ſi clair, ſi agréable, ſi tendre!...

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé. Mais le voici encore.

SCENE X.

LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Je reviens, belle Angélique; en allant chez votre mere, j'ai trouvé Monſieur qui arrivoit, & j'ai crû qu'il n'y avoit rien de plus preſſé que de vous l'amener; c'eſt lui, c'eſt ce mari pour qui vous êtes ſi favorablement prévenue, & qui, par le rapport de nos caractères, eſt en effet un autre moi-même; il m'a apporté auſſi le portrait d'une jeune & jolie perſonne qu'on veut me faire épouſer à Paris.

Il le lui préſente.

Jettez les yeux deſſus: comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE, *d'un air mourant, le repouſſe.*

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laiſſe enſemble, & je cours chez Madame Argante.

Il s'approche d'elle.

Etes-vous contente ?

Angélique, ſans lui répondre, tire la boëte du bijou, & la lui rend ſans le regarder : elle la met dans ſa main ; & il s'arrête comme ſurpris, & ſans la lui remettre ; après quoi il ſort.

SCENE XI.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE *reſte immobile ; Liſette tourne autour de Frontin avec ſurpriſe, & Frontin paroit embarraſſé.*

FRONTIN.

MAdemoiſelle, l'étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon inclination naiſſante ; vous me découragez tout-à-fait, & je ſens que je perds la parole.

LISETTE.

Mademoiſelle eſt immobile, vous muet, & moi ſtupéfaite ; j'ouvre les yeux, je regarde, & je n'y comprends rien.

ANGÉLIQUE, *triſtement.*

Liſette, qui eſt-ce qui l'auroit cru ?

LISETTE.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

FRONTIN.

Si la charmante Angélique daignoit ſeulement jetter un regard ſur moi, je crois que je ne lui ferois point de peur, & peut-être y reviendroit-elle : on s'accoutume aiſément à me voir, j'en ai l'expérience ; eſſayez-en.

ANGÉLIQUE, *ſans le regarder.*

Je ne ſçaurois ; ce ſera pour une autre fois : Liſette, tenez compagnie à Monſieur, je lui demande pardon, je ne me ſens pas bien, j'étouffe, & je vais me retirer dans ma chambre.

SCENE XII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

MOn mérite a manqué ſon coup.

LISETTE, *à part.*

C'eſt Frontin, c'eſt lui-même.

FRONTIN, *les premiers mots, à part.*

Voici le plus fort de ma beſogne ici. Ma mie, que dois-je conjecturer d'un auſſi langoureux accueil ?

Elle ne répond pas, & le regarde. Il continue.

Eh bien ! répondez donc. Allez-vous me dire auſſi que ce ſera pour une autre fois ?

LISETTE.

Monſieur, ne t'ai-je pas vu quelque part ?

FRONTIN.

Comment donc ! Ne t'ai je pas vu quelque part ? Ce Village-ci eſt bien familier.

LISETTE, *à part, les premiers mots.*

Eſt-ce que je me tromperois ?..... Monſieur, excuſez-moi ; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dorman où j'étois ?

FRONTIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Madame Dorman ? Dans quel quartier ?

LISETTE.

Du côté de la Place Maubert, chez un Marchand de Caffé, au ſecond.

FRONTIN.

Une Place Maubert, une Madame Dorman, un ſecond ! Non, mon enfant, je ne connois point cela, & je prends toujours mon caffé chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot : mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontin, & il faut que je me faſſe toute la violence du monde pour m'imaginer que ce n'eſt point lui.

FRONTIN.

Frontin ! Mais c'eſt un nom de valet.

LISETTE.

Oui, Monſieur, & il m'a ſemblé que c'étoit toi.... Que c'étoit vous, dis-je.

FRONTIN.

Quoi ! toujours des tu & des toi ! Vous me laſſez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui reſſembles ſi fort.... Eh ! Monſieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi ! tout de bon, ce n'eſt pas toi ?.... Je veux dire, ce n'eſt pas vous ?

FRONTIN, *riant.*

Je crois que le plus court eſt d'en rire moi-même. Allez, ma fille, un homme moins raiſonnable & de moindre étoffe ſe fâcheroit ; mais je ſuis trop au-deſſus de votre mépriſe, & vous me divertiriez beaucoup, ſi ce n'étoit le déſagrément qu'il y a d'avoir une phyſionomie commune avec ce coquin-là. La nature pouvoit ſe paſſer de lui donner le double de la mienne, & c'eſt un affront qu'elle m'a fait : mais ce n'eſt pas votre faute ; parlons de votre Maîtreſſe.

LISETTE.

Oh ! Monſieur, n'y ayez point de regret ; celui pour qui je vous prenois eſt un garçon fort aimable, fort amuſant,

plein d'esprit, & d'une très jolie figure.

FRONTIN.

J'entends bien, la copie est parfaite.

LISETTE.

Si parfaite, que je n'en reviens point, & tu serois le plus grand maraud..... Monsieur, je me brouille encore; ressemblance m'emporte.

FRONTIN.

Ce n'est rien, je commence à m'y faire; ce n'est pas à moi à qui vous parlez.

LISETTE.

Non, Monsieur, c'est à votre copie, & je voulois dire qu'il auroit grand tort de me tromper; car je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui; je crois qu'il m'aimoit, & je le regrette.

FRONTIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine. (*à part.*) Que cela est flatteur!

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier: à chaque fois que vous parlez, il me semble l'entendre.

FRONTIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant, dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, & volontiers les mêmes inclinations; il vous aimoit, dites-vous, & je ferois comme lui, sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas! je me réjouiſſois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTIN, *à part, le premier mot.*

Oh!...Tant d'amour ſera récompenſé, ma belle enfant, je vous le prédis; en attendant, vous ne perdrez pas tout, je m'intéreſſe à vous, & je vous rendrai ſervice; ne vous mariez point ſans me conſulter.

LISETTE.

Je ſçais garder un ſecret; Monſieur, dites-moi ſi c'eſt toi....

FRONTIN, *en s'en allant.*

Allons, vous abuſez de ma bonté; il eſt tems que je me retire. (*& après.*) Ouf, le rude aſſaut!

SCENE XIII.

LISETTE, *un moment ſeule.*
Me. BLAISE.

LISETTE.

JE m'y ſuis pris de toutes façons, & ce n'eſt pas lui ſans doute; mais il n'y a jamais rien eu de pareil: quand ce ſeroit lui, au reſte, Maître Blaiſe eſt bien un autre parti, ſi il m'aime.

Me. BLAISE.

Eh bien! fillette, à quoi en ſuis-je avec Angélique?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

Me. BLAISE, *en riant.*

Eh ! mais, tampire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tampis que vous dites en riant ?

Me. BLAISE.

C'eſt que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tout cas, j'ai un avis à vous donner ; c'eſt qu'Angélique ne paroît pas diſpoſée à accepter le mari que Monſieur Lucidor lui deſtine, & qui eſt ici ; & que ſi, dans ces circonſtances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

BLAISE, *triſtement.*

Croyez-vous ! Eh ! mais tant mieux.

LISETTE.

Oh ! vous m'impatientez avec vos tant mieux ſi triſtes, vos tampis ſi gaillards, & le tout en m'appellant ma grande fille & mon poulet ; il faut, s'il vous plaît, que j'en aye le cœur net, Monſieur Blaiſe : pour la derniere fois, eſt-ce que vous m'aimez ?

Me. BLAISE.

Il n'y a pas encore de réponſe à ça.

LISETTE.

Nous vous moquez donc de moi ?

Me. BLAISE.

V'là une mauvaiſe penſée.

LISETTE.

Avez-vous toujours dessein de demander Angélique en mariage ?

Me. BLAISE.

Le micmac le requiert.

LISETTE.

Le micmac ! Et si on vous la refuse, en serez-vous fâché ?

Me. BLAISE, *riant.*

Oui-dà.

LISETTE.

En vérité, dans l'incertitude où vous me tenez de vos sentimens, que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites ? Mettez-vous à ma place.

Me. BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

LISETTE.

Eh ! quelle est-elle ? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez...

Me. BLAISE, *riant.*

Oui, je suppose....

LISETTE.

Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat.

Me. BLAISE, *riant.*

Hé, hé, hé....Lorgnez-moi un peu, que je voye si ça est vrai.

LISETTE.

Qu'en ferez-vous ?

Me. BLAISE.

Hé, hé... Je le garde. La gentille enfant ! Queu dommage de laisser ça dans la peine !

LISETTE.

Quelle obscurité ! Voilà Madame Argante & Monsieur Lucidor ; il est apparemment question du mariage d'Angélique avec l'Amant qui lui est venu ; la mere voudra qu'elle l'épouse, & si elle obéit, comme elle y sera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez ; ainsi retirez-vous, je vous prie.

Me. BLAISE.

Oui ; mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenant.

LISETTE, *fâchée.*

Encore ? Oh ! votre enigme est d'une impertinence qui m'indigne.

Me. BLAISE, *riant, & s'en allant.*

C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent.

LISETTE, *le voyant aller.*

Douze mille francs ! Où va-t-il prendre ce qu'il dit là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

Mde. ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE.

Mde. ARGANTE, *en entrant*, *à Frontin.*

EH! Monſieur, ne vous rebutez point; il n'eſt pas poſſible qu'Angelique ne ſe rende, il n'eſt pas poſſible.

(*A Liſette.*)

Liſette, vous étiez préſente quand Monſieur a vu ma fille; eſt-il vrai qu'elle ne l'ait pas bien reçu? Qu'a-t-elle donc dit? Parlez; a-t-il lieu de ſe plaindre?

LISETTE.

Non, Madame; je ne me ſuis point appercue de mauvaiſe réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune & honnête fille, qui ſe trouve, pour ainſi dire, mariée dans la minute; mais pour le peu que Madame la raſſure & s'en mêle, il n'y aura pas la moindre difficulté.

LUCIDOR.

Liſette a raiſon, je penſe comme elle.

Mde. ARGANTE.

Eh! ſans doute; elle eſt ſi jeune & ſi innocente!

FRONTIN.

Madame, le mariage en impromptu

étonne l'inocence, mais ne l'afflige pas; & votre fille eſt allée ſe trouver mal dans ſa chambre.

Mde. ARGANTE.

Vous verrez, Monſieur, vous verrez.. Allez, Liſette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout à l'heure. Amenez-la ici; partez.

(*A Frontin.*)

Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouvemens-là, Monſieur; ce ne ſera rien.

(*Liſette ſort.*)

FRONTIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'expoſer à cette aventure-ci; il eſt fâcheux à un galant homme, à qui tout Paris jette ſes filles à la tête, & qui les refuſe toutes, de venir lui-même eſſuyer les dédains d'une jeune citoyenne de Village, à qui on ne demande préciſement que ſa figure en mariage. Votre fille me convient fort, & je rends graces à mon ami de me l'avoir retenue: mais il falloit, en m'apellant, me tenir ſa main ſi prête & ſi diſpoſée, que je n'euſſe qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

Mde. ARGANTE.

Eh! Messieurs, un peu de patience; régardez-la, dans cette occasion-ci, comme un enfant.

SCENE XV.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE, Mde. ARGANTE.

Mde. ARGANTE.

APprochez, Mademoiselle, approchez : n'êtes-vous pas bien sensible à l'honneur que vous fait Monsieur, de venir vous épouser, malgré votre peu de fortune & la médiocrité de votre état?

FRONTIN.

Rayons ce mot d'honneur, mon amour & ma galanterie le désapprouvent.

Mde. ARGANTE.

Non, Monsieur; je dis la chose comme elle est. Répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mere....

Mde. ARGANTE.

Vîte donc,

FRONTIN.

Point de ton d'autorité, ſinon je reprends mes bottes & monte à cheval.

(*A Angélique.*)

Vous ne m'avez pas encore regardé, fille aimable ; vous n'avez point encore vu ma perſonne ; vous la rebutez ſans la connoître ; voyez-la pour la juger.

ANGÉLIQUE.

Monſieur......

Mde. ARGANTE.

Monſieur, ma mere. Levez la tête.

FRONTIN.

Silence, maman ; voilà une réponſe entamée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuſe, Mademoiſelle ; il faut que vous ſoyez née coeffée.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

En tout cas, je ne ſuis pas née babillarde.

FRONTIN.

Vous n'en êtes que plus rare. Allons, Mademoiſelle, reprenez haleine, & prononcez.

Mde. ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je ſuis mortifié !

FRONTIN, *à Angélique.*

Courage ; encore un effort pour achever.

ANGÉLIQUE.

Monſieur, je ne vous connois point.

FRONTIN.

La connoiſſance eſt ſi-tôt faite en mariage ; c'eſt un pays où l'on va ſi vîte. . . . . .

Mde. ARGANTE.

Comment, étourdie, ingrate que vous êtes !

FRONTIN.

Ah ! ah ! Madame Argante, vous avez le dialogue d'une rudeſſe inſoûtenable.

Mde. ARGANTE.

Je ſors ; je ne pourrois pas me retenir ; mais je la déshérite, ſi elle continue de répondre auſſi mal aux obligations que nous vous avons, Meſſieurs. Depuis que Monſieur Lucidor eſt ici, ſon ſéjour n'a été marqué pour nous, que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu'elle ne pouvoit pas l'eſpérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite. . . . . .

FRONTIN.

Tout doux ; appuyez légèrement ſur le dernier.

Mde. ARGANTE, *en s'en allant.*

Et, merci de ma ! vie qu'elle l'accepte, ou je la renonce.

SCENE XVI.

LUCIDOR, FRONTIN, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

EN vérité, Mademoiselle, on ne ſçauroit vous excuſer. Attendez-vous qu'il vous vienne un Prince ?

FRONTIN.

Sans vanité, voici mon apprentiſſage en fait de refus ; je ne connoiſſois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous ſçavez, belle Angélique, que je vous ai d'abord conſulté ſur ce mariage ; je n'y ai penſé que par zèle pour vous, & vous m'en avez paru ſatisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur, votre zèle eſt admirable ; c'eſt la plus belle choſe du monde : j'ai tort, je ſuis une étourdie ; mais laiſſez-moi dire. A cette heure que ma mere n'y eſt plus, & que je ſuis un peu plus hardie, il eſt juſte que je parle à mon tour, & je commence par vous, Liſette ; c'eſt que je vous prie de vous taire, entendez-vous ?

Il n'y a rien ici qui vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous plaira, sans que je vous en demande compte, & je ne vous dirai point sottement, ni que vous êtes née coeffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni que vous attendez un Prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus, sans sçavoir ni quoi, ni qu'est-ce.

FRONTIN.

Sur sa part, je devine la mienne.

ANGÉLIQUE.

La vôtre est toute prête, Monsieur. Vous êtes honnête homme, n'est-ce pas?

FRONTIN.

C'est en quoi je brille.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille qui ne vous a jamais fait de mal ? Cela seroit cruel & barbare.

FRONTIN.

Je suis l'homme du monde le plus humain ; vos pareilles en ont mille preuves.

ANGÉLIQUE.

C'est bien fait. Je vous dirai donc, Monsieur, que je serois mortifiée, s'il falloit vous aimer : le cœur me le dit; on sent cela : non que vous ne soyez fort aimable, pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime ;

je ne finirai point de vous louer, quand ce sera pour un autre ; je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis-là ; j'y vais de tout mon cœur ; ce n'est pas moi qui ai été vous chercher une fois ; je ne songeois pas à vous ; & si je l'avois pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous crier : Ne venez pas, que de vous dire : Allez-vous-en.

FRONTIN.

Comme vous me le dites.

ANGÉLIQUE.

Oh ! sans doute, & le plutôt sera le mieux. Mais que vous importe ? Vous ne manquerez pas de filles ; quand on est riche, ou en a tant qu'on veut, à ce qu'on dit ; au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent ; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre ; c'est-là mon humeur.

FRONTIN.

Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira, je ne vous retiens point ; il est tard à cette heure ; mais il fera beau demain.

FRONTIN, *à Lucidor.*

Mon grand ami, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné, & je le reçois.

ſauf vos conſeils, qui me règleront là-deſſus cependant; ainſi, belle ingrate, je différe encore mes derniers adieux.

ANGÉLIQUE.

Quoi! Monſieur, ce n'eſt pas fait? Pardi! vous avez bon courage!

(*Et quand il eſt parti.*)

Votre ami n'a guères de cœur; il me demande à qu'elle heure il partira, & il reſte.

SCENE XVII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

IL n'eſt pas ſi aiſé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarraſſerai de lui.

LISETTE.

Quelle perte! un homme qui lui faiſoit ſa fortune!

LUCIDOR.

Il y a des antipathies inſurmontables; ſi Angélique eſt dans ce cas-là, je ne m'étonne point de ſon refus, & je ne renonce pas au projet de l'établir avantageuſement.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Monſieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions que j'ai ! Et qu'avez-vous à reprocher à mon amitié ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Son amitié ? Le méchant homme !

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez.

ANGÉLIQUE.

Moi, Monſieur, me plaindre ? Et qui eſt-ce qui y ſonge ? Où ſont les reproches que je vous fais ? Me voyez-vous fachée ? Je ſuis très-contente de vous ; vous en agiſſez on ne peut pas mieux : comment donc ? vous m'offrez des maris tant que j'en voudrai ; vous m'en faites venir de Paris, ſans que j'en demande ; y a-t-il rien de plus obligeant, de plus officieux ? Il eſt vrai que je laiſſe-là tous vos mariages ; mais auſſi il ne faut pas croire, à cauſe de vos rares bontés, qu'on ſoit obligée, vîte & vîte, de ſe donner au premier venu que vous attirerez de je ne ſçais où, & qui arrivera tout botté pour m'épouſer ſur votre parole ; il ne faut pas croire cela. Je ſuis fort

reconnoiſſante ; mais je ne ſuis pas idiote.

LUCIDOR.

Quoi que vous en diſiez, vos diſcours ont une aigreur que je ne ſçais à quoi attribuer, & que je ne mérite point.

LISETTE.

Ah ! j'en ſçais bien la cauſe, moi, ſi je voulois parler.

ANGÉLIQUE.

Hem ! Qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſcience, que vous avez ? Que veut-elle dire ? Ecoutez, Liſette, je ſuis naturellement douce & bonne ; un enfant a plus de malice que moi ; mais ſi vous me fâchez, vous m'entendez bien, je vous promets de la rancune pour mille ans.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit préſent que je vous avois fait, & que vous m'avez rendu ſans me dire pourquoi.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi ? C'eſt qu'il n'eſt pas juſte que je l'aye. Le mari & les bijoux étoient pour aller enſemble, & en rendant l'un, je rends l'autre. Vous voilà bien embarraſſé ; gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres ; reprenez ceux-ci.

ANGÉLIQUE.

Oh ! quelle garde tout, Monſieur, je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramaſſerai.

LUCIDOR.

C'eſt-à-dire, que vous ne voulez pas que je ſonge à vous marier, & que, malgré ce que vous m'avez dit tantôt, il y a quelque amour ſecret dont vous me faites myſtère.

ANGÉLIQUE.

Eh ! mais, cela ſe peut bien ; oui, Monſieur ; voilà ce que c'eſt ; j'en ai pour un homme d'ici, & quand je n'en aurois pas, j'en prendrois tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaiſie.



SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, Me. BLAISE.

Me. BLAISE.

JE requiers la parmission d'interrompre, pour avoir la déclaration de voute darniere volonté. Mademoiselle, retenez-vous voute amoureux nouviau venu?

ANGÉLIQUE.

Non ; laissez-moi.

Me. BLAISE.

Me retenez-vous, moi.

ANGÉLIQUE.

Non.

Me. BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous?

ANGÉLIQUE.

L'insupportable homme!

LISETTE.

Etes-vous sourd, Me. Blaise? Elle vous dit que non.

Me. BLAISE, *à Lisette.*

Oui, mamie. Ah! ça, Monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime,

comme quoi alle me repousse, que si alle ne me prend pas, c'est sa faute, & que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jetter l'endosse.

(A Lisette, à part.)

Bon-jour, poulet.

(Et puis à tous.)

Au demeurant, ça ne me surprend point : Mademoiselle Angélique en refuse deux ; alle en refuseroit trois, alle en refuseroit un boissieau ; il n'y en a qu'ùn qu'alle envie ; tout le reste est du fretin pour alle, hors mis Monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGÉLIQUE, *outrée.*

Monsieur Lucidor!

Me. BLAISE.

Li-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devint mort?

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là. Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment! Ne le croyez pas; vous ne feriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer, à cause que je pleure, à cause que je donne des marques de bon

cœur? Eh ! mais, je pleure tous les malades que je vois ; je pleure pour tout ce qui eſt en danger de mourir. Si mon oiſeau mouroit devant moi, je pleurerois. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui ?

LISETTE.

Paſſons, paſſons là-deſſus ; car à vous parler franchement, je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous auſſi, Liſette? Vous m'accablez, vous me déchirez. Eh! que vous ai-je fait? Quoi ! un homme qui ne ſonge point à moi, qui veut me marier à tout le monde ; je l'aimerois, moi, qui ne pourrois pas le ſouffrir, s'il m'aimoit, moi qui ai de l'nclination pour un autre ? J'ai donc le cœur bien bas, bien miſérable ? Ah ! que l'affront qu'on me fait m'eſt ſenſible !

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angélique, vous n'êtes pas raiſonnable ; ne voyez-vous pas que ce ſont nos petites converſations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, & qu'elle ne mérite pas votre attention?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Monſieur, c'eſt par diſcrétion que je ne vous ai pas dit ma penſée ; mais

je vous aime ſi peu, que ſi je ne me retenois pas, je vous haïrois, depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, Monſieur, je vous haïrois; je ne ſçais trop même ſi je ne vous hais pas : je ne voudrois pas jurer que non; car j'avois de l'amitié pour vous, & je n'en ai plus. Eſt-ce là des diſpoſitions pour aimer.

LUCIDOR.

Je ſuis honteux de la douleur où je vous vois. Avez-vous beſoin de vous défendre? Dès que vous en aimez un autre, tout n'eſt-il pas dit?

Me. BLAISE.

Un autre galant? Alle ſeroit, morgué! bian en peine de le montrer.

ANGÉLIQUE.

En peine? Eh! bien, puiſqu'on m'obſtine, c'eſt juſtement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai ſoupçonné.

Me. BLAISE.

Moi!

LISETTE.

Bon! Cela n'eſt pas vrai.

ANGÉLIQUE.

Quoi! je ne ſcais pas l'inclination que j'ai? Oui, c'eſt lui; je vous dis que c'eſt lui.

Me. BLAISE.

A ça, Mademoiselle, ne badinons point; ça n'a ni rime ni raison. Par votre foi, est-ce ma parsonne qui vous a pris le cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes ; si vous ne m'en croyez pas, je ne m'en soucie guères.

Me. BLAISE.

Eh ! mais, jamais voute mere n'y consentira.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, je le sçais bien.

Me. BLAISE.

Et pis, vous m'avez rebuté d'abord ; j'ai compté là-dessus, moi ; je me sis arrangé autrement.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, ce sont vos affaires.

Me. BLAISE.

On n'a pas un cœur qui va & qui vient comme une girouette ; faut être fille pour ça. On se fie à des refus.

ANGÉLIQUE.

Oh ! accommodez-vous, benêt.

Me. BLAISE.

Sans compter que je ne sis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'eſt pas là ce qui embarraſſera, & j'applanirai tout, puiſque vous avez le bonheur d'être aimé, Me. Blaiſe ; je donne vingt mille francs en faveur de ce mariage; je vais en porter la parole à Madame Argante, & je reviens dans le moment vous en rendre la réponſe.

ANGÉLIQUE.

Comme on me perſécute !

LUCIDOR.

Adieu, Angélique ; j'aurai enfin la ſatisfaction de vous avoir mariée ſelon votre cœur, quelque choſe qui m'en coûte.

ANGÉLIQUE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir de chagrin.

SCENE XIX.

Me. BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Lucidor eſt un grand marieur de filles ! A quoi vous déterminez-vous, Me. Blaiſe ?

Me. BLAISE, *après avoir rêvé.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie, mais que ces vingt mille francs vous font grand tort.

LISETTE.

Hum, le vilain procédé!

ANGÉLIQUE, *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle?

Me. BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGÉLIQUE, *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

Me. BLAISE.

Si fait da : ça m'avoit un peu quitté ; mais je vous r'aime cherement à cette heure.

ANGÉLIQUE, *toujours languissante.*

A cause de vingt mille francs?

Me. BLAISE.

A cause de vous, & pour l'amour d'eux.

ANGÉLIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir?

Me. BLAISE.

Pargué! A voute avis?

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous déclare que ſi vous les prenez, je ne veux point de vous.

Me. BLAISE.

En veci bian d'un autre!

ANGÉLIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre; qui m'a offenſée en particulier, en croyant que je l'aimois, & qu'on dit que j'aime moi-même.

LISETTE.

Mademoiſelle a raiſon; j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit là.

Me. BLAISE.

Mais accoutez donc le bon ſens: ſi je ne prends pas les vingt mille francs, vous me parderez, vous ne m'aurez point, voute mere ne voura point de moi.

ANGÉLIQUE.

Eh! bien, ſi elle ne veut point de vous, je vous laiſſerai.

BLAISE, *inquiet.*

Eſt-ce votre dernier mot

ANGÉLIQUE.

Je ne changerai jamais.

Me. BLAISE.

Ah! me vela biau garçon!

SCENE XX.

LUCIDOR, Me. BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LUCIDOR.

VOtre mere consent à tout, belle Angélique ; j'en ai sa parole, & votre mariage avec Me. Blaise est conclu, moyenant les vingt mille francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

Me. BLAISE.

Point du tout ; il y a un autre vartigo qui la tiant ; alle a de l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les délivrez : alle ne veut point de moi si je les prends, & je veux du magot avec alle.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Et moi, je ne veux plus de qui que ce soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chere Angélique. Laissez-nous, vous autres.

Me. BLAISE, *prenant Lisette sous le bras, à Lucidor.*

Nout premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

Me. BLAISE.

Que le Ciel vous conserve en joie! Je vous fiance donc, fillette?

SCENE XXI.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

Vous pleurez, Angélique?

ANGÉLIQUE.

C'est que ma mere sera fâchée; & puis j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere, ne vous en inquiétez pas; je la calmerai; mais me laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse?

ANGÉLIQUE.

Oh! voilà qui est fini; je ne veux rien d'un homme qui m'a donné le renom que je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne ſuis point l'auteur des idées qu'on a eu là deſſus.

ANGÉLIQUE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez, quoique je l'euſſe pu croire auſſi bien que vous, après toutes les amitiés & toutes les manières que vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici ; je n'ai pourtant pas abuſé de cela : vous n'en avez pas agi de même, & je ſuis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez penſé que je vous aimois, quand vous m'auriez cru pénétré de l'amour le plus tendre, vous ne vous ſeriez pas trompée.

Angélique ici redouble ſes pleurs, & ſanglotte davantage.

LUCIDOR *continue.*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ſçais rien ; mais ſi jamais je viens à aimer quelqu'un, ce ne ſera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage ; je le laiſſerai plutôt mourir garçon.

LUCIDOR.

Hélas ! Angélique, ſans la haine que vous m'avez déclarée, & qui m'a parue ſi vraie, ſi naturelle, j'allois me propoſer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à ſoupirer ?

ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais ; n'ai-je pas raiſon ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui eſt dans votre poche.

LUCIDOR.

Ce portrait n'eſt qu'une feinte ; c'eſt celui d'une ſœur que j'ai.

ANGÉLIQUE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici, Angélique, & je vous le donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'en ferai-je, ſi vous n'y êtes plus ? Un portrait ne guérit de rien.

LUCIDOR.

Et ſi je reſtois, ſi je vous demandois votre main, ſi nous ne nous quittions de la vie ?

ANGÉLIQUE.

Voilà du moins ce qu'on appelle parler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc?

ANGÉLIQUE.

Ai-je jamais fait autre chose?

LUCIDOR, *se mettant tout à fait à genoux.*

Vous me transportez, Angélique.

SCENE XXII & dernière.

TOUS LES ACTEURS, *qui arrivent avec Madame Argante.*

Mde. ARGANTE.

EH! bien, Monsieur; mais que vois je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense?

LUCIDOR.

Oui, Madame, & je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

Mde. ARGANTE, *charmée.*

Vraiment, que de reste, Monsieur; c'est bien de l'honneur à nous tous, & il ne manquera rien à la joie où je suis, si Monsieur, (*montrant Frontin.*) qui est votre ami, demeure aussi le nôtre.

FRONTIN.

Je suis de si bonne composition, que

ce sera moi qui vous verserai à boire à table.

(*A Lisette.*)

Ma Reine, puisque vous aimez tant Frontin, & que je lui ressemble, j'ai envie de l'être.

LISETTE.

Ah ! coquin, je t'entends bien ; mais tu l'es trop tard.

Me. BLAISE.

Je ne pouvons nous quitter ; il y a douze mille francs qui nous suivent.

Mde. ARGANTE.

Que signifie donc cela ?

LUCIDOR.

Je vous l'expliquerai tout à l'heure ; qu'on fasse venir les violons du village, & que la journée finisse par des danses.

FIN.

DISCOURS



DISCOURS

Prononcé à l'Académie Françoise, le 4 Février 1743, par Monſieur DE MARIVAUX, *lorſqu'il y vint prendre ſéance à la place de feu M. l'Abbé* DE HOUTTEVILLE : *Avec la Réponſe de M. l'Archevêque de Sens.*



ESSIEURS,

L'inſtant où j'appris que j'avois l'honneur d'être élu, me parut l'inſtant le plus cher & le plus intéreſſant

que vous pussiez jamais me procurer. Je me trompois, je ne l'avois pas encore comparé à celui où jai la joie de voir tous mes Bienfaicteurs assemblés, & j'avoue que la nouvelle de mon élection ne m'a pas fait plus de plaisir que j'en ai à vous en marquer ma reconnoissance.

Voici le seul jour où il m'est permis de la rendre éclatante : le Public n'en sera témoin qu'une fois, ce sont vos usages ; mais mon cœur s'en dédommagera en vous la conservant toujours.

Je vous l'expose ici, MESSIEURS, sans aucun ornement, & telle qu'elle se présente à moi : le nouvel Académicien qui m'a précédé, me réduit à la laisser dans toute sa simplicité. Il vient de donner un exemple de toute la délicatesse de sentiment, de tout le goût, de toutes les graces qu'on peut répandre dans un Discours comme le nôtre, & la seule ressource qui me reste, pour être du

moins souffert après lui, c'est de céder à la difficulté de l'imiter. J'ai vu souvent qu'en pareil cas, on pardonne à qui ne prétend à rien, & j'espere que vous voudrez bien me traiter de même.

Je n'abuserai point, MESSIEURS, du parti que je prends d'exprimer tout uniment ce que je sens ; ma reconnoissance sera naïve, & non pas imprudente ; je ne vous la témoignerai pas, en méprisant moi-même les efforts que j'ai faits pour attirer vos regards ; ce seroit là vous remercier mal, & vous compromettre. Je sçais la valeur de mes ouvrages, je n'ai pas de peine à penser qu'ils ne méritoient pas vos suffrages ; mais vos suffrages méritent d'être ménagés, & ils ne doivent point souffrir de la médiocre opinion que j'ai de moi-même.

Non, MESSIEURS, j'écarterai tous ces aveux d'insuffisance dont la sincérité est toujours suspecte, & qui

ne rapportent à celui qui les fait de bonne foi, que l'affront de n'en être pas cru. Pour fonder les motifs que j'ai d'être reconnoissant, je n'ai seulement qu'à dire ce que vous êtes.

Si les hommes ne s'accoutumoient pas à tout; si les idées les plus hautes, les plus capables de leur en imposer, ne leur devenoient pas familieres; avec quel plaisir, avec quelle avidité, & même avec quel étonnement respectueux ne vous verroient-ils pas? c'est leur raison que j'en atteste; que pouroit-elle trouver de plus frappant pour elle, de plus digne de son admiration, qu'une Compagnie d'hommes, qui, malgré l'inégalité du rang, de la naissance & de la fortune, viennent se dégager ici de toutes les distinctions de l'orgueil humain, les anéantissent, & ne forment plus qu'une Société d'esprits, entre qui toute différence d'état & de condition cesse, comme absolument étran-

gère à eux ; parmi lesquels enfin j'en vois à qui, pour obtenir la place qu'ils occupent, il n'a servi de rien d'être Grands dans l'ordre des Dignités du monde, & que vous n'avez reçus, que parce qu'ils étoient Grands dans l'ordre des esprits ; dans cet ordre où les Rois même, tout puissants qu'ils sont, ne sçauroient élever personne ?

Aussi, MESSIEURS, doit-on vous regarder comme autant d'Intelligences chargées de présider à l'esprit de la Nation.

N'est-ce pas d'ici en effet, que sont partis tant de rayons de lumière qui ont éclairé les ténèbres de cet esprit autrefois égaré dans de mauvais goûts, & dans l'ignorance de toute règle & de toute méthode ?

Ces hommes à jamais illustres, ces prodiges dans tous les genres, les Corneille, les Racine, les La Fontaine, les Dépreaux ; si je les nommois tous, il faudroit, MES-

SIEURS, vous nommer vous-mêmes ; n'eſt-ce pas vous à qui nous les devons ? tout diſparus que ſont ceux que je viens de citer, ils vivent encore pour nous, puiſque leur eſprit nous reſte ; nous les retrouvons dans leurs ouvrages, nous les retrouvons dans les vôtres, qui même, en nous les conſervant, les multiplient.

C'eſt-là que l'Orateur apprend l'art d'attaquer & de défendre ; que le Poëte trouve un modèle de ce déſordre toujours ſage, de cet enthouſiaſme toujours raiſonné, de ce ſublime toujours vrai qui doit regner dans ſa Poëſie ; c'eſt-là que l'Hiſtorien va puiſer cette ſimplicité mâle & majeſtueuſe qui doit accompagner ſes récits ; c'eſt-là que le Théologien même apprend à enſeigner avec ſuccès les vérités de la Foi, le Prédicateur à les faire aimer ; c'eſt-là où nous prenons nous-mêmes cette fineſſe de goût, cet amour

du beau, cette émulation de penſer qui entretient parmi nous, qui même augmente l'élévation des eſprits, & la dignité des ſentimens, qui ſont en effet les vraies ſources du courage, & les forces les plus intariſſables d'un Empire.

Pourquoi notre Langue a-t-elle paſſé dans preſque toutes les Cours de l'Europe? L'attribuerons-nous aux Conquêtes de LOUIS XIV? Mais des ennemis humiliés, ou vaincus, aiment-ils à parler la Langue de leur Vainqueur quand la néceſſité de s'en ſervir eſt paſſée? Des Rois inquiets & jaloux la préférent-ils à la leur? Non, MESSIEURS, c'eſt leur raiſon qui a fait cet honneur à la nôtre; c'eſt le plaiſir de nous lire, de penſer, & de ſentir comme nous qui les a gagnés; c'eſt ce génie, c'eſt cet ordre, c'eſt ce ſublime, ce ſont ces graces, ces lumières répandues dans vos ouvrages, ou dans ceux de nos Ecrivains que vous

avez inſpirés, qui ont acquis cette eſpèce de triomphe à la Langue Françoiſe.

A de ſi grands effets d'un établiſſement comme le vôtre, on reconnoit celui qui vous fonda ; ils repréſentent le génie de ce grand homme qui penſoit tant lui-même : intelligence ſi diſtinguée ſur la terre, & dont la vie a paſſé, mais dont la gloire & le reſſouvenir ne paſſeront jamais, & dureront autant que le monde, autant que vous, & pour tout dire, autant que LOUIS XIV. qui voulut être votre Protecteur, pour unir ſon immortalité à la vôtre ; qui vous fit l'objet de ſes complaiſances, qui vous donna ſon Palais pour aſyle, qui vous mit à l'abri de ſon Trône dont il crut que vos fonctions augmenteroient encore la Majeſté, qui vous a légué la protection de tous ſes Succeſſeurs, celle de ſon petit-Fils, que nos cœur choiſiroient pour Maître,

ſi c'étoit à nos cœurs à le choiſir, qui vient tout récemment de faire éclater des preuves d'une bonté ſi rare & ſi bien aſſortie au caractère d'une Nation ſi généreuſe elle-même, qui chérit tant ſes Rois, & à qui ce prince a donné, j'oſe dire, la joie de le voir ſoupirer & s'attendrir, en apprenant la mort d'un Miniſtre que nous perdons tous, & qu'en qualité de Confreres vous perdez, MESSIEURS, plus particulièrement que les autres.

Il étoit le confident, le conſeil & l'ami de ſon Maître; il étoit l'ami de tous ſes Sujets. Miniſtre d'un génie bien neuf & bien reſpectable; Miniſtre ſans faſte & ſans oſtentation, dont les opérations les plus profondes & les plus dignes d'eſtime, n'avoient rien en apparence qui les diſtinguât de ſes actions les plus ordinaires; qui ne les enveloppa jamais de cet air de myſtère qui fait valoir le Miniſtre; qui par-là

n'y oublia que lui, & qui, à la manière des sages, songea bien plus à être utile qu'à être vanté. D'autres que moi sont destinés à faire son éloge, & s'en acquitteront mieux : sa perte, MESSIEURS, n'est pas la seule que vous avez faite ; je me trouve aujourd'hui à la place d'un homme à qui je succède, sans le remplacer, & dont je ne puis parler qu'avec confusion : son Livre de la Religion prouvée par les faits, est l'ouvrage de la plus grande capacité d'esprit, & de la piété la plus persuasive qui ait peut-être paru en ce genre ; ce n'étoit qu'avec ces deux forces réunies ensemble, qu'il pouvoit remplir son projet : il a confondu l'incrédulité des esprits ; il ne reste plus que l'incrédulité de cœur qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de vaincre.

Il seroit difficile d'imaginer un commerce plus doux qu'étoit le sien ; naturellement né modeste, il

sembloit dans la conversation, qu'il voulût vous dérober la supériorité de son esprit : un Grand Prince lui avoit confié le soin de ses Livres, & l'aimoit : son éloge étoit fait, si je l'avois dit d'abord ; c'étoit la vertu même qui s'intéressoit à lui ; je puis hardiment m'exprimer ainsi sur ce Prince, sans être accusé de flatterie; le Public d'autant plus libre dans ses opinions, qu'on peut dire de lui, quand il s'explique, que ce n'est personne qui parle, & que c'est tout le monde ; ce Public qui dans un Prince ne voit jamais qu'un homme, est à cet égard-là aussi flatteur que moi, si je le suis.

Je finis, MESSIEURS, par vous assurer que ne pouvant jamais espérer de réparer votre perte, je ferai du moins tous mes efforts pour la diminuer.



RÉPONSE

De Monsieur l'Archevêque de Sens au Discours de M. DE MARIVAUX.

POur-vous, MONSIEUR, quoique vous ayez acqùis la place que vous venez occuper parmi nous, par une multitude d'Ouvrages que le Public a lus avec avidité; ce n'est point tant à eux que vous devez notre choix, qu'à l'estime que nous avons faite de vos mœurs, de votre bon cœur, de la douceur de votre société, & si j'ose le dire, de l'*amabilité* de votre caractère. Voilà ce que vos amis ont connu en vous, & ce qu'ils ont peint à ceux qui ne vous connoissoient pas encore. C'est là ce qui concilie nos suffrages plus

efficacement que les Ecrits brillants & les Dissertations sçavantes. Combien de personnages dont le Public a vanté la Poësie, & dont l'Académie a craint ou la langue, ou l'humeur, ou l'irreligion, & qu'elle a exclus de l'espérance d'y être associés !

Par une raison contraire, elle s'est empressée de vous choisir, & elle aime en vous d'avance, ce caractère liant, affable, sociable, obligeant, d'un cœur sans vanité, sans humeur, sans ces petitesses dont l'amour-propre se pare & se nourrit, tandis qu'il offense & qu'il révolte celui des autres. On diroit que cet amour-propre, si commun parmi les hommes, & qui est en eux comme une seconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je ? il ne vous est pas connu ! Vous le connoissez si bien, que dans vos feuilles philosophiques, vous en avez dépeint tous les traits, creusé toutes les subtilités, démas-

qué toutes les adresses : vous l'avez poursuivi jusques dans ses retranchemens les plus cachés, la fausse humilité, la modestie hypocrite, & la fastueuse sincérité.

Ce n'est pas là le seul vice de l'homme que vous avez poursuivi. Théophraste Moderne, rien n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil du courtisan, l'impertinence des petits-maîtres, la coquetterie des femmes, la pétulance de la Jeunesse, la sotte gravité des importans, la fourberie des faux dévots : tout a trouvé en vous un Peintre fidèle & un Censeur éclairé. Tantôt sous l'écorce d'une parabole, tantôt sous les aventures d'un Roman, vous avez dévoilé les passions malignes & interessées qui dévorent le cœur de la plûpart des hommes, & qui rendent leur Société, toute polie qu'elle est, plus dangereuse que les forêts où les tigres habitent, & où les voleurs exercent leurs bri-

gandages. Ceux qui ont lu vos Ouvrages, racontent que vous avez peint sous diverses images, la licence immodeste des mœurs, l'infidélité des amis, les ruses des ambitieux, la misere des avares, l'ingratitude des enfans, la bisarre austérité des peres, la trahison des grands, l'inhumanité des riches, le libertinage des pauvres, le faste frivole des gens de fortune; que tous les états, tous les sexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé dans vos peintures, le tableau fidèle de leurs défauts, & la critique de leurs vices.; que creusant plus avant dans le cœur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, & ce fond d'orgueil & de vanité qui enveloppe & cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands Hommes, & qui souvent sont, au fond, de vrais monstres. Le célèbre La Bruyere paroît, dit-on, ressusciter en vous, & retracer sous votre pinceau, ces

portraits trop ressemblans, qui ont autrefois démasqué tant de personnages & déconcerté leur vanité.

Voilà (m'a-t-on dit) ce qui se trouve répandu dans cette foule d'Ecrits, de Romans, de Pièces de Théâtre, de Brochures amusantes que vous avez donnés au Public avec une prodigieuse fécondité. C'est dans ces pièces diverses que vous avez semé, à pleines mains, cette vivacité, ce brillant qui vous est propre ; chaque phrase, chaque mot quelquefois, est une pensée. Les expressions figurées, les métaphores hardies, coulent naturellement de votre plume. Elles sont employées souvent avec succès, quelquefois hasardées aussi avec un peu trop de confiance. Car vos nouveaux Confreres, en approuvant ce qu'il y a de beau dans votre style, veulent que j'y ajoûte cette légère critique, dans la crainte que ceux qui, sous nos auspices, aspirent à la

perfection, ne s'autorisent de votre exemple & de son suffrage, pour copier d'après vous quelques expressions & quelques métaphores que votre genie fertile vous a fait risquer. Ce brillant même de votre esprit & le feu de votre imagination, qu'on trouve, dit-on, prodigué dans vos portraits, vous attire encore une critique : mais le beau défaut de montrer trop desprit ! Ceux dont la morale est ennuyeuse à force dêtre raisonnable, en vous dérobant une partie des graces de votre style pour s'en orner, vous en laisseroient encore assez pour plaire à vos lecteurs.

Mais vous avez avec les gens de bien, une querelle bien plus importante. Je n'ai pas assez lu vos Ouvrages, pour y voir tout ce qu'on y trouve d'amusant & d'intéressant; mais dans le peu que j'en ai parcouru, j'y ai reconnu bientôt que la lecture de ces agréables Romans ne

convenoit pas à l'auſtère Dignité dont je ſuis revétu, & à la pureté des idées que la Religion me preſcrit. Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui, j'ai appris qu'on y voyoit par-tout la fécondité de votre imagination, ſon feu, ſon agrément, ſa vivacité; j'ai appris même que vous paroiſſiez vous propoſer pour terme une morale ſage & ennemie du vice; mais qu'en chemin vous vous arrêtiez ſouvent à des aventures tendres & paſſionnées: que tandis que vous voulez combattre l'amour licencieux, vous le peignez avec des couleurs ſi naïves & ſi tendres, qu'elles doivent faire ſur le Lecteur, une impreſſion toute autre que celle que vous vous propoſez; & qu'à force d'être naturelles, elles deviennent ſéduiſantes. La peinture trop naïve des foibleſſes humaines, eſt plus propre à réveiller la paſſion qu'à l'éteindre: de quelque précepte qu'on l'aſſai-

ſonne, un jeune homme y prendra plus de goût pour le vice, que vos morales ne lui en inſpireront pour la vertu; & votre *Payſan parvenu* à la fortune par des intrigues galantes, aura beau prêcher la modeſtie & la retenue qu'il n'a pas pratiquée; il aura beau exagérer les perils de l'amour & ſes ſuites funeſtes, il trouvera plus de gens diſpoſés à copier ſes intrigues, que de ceux qui voudront bien profiter de ſes leçons.

Voilà ce qu'on dit de vos brillans Ouvrages parmi les gens ſagement ſcrupuleux, & ſur leur récit, j'ai fait cette réflexion. Vous qui connoiſſez ſi bien le cœur de l'homme, qui en avez developpé cent fois tous les replis, comment avez-vous pu ignorer ſa foibleſſe? Les peintures vives de l'amour profane qu'on emploie pour en garantir le cœur humain, ſuffiſent ſouvent pour l'y faire germer & y porter des impreſſions funeſtes, que la plus ſage mo-

rale n'efface point. Eh ! mon Dieu ! n'approchons pas tant d'un précipice ou sont tombés tant de gens qui croyoient avoir le pied ferme. Quand on mesure de si-près les profondeurs de cet abîme, dont les bords sont glissans, on est en danger de s'y perdre. Vous avez beau avertir les hommes du péril auquel vous les exposez vous-même ; le penchant naturel de leur cœur les y entraînera malgré vous, malgré vos morales, &, pour ainsi dire, malgré eux-mêmes.

J'ai rendu justice, MONSIEUR, à la beauté de votre génie, à sa fécondité, à ses agrémens : rendez-la, je vous prie, de votre part, au Ministère saint dont je suis chargé ; & en sa faveur, pardonnez-moi une critique qui ne déroge point, ni à ce qui est dû d'estime à votre aimable caractère, ni à ce qui est dû d'éloge à la multitude, à la variété, à la gentillesse de vos Ouvrages.

FIN.

L'approbation, le Privilége, & l'enregiſtrement ſe trouvent aux Œuvres de l'Auteur.

J. G. Aspin
16.10.81

